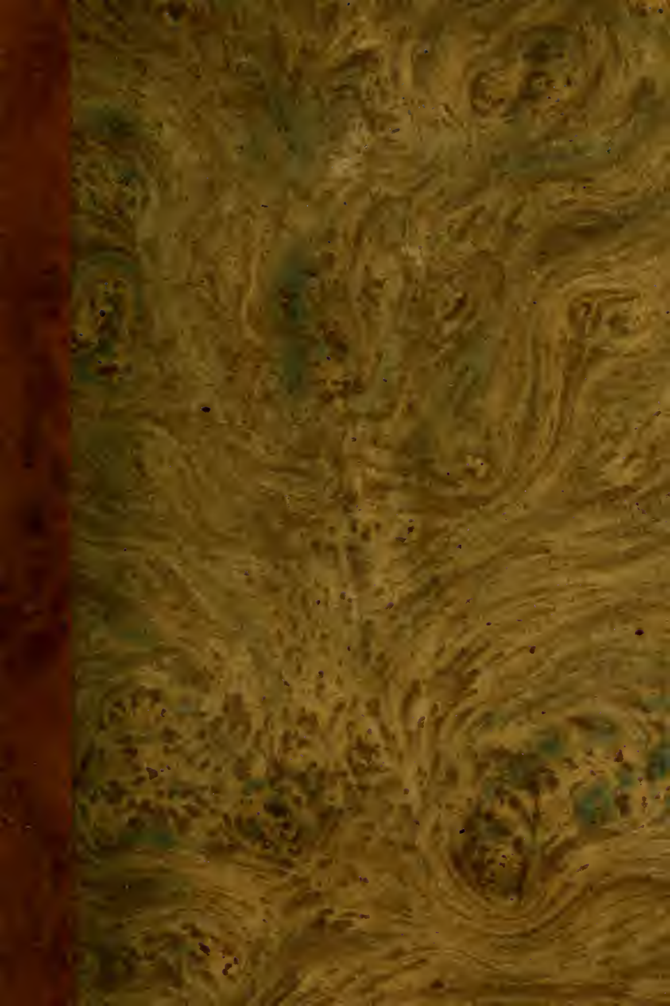
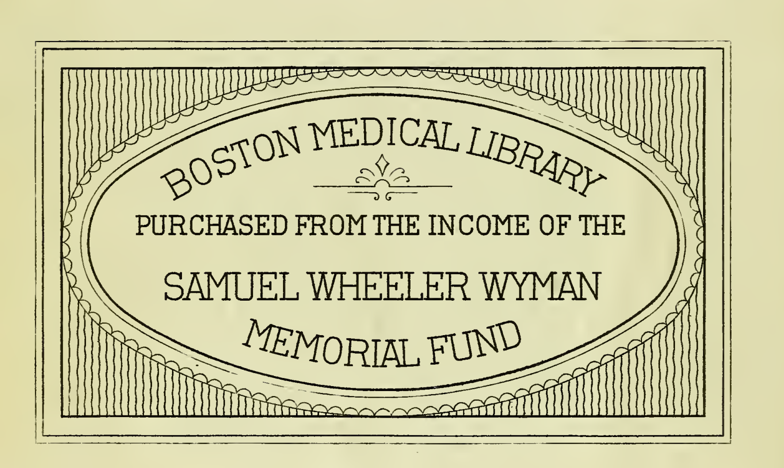



BOSTON MEDICAL LIBRARY
PURCHASED FROM THE INCOME OF THE
SAMUEL WHEELER WYMAN
MEMORIAL FUND

HISTOIRE MÉDICALE

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

DES MALADIES

ÉPIDÉMIQUES,

CONTAGIEUSES ET EPIZOOTIQUES.

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. KINDELEM.

HISTOIRE MEDICALE

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

DES MALADIES

ÉPIDÉMIQUES,

CONTAGIEUSES ET ÉPIZOOTIQUES

Qui ont régné en Europe depuis les temps les plus reculés, et notamment depuis le XIV.e siècle jusqu'à nos jours;

PAR J. A. F. OZANAM,

Docteur en médecine, agrégé à l'Université impériale de Pavie; Chevalier de l'Ordre de la Couronne de Fer, et Membre de la Société de Médecine de Lyon.

Certè non aliud utilius consilium est, quàm epidemias, morborum nempè vitas, quasi scribere, et.... fideli naturæ imitatrice manu notare. HALLER, Hist. morb. Wratisl.

TOME PREMIER.

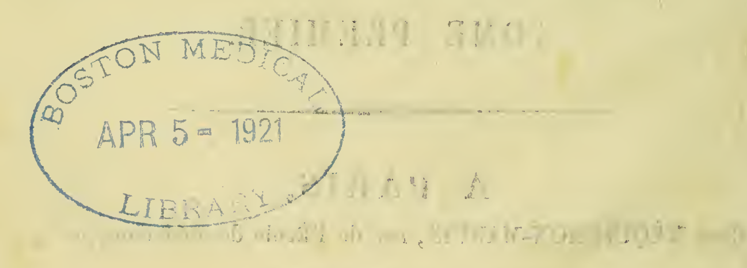
A PARIS,

Chez MÉQUIGNON-MARVIS, rue de l'École de Médecine, n.° 9.

ET A LYON,

Chez { l'AUTEUR, rue Pizay, n.° 5.
CABIN, LIBRAIRE, rue Saint-Dominique, n.° 6.
MAIRE, LIBRAIRE, grande rue Mercière, n.° 19. }

1817.



HISTOIRE MÉDICALE

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

DES MALADIES

ÉPIDÉMIQUES,

CONTAGIEUSES ET EPIZOOTIQUES.

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. KINDELEM.

HISTOIRE MÉDICALE

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

DES MALADIES

ÉPIDÉMIQUES,

CONTAGIEUSES ET ÉPIZOOTIQUES

Qui ont régné en Europe depuis les têmps les plus reculés, et notamment depuis le XIV.e siècle jusqu'à nos jours;

PAR J. A. F. OZANAM,

Docteur en médecine, agrégé à l'Université impériale de Pavie; Chevalier de l'Ordre de la Couronne de Fer, et Membre de la Société de Médecine de Lyon.

Certè non aliud utilius consilium est, quàm epidemias, morborum nempè vitas, quasi scribere, et.... fideli naturæ imitatrice manu notare.

HALLER, Hist. morb. Wratisl.

A PARIS,

Chez MÉQUIGNON-MARVIS, rue de l'Ecole de Médecine, n.° 9.

ET A LYON,

Chez { l'AUTEUR, rue Pizay, n.° 5.
CABIN, LIBRAIRE, rue Saint-Dominique, n.° 6.
MAIRE, LIBRAIRE, grande rue Mercière, n.° 19.

1817.

Les contrefacteurs et les débitans de contrefaçons seront poursuivis d'après les rigueurs des Lois. L'auteur a revêtu de sa signature et numéroté tous les exemplaires de cette Edition.

Ozanam

PRÉFACE.

Les histoires exactes des maladies, dit Fréderic Hoffmann, et les observations faites avec soin, sont le premier et le principal fondement de la pathologie et de la thérapeutique; et si l'on veut porter la médecine au degré de perfection dont elle est susceptible, il faut suivre l'exemple des astronomes qui, par l'exacte comparaison des observations qui ont été faites en différens temps sur le mouvement des astres, sont parvenus à déterminer leur cours et leurs diverses positions respectives, même cent ans à l'avance. Si donc les médecins observaient avec attention tout ce qui a rapport à la production, au cours et au traitement des maladies; s'ils rendaient leurs observations publiques, notre art acquerrait une certitude parfaite, non-seulement pour prédire le cours des maladies, mais encore pour les prévenir et les détourner.

Ces réflexions de l'illustre professeur de Hall sont très-judicieuses, et nous ne man-

quons pas d'observations intéressantes sur toutes les parties de l'art de guérir ; mais pour les rendre utiles, il faudrait en faire un choix raisonné, et les distribuer par classes suivant l'ordre nosographique auquel chacune d'elles appartiendrait, pour en tirer ensuite des corollaires ou aphorismes, sur lesquels serait fondée la pratique médicale. Ce serait sans doute le service le plus éminent que l'on pût rendre à la médecine. J'avais conçu cette idée il y a long-temps, et j'avais même déjà rassemblé beaucoup de matériaux, et tracé le plan que je devais suivre dans cet important ouvrage ; mais j'avoue que l'immensité du travail m'épouvanta; et après y avoir mûrement réfléchi, je résolus de borner mes recherches aux maladies épidémiques et contagieuses, qui sont celles qui affligent le plus communément et d'une manière plus générale la créature vivante, et qui constituent la majeure partie des maladies aiguës, et même quelques-unes chroniques.

Depuis long-temps la science médicale réclamait un travail de cette nature. L'Académie de Médecine de Paris en avait ex-

primé le vœu dès son institution ; elle recueillait même chaque année des observations et des mémoires particuliers sur ce sujet. L'Encyclopédie, Sydenham, Degner, Maret, et plusieurs autres écrivains célèbres, en avaient fait sentir la nécessité et l'importance. L'Hippocrate Anglais a dit: « Les maladies épidémiques sont du nombre » de celles qui attaquent le plus fréquemment les mortels, et qui sont les plus » funestes aux jeunes gens et à l'âge viril. » Elles affectent presque chaque année une » nature et un caractère différens ; et » comme elles dépendent de causes mani- » festes et mécanico-physiques, et princi- » palement de la constitution atmosphé- » rique, des alimens et de la manière de » vivre propre à chaque pays, il serait bien » à désirer que les médecins apportassent » tous leurs soins et toute leur attention » à rechercher ces causes et à observer ces » maladies, afin de pouvoir les prévenir, » les connaître et les traiter d'une manière » rationnelle. » (*Sydenham*, *Path. schol.*)

L'un des plus grands et des plus précieux avantages de la Médecine, selon le docte

Maret, serait de prévoir et de reconnaître promptement les maladies auxquelles les diverses combinaisons des êtres physiques nous exposent. La nouveauté apparente de leurs accidens étonne souvent le médecin même le plus habile, qui se voit avec douleur réduit à être comme le spectateur oisif des événemens les plus tragiques. L'inaction conseillée par Sydenham, est cependant le parti que lui suggère la prudence dans le début d'une épidémie ; mais si un tableau fidèle de toutes celles qui ont régné avant lui, les lui présentait avec leurs attributs ; si la même main qui en aurait tracé les symptômes et la marche, en avait décrit le traitement, le médecin n'aurait pas besoin alors, pour connaître les caractères d'une épidémie, de s'en tenir à la seule observation de l'événement ; on n'aurait vraisemblablement plus de surprises à craindre ni d'expériences à faire : expériences toujours dangereuses pour les malades, et délicates pour la réputation de celui qui les tente. *Experimentum periculosum.*

Tel était le sentiment de cet illustre

médecin de Dijon. Mais l'Encyclopédie méthodique s'exprime à cet égard d'une manière plus précise encore. « Si l'on avait, » dit-elle, un recueil d'observations exactes » sur toutes les maladies épidémiques qui » ont paru jusqu'à présent, on serait peut-» être assez instruit de leur différente na-» ture, et des remèdes qui ont été employés » avec succès dans chaque espèce, pour » pouvoir, par analogie, appliquer une » curation presque sûre à chacune de celles » qui paraîtraient absolument nouvelles par » rapport au passé. Leur variété est peut-» être épuisée. Il est donc très-important » pour le genre humain qu'on travaille à » suppléer à ce qui manque à cet égard. » (*Encycl. méth. art. Epid.*)

Plusieurs écrivains d'un grand mérite ont recueilli des épidémies, et en ont présenté des tableaux intéressans, tels que Sims, en Angleterre; Lepecq de la Clôture et Saillant, en France; Villalba, en Espagne, etc. D'autres, tels que Sydenham, Van Swietten, Baillou, Ramazzini et Huxham, ont écrit sur les constitutions épidémiques. Enfin, il existe un nombre

considérable d'ouvrages et de traités sur les épidémies et la contagion en général; et nous connaissons les travaux de Schnurrer, de Brandis, de Gutfeldt et de Webster, sur cette matière. Mais la difficulté de rassembler une multitude de faits épars et d'observations disséminées dans d'innombrables écrits et mémoires particuliers, avait sans doute empêché jusqu'à ce jour d'en former un corps complet de doctrine fondée sur la pratique, abstraction faite des théories, le plus souvent vaines et quelquefois dangereuses. Malgré les obstacles que j'avais à vaincre, pénétré de l'importance d'un semblable ouvrage, je l'entrepris il y a dix ans; je le continuai avec persévérance et je viens de le terminer. J'ai dû compulser plus de huit cents écrits Latins, Allemands, Anglais, Français, Italiens et Espagnols, ainsi qu'on le verra dans la bibliographie que j'en donnerai à la fin de l'ouvrage. Un grand nombre de savans médecins français et étrangers ont bien voulu me communiquer leurs observations particulières. J'ai puisé des documens importans dans plusieurs riches bibliothèques d'Italie, et sur-tout à Pavie et à Milan où

j'ai eu à ma disposition celle de Haller, qui m'a considérablement facilité dans mon travail, par la quantité d'auteurs anciens et modernes, de mémoires et de manuscrits intéressans que j'y ai trouvés, et qui m'ont été communiqués avec la complaisance la plus affable par les directeurs de ces établissemens magnifiques.

Voici le plan que j'ai suivi dans l'ouvrage que je présente aujourd'hui au Corps de la Médecine. Après avoir rassemblé environ douze cents maladies épidémiques et contagieuses, je les ai classées autant qu'il m'a été possible par ordre, genre et espèces, et par suite chronologique.

Dans une introduction peu étendue, je parle du caractère générique de l'épidémie et de la contagion, de manière à établir avec le plus de précision possible la nature et la différence de ces deux phénomènes, différence ignorée ou confondue presque jusqu'à nos jours. Je traite ensuite des constitutions épidémiques dont je rapporte plusieurs exemples, et notamment celles de Paris pendant un demi-siècle environ.

Je passe ensuite aux maladies épidémiques et contagieuses, que j'ai divisées en six grandes classes ; savoir : maladies épidémiques propres ; épidémico-contagieuses; contagieuses; anomales ou indéterminées ; particulières et inconnues.

En effet, on observe tous les jours des maladies d'une nature purement épidémique, telles que les affections catarrhales.

D'autres, qui participent de l'épidémie et de la contagion, comme l'angine et la péripneumonie gangreneuses.

Quelques-unes qui sont seulement contagieuses, comme la peste, la syphilis, etc.

Une quatrième classe comprend des épidémies d'une nature incertaine et hors des trois premières divisions, telles que le *raphania* et le *tétanos*.

Je place dans la cinquième, des maladies particulières, telles que le *waren* et le *radelgyse* ; et d'autres d'une nature inconnue, comme la maladie d'Ulm, le tara de Sibérie, etc.

La sixième renferme les maladies qui attaquent spécialement les animaux, et que nous nommons épizootiques.

Je ne ferai point mention de la petite vérole ni de la rougeole, qui sont des maladies assez connues. Je parlerai de la scarlatine qui se complique souvent avec l'angine, ces deux affections étant distinctes l'une de l'autre. Et je ferai connaître des expériences que j'ai faites sur la vaccine, que j'ai considérée sous un point de vue bien important dans la pratique médicale.

J'expose l'histoire chronologique de chaque espèce de maladie, en commençant de l'époque de leur première apparition connue en Europe jusqu'à nos jours. On verra souvent une même maladie décrite en même temps en Allemagne, en France, en Angleterre et en Italie, par les médecins les plus distingués. Après avoir complété l'histoire d'une maladie, j'extrais de l'ensemble de toutes ses descriptions, les symptômes généraux et particuliers qu'elle a présentés dans l'espace de plusieurs siècles et dans tous les pays où elle s'est montrée.

Afin d'en établir le diagnostic le plus précis et le plus invariable, et la marche la plus constante qu'elle a suivie dans ses périodes, je fais observer les symptômes accidentels ou épigonoméniques qui ont pu par fois la compliquer. Je termine l'article par l'exposé succinct de la méthode de traitement qui a le plus généralement réussi, abstraction faite de la poly-pharmacie empyrique dont plusieurs de ces descriptions sont chargées. Les pronostics y sont pareillement exposés en forme aphoristique.

Je suis convaincu que cette méthode est la meilleure pour conduire le médecin à la connaissance la plus exacte des maladies: connaissance fondée sur l'observation et l'expérience de plusieurs siècles. Et certes, si en établissant les caractères, la marche et le traitement d'une maladie, sur un grand nombre d'observations faites par les praticiens les plus instruits et les plus célèbres, on ne peut en fixer la doctrine d'une manière sûre et précise, alors il ne faut pas espérer de jamais donner à la science médicale une direction ferme, éclairée et invariable.

Je terminerai mon ouvrage par des considérations générales sur le retour plus ou moins fréquent des épidémies, et sur celles qui affectent plus particulièrement certaines régions de l'Europe. Cet article formera une topographie nosographique du continent que nous habitons ; et j'y ajouterai un tableau des mortalités que ces différentes maladies présentent respectivement, d'après les notes que j'ai pu recueillir, et les renseignemens que j'ai puisés dans l'intéressant ouvrage de l'Anglais Black, intitulé *A Comparative view of the mortality of the human species*, etc., dont j'ai fait dans le temps une traduction que j'ai encore en porte-feuille.

Telle est la tâche considérable que je m'étais imposée et que je viens de terminer. Heureux si de ce code immense des misères humaines, j'ai pu faire jaillir quelques traits de lumière capables de guider le médecin ministre de la nature, dans le labyrinthe obscur des maladies qui affligent sans cesse l'homme. Puisse le fruit de mes travaux contribuer au soulagement de nos semblables ; c'est la seule

et la plus douce récompense que j'ose attendre.

Quid verò artem nostram magis illustrat, quid certè stabilit ac firmat, quàm observationes et historias morborum ab iis ipsis fideliter conscriptas qui saluti hominum profuerunt?

(Hartmann Degner, Procem.)

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Avant de présenter les tableaux successifs des maladies épidémiques et contagieuses, il convient de consacrer quelques pages à traiter de la nature et des effets en général de ces deux phénomènes. Nous nous garderons bien de rapporter ici toutes les théories qu'on a voulu en donner, et qui sont tombées dans un juste oubli; nous nous attacherons seulement aux notions les plus claires et les plus précises que peut fournir l'état actuel des connaissances humaines, et nous tâcherons d'établir et de bien caractériser les différences qui existent entre le système épidémique et celui contagieux, afin qu'à l'avenir la science médicale ne s'égare plus en de vaines conjectures sur cette matière.

Il serait difficile et même superflu de rappeler les opinions de tous les auteurs qui ont traité de l'épidémie et de la contagion. Quel fruit pourrait-on retirer de ce chaos d'hypothèses, fondées la plupart sur la superstition ou l'empirisme? Qu'avons-nous appris en effet sur ces deux phénomènes morbifiques, depuis le *quid divinum* du vieillard de Coos? Cardan, Mercurialis, Guainerus, Mercatus, Salius Diversus, Valeriola et Valesco de Tarente, accusèrent l'ire divine ou l'influence maligne de la coïtion de certains astres d'être la cause efficiente des fléaux épidémiques. Vanhelmont, Paracelse et l'ancienne école allemande, prétendaient que le ferment contagieux et épidémique consistait en un sel, un

soufre, un alkali, un arsenic même répandus dans l'atmosphère. Schenck, Wirdig, Misald et les Curieux de la nature ont recueilli sur ce sujet un grand nombre d'observations, dont bien peu présentent quelque lumière utile.

Baillou, Sydenham, Ramazzini, Huxham, Tissot, Grant, Zimmermann, Lepeq, Monro et Pringle sont les auteurs qui nous ont laissé les meilleurs aperçus et les réflexions les plus judicieuses sur ce point important de la médecine. Des écrivains plus modernes ont recherché la cause des épidémies dans l'air vicié spontanément par une matière hétérogène inconnue, que la physique et la chimie ont tâché, mais vainement, de découvrir dans les principes constituans de ce fluide.

Webster s'est engagé dans de pénibles recherches, pour prouver la coïncidence des épidémies avec les phénomènes physiques, tels que les comètes, les éruptions des volcans, les tremblemens de terre, etc. ; mais à quoi ont-elles servi relativement à la pratique médicale? Jusques à présent elles n'y ont pas ajouté un seul aphorisme.

Toutes les régions du monde, les continens, les îles, l'Océan même, sont sujets à des épidémies. Le Matlazahual, espèce de *Diapédèse* ou sueur de sang, règne souvent parmi les sauvages qui errent sur les Cordillières. Le Siamois de l'ancien continent, et l'habitant du Massachusset dans le nouveau, succombent à la fièvre jaune. L'insulaire des Maldives, le colon de l'humide Cayenne, l'Anglais relégué à Botany-Bay, dans

la cinquième partie du monde, voient trancher le fil de leur frèle existence par des fièvres de mauvais caractère. Le matelot est atteint du scorbut pendant les navigations de long cours. Enfin, les déserts glacés de la Sibérie, le climat tempéré et salubre de la Suisse, la vallée chaude et humide que le Nil inonde et fertilise, les provinces chaudes et sèches du midi de l'Espagne, les hautes montagnes des Alpes et du Caucase, les plaines immenses de la Pologne, les bords de la Baltique et de la Méditerranée, les marais de l'état Ecclésiastique, les belles et fertiles campagnes de la France et de la Lombardie, et les rians vallons de la Toscane, éprouvent tous l'influence des maladies épidémiques. Il en est de stationnaires, c'est-à-dire, qui affectent plus particulièrement certains pays, comme le *Sibbens* en Ecosse, et le *Tara* en Sibérie. D'autres parcourent les deux hémisphères, telle que l'*influenza*, épidémie catarrhale. Le génie ou agent épidémique, *ens epidemicum*, est un vrai Protée qui revêt tour à tour mille formes morbifiques, et qui n'épargne aucun pays, aucune latitude, aucun climat. Les saisons, les diverses températures, les vents variables, ne sont point un obstacle à son apparition. Aussi un auteur célèbre disait-il avec raison : « Rien n'est » si difficile que d'assigner aux maladies épidé» miques leurs véritables causes ; qu'il nous suffise » d'en saisir la marche et les effets, pour parvenir » à leur traitement rationnel. »

C'est de la fin du XVe siècle seulement, que datent les premiers écrits sur la peste et les

maladies épidémiques. Massaria, Arnaud de Villeneuve, Capivaccius, Gallus, Guy de Chauliac, Fracastor et ensuite Zacutus Lusitanus, Ferri et le cardinal Gastaldi, ont donné des observations intéressantes sur les maladies contagieuses qui régnèrent de leur temps. Fracastor fut le premier qui parla des fièvres pétéchiales et des épizooties. Ramazzini, Lancisi et Vallisnieri suivirent ses traces. Ce dernier proposa, d'après Virgile, de tuer sur-le-champ les animaux frappés d'une maladie contagieuse, afin d'en éviter la propagation.

Les travaux du père Kircher, de Boyle, de Hales, et les expériences ingénieuses de Beddoës, n'ont malheureusement fait faire aucun progrès à la théorie des épidémies et de la contagion. Nous avons trouvé des matériaux plus intéressans dans Forestus, Caïus Britannicus, Diemerbroeck, Degnes, Penada, Maret, Vicq-d'Azir, Morand, Geoffroi, et dans une infinité d'autres illustres écrivains vivans, auxquels nous sommes redevables d'une partie de notre ouvrage.

Nous diviserons cette introduction en deux chapitres, dont le premier comprendra ce que nous avons à dire sur l'épidémie, et le second traitera de la contagion.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉPIDÉMIE.

Section première.

Des Constitutions épidémiques.

Ce fut Hippocrate qui, le premier, donna le nom d'épidémies aux maladies qui, peu à peu et d'une manière latente, se propagent parmi le peuple, et s'étendent ensuite plus généralement. Depuis lors, on appela épidémies ces maladies communes qui ont également une cause commune. Le père de la médecine et ses disciples désignaient par ce nom, toutes les maladies produites par les changemens des saisons et par les mutations ou perturbations atmosphériques qui se font sentir à tout le monde, et qui, en affectant chaque individu d'une manière particulière, produisent en lui une maladie différente en apparence de celle d'un autre, mais dont le caractère générique est identiquement le même. C'est ainsi qu'au printemps on voit régner les maladies inflammatoires variées sous mille formes. Voilà ce qu'on entend par constitution épidémique.

Nous devons distinguer deux sortes de constitutions épidémiques; l'une stationnaire et l'autre

temporaire ou *saisonnière*. La première n'a pas de durée limitée, et peut subsister pendant un grand nombre d'années. On peut en reconnaître quatre espèces générales ; savoir : la constitution gastrique ou bilieuse, celle fébrile, purement dite la catarrhale et rheumatique et l'inflammatoire, comme nous le démontrerons plus loin (1).

La constitution épidémique saisonnière est celle qui se montre dans chaque saison de l'année. Ainsi, au printemps, nous voyons les maladies inflammatoires, comme nous l'avons dit plus haut; en été, les diarrhées, les dyssenteries, les fièvres gastriques ou bilieuses; en automne, les fièvres de toute espèce; et en hiver, les catarrhes, les rhumes, les affections arthritiques, etc.

Ces deux espèces de constitutions épidémiques diffèrent absolument de l'épidémie propre que l'on peut nommer éventuelle, accidentelle et passagère ou intercurrente.

Les épidémies constitutionnelles sont produites par l'état de l'atmosphère ; car ce n'est point un principe, un miasme, un germe ou ferment contenu dans l'air qui les engendre, mais bien une altération sensible dans les qualités de ce fluide, eu égard aux saisons : altération qui agit sur l'économie vivante dont elle trouble ou dérange les fonctions naturelles.

---

(1) Nous savons que quelques écrivains modernes se refusent à adopter ces divisions; ce sont sans doute de bons et d'éloquens théoriciens; mais comme nous parlons l'expérience en main (pour ainsi dire), et d'après les faits les plus constans, nous ne redouterons point leur critique à cet égard.

Ces épidémies ne peuvent point avoir de retour périodique et régulier, comme l'ont avancé certains auteurs, puisque ce sont les qualités manifestes de l'atmosphère qui les provoquent. Il y a bien de la différence, par exemple, entre la constitution épidémique d'un hiver rude et brusque, et celle de la même saison humide et tempérée. Cette vérité est si évidente, que si une constitution atmosphérique subsiste malgré le changement de saison, les maladies qui surviennent dans celle-ci participent toujours de l'épidémie dominante : aussi Hippocrate, et d'après lui, Baillou et Sydenham recommandent-ils expressément d'observer la constitution des temps.

« *Non possunt præsentes morbi cognosci, nisi*
» *ex præteritâ temporum constitutione, nec futura*
» *divinari, nisi ex præsentium consideratione.* »

Ce fut par l'oubli de ces principes que Ramazzini attribua la cause de la fièvre pourprée épidémique de Modène en 1692, aux vents méridionaux, faute d'en avoir recherché l'origine dans l'intempérie de l'année précédente, qu'il avait si bien exposée dans ses tables météorologiques.

Sydenham commit une erreur semblable, lorsqu'il prédit que la péripneumonie épidémique qui régnait à Londres en 1685, devait cesser en été, époque où elle augmenta au contraire considérablement. Elle ne se termina qu'au mois de janvier de l'année suivante. Il n'avait pas fait attention qu'elle dépendait de la constitution épidémique automnale de 1684 qui subsistait encore.

Les observations météorologiques sont essentielles pour connaître quelle a été la température d'une saison, et de-là préjuger l'influence qu'elle peut exercer sur la saison suivante, relativement aux maladies régnantes; car cette influence ne se fait pas toujours sentir subitement sur la machine vivante, et Hippocrate ne cesse de répéter :

« *Morbi præsentes à præteritâ temporum con-*
» *ditione fluunt; accipiunt verò etiam differen-*
» *tiam à conditione præsentis: quare utriusque*
» *oportet habere rationem.* »

La cause des maladies, selon Perkins, est souvent engendrée plusieurs mois avant que celles-ci n'éclatent. On en trouve des preuves convaincantes dans les personnes qui étant fort éloignées d'un pays qu'elles habitaient, sont néanmoins souvent atteintes de l'épidémie qui s'y manifeste quelque temps après leur départ; tandis qu'au contraire, des étrangers qui arrivent dans ce même pays où règne l'épidémie, ne la contractent point. Caïus Britannicus rapporte que dans le temps où parut la *Suette* ou éphémère britannique, des Anglais qui avaient passé la mer peu de temps avant que cette épidémie se déclarât, en furent attaqués dans le pays qu'ils habitaient alors. Heister, Fabrice de Hilden, Degner et quelques autres, nous fourniront des observations semblables dans les épidémies d'Altorf, de Bâle, de Nimègue, etc.

Le climat, les alimens et le genre de vie n'influent pas moins que l'air sur la vie de l'homme,

et leurs altérations sensibles portent nécessairement atteinte à son existence physique. On voit cependant à Rome, à Venise, et dans d'autres lieux mal-sains, des personnes qui parviennent à une grande vieillesse; soit parce qu'elles savent régler leur manière de vivre, soit parce qu'un corps doué d'une vitalité plus vigoureuse et plus active que d'autres, surmonte l'impression exercée par les puissances nocives, et s'habitue à cette impression ou action délétère, à laquelle d'autres tempéramens ne sauraient être soumis sans en éprouver les dérangemens les plus graves.

Mais, des six choses que les vieilles écoles nommaient si improprement *non naturelles*, il est évident que c'est l'air qui exerce la plus grande influence sur le corps vivant, et que les variations atmosphériques sont les causes principales de certaines maladies, telles que les affections des membranes muqueuses.

Permutatione temporum morbos fieri, et morbos certis anni temporibus certos novari, et eosdem aliàs per quodque tempus mutatâ cœli temperatione ingravescere perspicuè confirmatum est, a dit Hippocrate; et vingt siècles d'expérience ont confirmé cette vérité.

Ce principe posé conduit naturellement à trouver des moyens suggérés par l'hygiène pour prévenir ces maladies, et des secours tirés de la thérapeutique pour les combattre. L'illustre docteur Barbier, d'Amiens, en a été vraisemblablement pénétré, lorsqu'il a composé son excellent traité d'hygiène appliquée à la thérapeutique,

dans lequel il considère les actions variables de l'air, des saisons, des climats et des alimens sur l'économie vivante; actions tantôt analogues, tantôt contraires, et qui par leur similitude ou leur opposition, permettent de les contre-balancer ou d'augmenter leurs effets réciproques, selon le résultat que l'on se propose d'obtenir. Ce nouveau point de vue sous lequel on peut considérer l'hygiène, donnera lieu sans doute aux découvertes les plus intéressantes dans l'art de guérir.

Ce serait cependant une erreur bien grande, que d'admettre l'influence atmosphérique comme cause constante des maladies épidémiques et de leurs changemens. Il arrive quelquefois que cette influence n'est point assez sensible pour exciter des désordres ou un mouvement morbifique dans la créature vivante, ou bien que cette cause s'unit à d'autres, et produit alors un effet différent de celui qu'elle produirait seule.

Hippocrate, en créant l'étude des constitutions épidémiques, a mérité notre admiration et notre reconnaissance éternelles; mais il a laissé de grandes lacunes à remplir. Il appartient à notre siècle de perfectionner cette branche importante de la médecine.

Galien, enthousiasmé de ses constitutions humorales, connut trop tard le génie épidémique qui régnait à Taxos, et il perdit beaucoup de malades par suite de cette fatale ignorance.

Rosa renouvela la doctrine galénique sur la prédominance absolue des saisons et des quatre humeurs.

Stoll, croyant avoir rencontré une constitution épidémique bilieuse, traitait toutes les maladies par la même méthode, et il commit une grave erreur.

Huxham fixa une seule cause aux épidémies de Plimouth; et exagérant leur fréquence, il vit dans toutes les maladies un génie ou principe épidémique qui n'y existait point en effet.

Allioni tomba dans le même excès, en voyant par-tout des miliaires; comme le savant Raggi, professeur à Pavie, qui croyait que tous les sujets qui se présentaient à sa clinique étaient affectés de maladies compliquées de pétéchiès.

Les changemens de saison et de l'état atmosphérique n'influent par fois en rien sur une constitution épidémique stationnaire. Celle décrite par Hippocrate, n'a-t-elle pas duré près de trois ans? Sydenham n'observa-t-il pas une même constitution se maintenir à Londres pendant plusieurs années? A Milan, nous avons vu la constitution inflammatoire dominante depuis plus de dix ans. Les affections catarrhales, même les plus légères, y dégénèrent promptement et souvent en péripneumonies. Les rhumatismes, les affections arthritiques, y portent presque toutes un caractère décidé d'inflammation. Les accouchemens laborieux y produisent des métrites où des péritonites mortelles, ainsi que nous en avons été témoin pendant une assistance de sept ans à l'hospice des femmes en couche. Le médecin avare de saignées, voit avec surprise ses malades emportés subitement par une métatastase encéphalique, et notre prévention contre l'abus de ce

moyen puissant de la thérapeutique, a failli plusieurs fois à compromettre notre pratique à notre début dans cette capitale. L'ouverture que nous y avons faite à l'amphithéâtre de l'hôpital, de plus de deux cents cadavres, nous a confirmé ce fait, en y observant des effusions sanguines dans les meninges, des turgescences dans les vaisseaux du système cérébral, et de violentes hépatisations du poumon.

Nous pensons que le régime de vie des habitans de Milan contribue puissamment à entretenir cette constitution, par l'usage immodéré qu'ils font des salaisons, du fromage de Parme, du vin et des liqueurs spiritueuses.

A Lyon, au contraire, il semble que depuis la fameuse épidémie catarrhale de 1801, une constitution de ce genre y domine presque constamment; et M. le docteur Loudun, médecin de l'Hôtel-Dieu de cette ville, a fait un rapport parfaitement raisonné sur les maladies observées dans cet hôpital depuis le 1.er juin 1806 jusqu'au 1.er janvier 1814. Il en résulte que, sur 10,086 malades, il y en a eu 1300 attaqués de fièvres catarrhales ou muqueuses, ce qui donne près de 13 pour cent de proportion avec les autres maladies. M. Loudun attribue la cause de cette influence catarrhale, à l'augmentation progressive du froid humide que l'on remarque en Europe depuis l'époque du terrible tremblement de terre de Lisbonne, et à l'affaiblissement des tempéramens, conséquence du régime de vie, des mœurs, des usages et des événemens de la fin

du siècle qui vient de s'écouler, et du commencement de celui actuel. De pareils faits militent assez sans doute en faveur de notre opinion, à l'appui de laquelle viennent encore les observations du docteur Brée, dans son célèbre ouvrage intitulé: *Inquiries on the diseases of the respiration. Recherches sur les maladies de la respiration.* « Parmi la foule de dérangemens morbides, » dit-il, que l'on suppose être produits ou augmentés par des états particuliers de l'atmosphère, l'opinion populaire assigne le premier » rang aux maladies des poumons. L'état ou la » constitution atmosphérique dans toute l'Europe, pendant l'été de 1807, et les maladies » qui l'accompagnèrent, ne s'accordent point » avec cette hypothèse. A Paris, la chaleur fut » excessive, avec des calmes de longue durée; » cependant les affections catarrhales et la phthisie » pulmonaire y furent extrêmement fréquentes. » A Londres, on vit rarement de plus longues » et de plus fortes chaleurs que dans cette saison » là, et la fréquence des maladies pulmonaires, » durant les mois de juin et juillet, paraissait » en quelque sorte liée à cette élévation de température. »

Un caractère particulier des épidémies constitutionnelles, est leur variété apparente, quoique leur génie soit le même dans le fond. C'est par cette raison que l'on voit régner sous une même constitution inflammatoire, l'ophtalmie, la péripneumonie, le rhumatisme aigu, etc.; et cependant, au milieu de ces diversités apparentes de

maladies, la diathèse est toujours identiquement la même, comme le traitement doit l'être aussi.

Un autre caractère de ces épidémies, est de revêtir souvent la forme de maladie occasionée par une certaine prédisposition du corps, et d'intéresser tout le système, ou seulement une partie. Ainsi, sous l'influence de la constitution inflammatoire, tel individu sera attaqué préférablement d'une péripneumonie, tandis que tel autre sera seulement atteint d'une ophtalmie ou d'une angyne : ce qui confirme ce que nous venons d'exposer plus haut.

Une propriété des constitutions épidémiques saisonnières, est de paraître en certains temps de l'année, et de disparaître au bout de deux ou trois mois. Mais il arrive aussi que ces épidémies se montrent par fois dans une autre saison que celle où elles ont coutume de régner. Quelquefois aussi, sous une même influence atmosphérique, on voit naître des maladies différentes de celles qui devraient régner, et qu'une épidémie, qui semblait marcher vers son déclin, reprend tout-à-coup une vigueur nouvelle, sans qu'il soit possible de rendre compte de ces phénomènes.

Une seconde propriété des épidémies régnantes, est de faire taire les maladies intercurrentes, ou de les faire participer à leur nature.

Enfin, une troisième propriété est de faire connaître leur nature générique dès leur début, suivant les âges et les tempéramens qu'elles affectent de préférence. Ainsi, la constitution catarrhale attaque d'abord les enfans, les femmes délicates

et les vieillards; tandis que celle inflammatoire ne dirige ses effets que sur les jeunes gens robustes et sur les individus d'un tempérament sanguin.

L'un des grands moyens de la médecine dans le traitement des épidémies, est, comme nous l'avons déjà observé, de considérer la constitution morbifique précédente; mais il n'est pas moins important d'avoir égard au génie épidémique actuel qui complique souvent l'autre, ou du moins qui peut en altérer la nature et les effets. Ce n'est point sans raison que l'on a reproché à Sydenham d'avoir trop négligé ce dernier, pour donner toute son attention à la constitution précédente. On doit sur-tout observer la maladie livrée à elle-même chez les pauvres gens qui n'ont pas le moyen de se procurer les secours de la médecine, examiner sa marche, les périodes qu'elle parcourt, et le travail de la nature qui, bien souvent indique les voies qu'elle suit pour combattre la puissance nocive et se débarrasser de l'agent morbifique. Il faut comparer les méthodes de traitement que suivent les autres médecins dans cette même maladie, pour connaître et juger celle qui aura le mieux réussi.

« *Lucem vero effundit medico in cognoscendo*
» *malum epidemicum et curando : 1.° determinata*
» *ejus species ; 2.° observatio hujus qui eo tem-*
» *pore juxta æquinoxium autumnale et vernale*
» *frequentior est ; 3.° attentio ad phenomæna spon-*
» *tanea quæ ad mortem, salutem, vel pejorem,*
» *vel meliorem statum sequuntur ; 4.° plerumquè*
» *inevitabiliter geruntur adjumentum vel nocu-*

» *mentum ; 5.° comparatio plurimorum eodem*
» *tempore decumbentium simul ; scientia om-*
» *nium quæ ad malum pertinent.* »

Tels sont les principes qui doivent guider le vrai médecin dans les constitutions épidémiques.

Section II.

De l'Epidémie proprement dite.

On entend aujourd'hui par épidémies, ces maladies qui surviennent sous des constitutions quelconques, incertaines, anomales, ou qui paraissent étrangères à leur production. Quoiqu'elles se répandent dans un pays, elles ne sont pas communes à tous les habitans. Elles ne dépendent pas toujours d'une cause générale, car alors elles se propageraient par-tout en même temps. Elles paraissent sous des conditions inconnues, à des époques indéterminées; elles ne sont pas plus familières dans un pays que dans un autre, autrement on les regarderait comme endémiques. Les épidémies revêtent aussi quelquefois des formes non ordinaires, insidieuses et imposantes, ce qui les distingue des maladies constitutionnelles des saisons. On peut les appeler, comme nous l'avons dit, éventuelles et passagères ou intercurrentes. Les écoles leur donnèrent le nom consacré par Hippocrate, aux premières dont nous avons déjà traité. En effet, le mot grec Επι Δημος exprime bien leur propriété. Ensuite on nomma Επι Ζωον,

Epizooties,

épizooties, les maladies épidémiques qui attaquent les animaux. Ne pourrait-on pas aussi nommer Επιοιχιον, *épioxies*, certaines maladies épidémiques qui attaquent seulement quelques familles ou une seule communauté, telle que la fièvre ardente qui, en 1711, attaqua seulement les professeurs et les élèves de l'université d'Altorf?

Il n'est pas facile, dit M. Paulet, de déterminer au juste quelles sont les maladies qui méritent exclusivement le nom d'épidémies. La généralité, ou du moins la propagation seule, paraît établir leur différence d'avec les maladies communes ou sporadiques : car la même maladie qui règne épidémiquement dans un lieu, peut exister ailleurs sur quelques individus pris isolément, sans changer pour cela de nature ni de caractère.

Souvent on a cru épidémiques et dépendantes de l'influence atmosphérique, des maladies qui provenaient de causes bien différentes, telles que le Raphania et la colique du Poitou, qui doivent, dit-on, leur origine au blé ergoté, et celle du Devonshire, qu'on attribue aux vaisseaux de plomb dont on fait usage dans cette province pour préparer le cidre, ainsi que l'a démontré le docteur Backer.

Une épidémie est une maladie quelconque qui, n'ayant aucune limite ni pour le temps ni pour les lieux, attaque en même temps, et d'une manière généralement uniforme, un grand nombre de personnes habitant un espace de pays déterminé; tantôt fixe et circonscrite, et tantôt par-

courant successivement plusieurs régions. Le printemps et l'automne sont les saisons où les épidémies règnent le plus communément. Leur durée est assez limitée pour l'ordinaire, et elles cessent par fois, lorsqu'il survient un changement brusque de température ; elles se montrent rarement de nouveau bientôt après leur cessation, sans changer de caractère. Il n'est presque pas de maladie aiguë qui ne puisse régner épidémiquement.

Une maladie épidémique présente ordinairement les mêmes symptômes prodromiques qu'elle offre dans son état sporadique ; et si quelque complication vient obscurcir son début et sa marche, c'est sans doute par un effet de l'influence de l'épidémie constitutionnelle régnante, ou par d'autres accidens que l'on observe également comme des épigénomènes dans les maladies sporadiques. C'est ainsi qu'une fièvre intermittente, débutant épidémiquement, peut se compliquer d'une affection catarrhale dominante, et qu'une angyne pareillement épidémique, peut se combiner avec un caractère gangréneux. Ces deux cas se rencontrent aussi tous les jours dans les maladies individuelles de la même espèce. De même nous avons vu des fièvres intermittentes pernicieuses, soit épidémiques, soit sporadiques, voiler leur caractère sous les formes les plus insidieuses, et simuler tantôt une apoplexie, tantôt une fièvre catarrhale, ou présenter le début d'une fièvre gastrique.

L'épidémie ne consiste point dans le caractère

de la maladie, mais bien dans son extension sur une étendue de pays ou sur une ville; soit qu'elle y règne durant un certain temps, soit que son influence ne s'y fasse sentir que passagèrement.

SECTION III.

Origine et cause de l'Epidémie.

ON a toujours beaucoup disserté sur l'origine et les causes des épidémies, et il est arrivé, comme dans les choses qui ne sont pas susceptibles d'une démonstration précise et rigoureuse, que l'esprit s'est laissé égarer dans un chaos d'hypothèses vaines ou ridicules; ou bien, qu'il a embrassé l'opinion de quelque écrivain emphatique, plutôt que de se donner la peine de scruter et d'interroger les lois de la nature, et de les réduire à une analyse scrupuleuse, seul moyen de s'élever à des considérations positives sur l'objet que l'on médite.

Les anciens confondaient l'épidémie avec la contagion: aussi que d'erreurs dans leurs écrits! que de théories indigestes ont entravé et obscurci la marche sévère de la science médicale! Un très-petit nombre d'auteurs ont senti et exprimé la démarcation qui existe entre ces deux phénomènes morbifiques; mais quant à leur cause génératrice, les opinions ont toujours été sin-

gulièrement partagées : *Tot capita tot sensus.* Citons en peu de mots les plus marquantes.

Hippocrate, *de naturâ hominis et de flatibus*, attribue l'origine des fièvres malignes aux exhalaisons terrestres et aux vices de l'air.

Galien, *lib.* 1, *de diss. febr. c. VI*, répète le sentiment d'Hippocrate, quand il dit : « *In pes-* » *tilenti aeris statu, inspiratio potissimùm febris* » *causa est.* »

Sydenham admet la même opinion, dans son livre *Obs. de morbis acutis*, §. 1, *cap.* 1.

Denis d'Halicarnasse, *Antiq. Rom. lib. VII*, raconte que les Volsques souffrirent une terrible épidémie causée par les exhalaisons des marais Pontins.

Paul Diacre, *Hist. miscell. lib. XX*, *cap.* 2, et Nicetus Acomatus, dans la vie de l'empereur Léonce, font mention d'une fièvre maligne qui ravagea Constantinople lorsque ce prince en fit curer le port.

Paolo Alessandri et Nicolas Massa attribuèrent la peste de Venise, en 1535, aux exhalaisons fétides des canaux qui forment les rues de cette ville; et le dernier ajoute que les pluies considérables de 1527 produisirent des fièvres pestilentielles par toute l'Italie.

Philippe Ingrassia, *Informazione del pestifero morbo di Palermo*, dit que les pluies continuelles de 1557 occasionèrent une maladie si terrible dans la capitale de la Sicile, qu'en cinq mois il y mourut près de huit mille personnes.

Le collége de médecine de Padoue, consulté

sur les causes de la maladie épidémique de Venise en 1576, l'attribua aux eaux stagnantes et bourbeuses des lagunes.

Baccio Baldini, dans son commentaire sur le livre d'Hippocrate, *de aere, aquis et locis*, prétend que les débordemens de l'Arno provoquèrent une épidémie au Pian de Ripoli, à l'est de Florence.

Andrea Gratiolo, *discorso di peste*, n'hésite pas à assurer que les eaux corrompues des canaux de Venise, y produisent de fréquentes maladies pétéchiales et d'autres fièvres de mauvais caractère.

Placentino, *de peste*, *cap. VI*, rapporte qu'une cruelle épidémie dévasta la ville de Nola en Calabre, par l'effet des exhalaisons putrides de la plaine où elle est située.

Sylvius de le Boë pensa que la peste de Leyde fut occasionée par les eaux stagnantes des canaux qui traversent et environnent cette ville.

Nicolas Pechlin et Forestus donnent la même raison des épidémies de Delft et de Leyde.

Lancisi, *de nox. palud. effluv.*, raconte que l'épidémie qui sévit à Rome en 1695, y fut produite par les eaux stagnantes des fossés du château Saint-Ange, et des prairies qui sont au bas du Monte-Mario.

Rosinus Lentilius rapporte que la ville de Stuttgard fut sujette à une épidémie de fièvres intermittentes, causée par un étang qu'on avait creusé près de la ville.

Ramazzini attribua l'épidémie qui ravagea

la plaine du Modénois, en 1680, aux exhalaisons putrides des eaux qui y séjournaient.

Gotlieb, Ephraïm Berner et Olde donnèrent la même origine aux épidémies de Clèves en 1720, et de Cullembourg en 1741.

Je n'en finirais pas, si je voulais récapituler ici toutes les causes qu'on a données aux épidémies, soit par ignorance, soit par empirisme, soit pour en imposer à la multitude crédule et superstitieuse. On n'a pas manqué d'en accuser les volcans (*a*), les tremblemens de terre (*b*), les comètes, et l'ouverture des cavernes d'où s'exhalaient des vapeurs vénéfiques (*c*), les exhalaisons minérales (*d*), le froid (*e*), la chaleur excessive (*f*), la sécheresse (*g*), les pluies (*h*), l'été froid et pluvieux (*i*), l'été chaud et sec (*l*), les changemens subits des saisons (*m*), le silence des vents (*n*), les rosées (*o*), les brouillards (*p*), le vent du midi (*q*), les vastes incendies (*r*), les matières animales putréfiées (*s*), la macération du lin et du chanvre (*t*), les chenilles et les sauterelles (*u*); enfin, on a accusé tour à tour les élémens, les métaux, les minéraux et les créatures elles-mêmes, le phlogistique, l'oxygène, l'acide carbonique, l'azoth et l'hydrogène prédominant dans l'atmosphère.

M. Noah Webster, physicien américain, dans

(*a*) Portius. (*b*) Massaria. (*c*) Zacchias. (*d*) Arbuthnot. (*e*) Riverius. (*f*) Pringle et Hoffmann. (*g*) Diemerbroëck. (*h*) Degorter. (*i*) Mathew Hessi. (*l*) Pringle. (*m*) Sauvages. (*n*) Gastaldi. (*o*) Pujati. (*p*) Portius. (*q*) Sauvages. (*r*) Targioni Tozzetti. (*s*) Angelucci. (*t*) Alessandri. (*u*) *Idem*.

son ouvage publié il y a environ seize ans, sur les maladies pestilentielles et épidémiques, et sur leur connexité avec les principaux phénomènes du monde physique, prétend que ces maladies tirent leur origine des agens délétères qui agissent par le moyen de l'atmosphère, tantôt localement, tantôt sur tout le globe, et qui disparaissent et reviennent à des périodes inégales; qu'il existe un rapport entre les maladies pestilentielles et divers autres phénomènes, tels que les comètes, les éruptions volcaniques, les tremblemens de terre, les météores, les extrêmes de la chaleur et du froid, les pluies et les sécheresses excessives, les tempêtes, la quantité extraordinaire d'insectes, la disette, la famine, etc.

Voici quelques-unes des époques remarquables que cite cet auteur.

Entre l'an du monde 480 et l'ère chrétienne, il y eut plusieurs pestes terribles, dont plusieurs coïncident avec les phénomènes ci-dessus. De treize comètes indiquées durant cette période, huit correspondent avec les éruptions volcaniques de l'Etna, qui est le seul volcan dont parle l'histoire ancienne, et onze avec la peste. Les diverses époques où ce fléau a sévi contre l'espèce humaine, ont été marquées par de violentes agitations des élémens. Ainsi, les années après J. C., 80, 167, 252, 375, 400, 445, 542, 590, 639, 679, 682, 745, 762, 802, 905, 994, 1005, 1031, 1044, 1069, 1106, 1135, 1142, 1162, 1181, 1222, 1244, 1300, 1347, 1368, 1400, 1477, 1500, 1531, 1577, 1602, 1625, 1636, 1665, 1692,

1709, 1719, 1722, 1743, 1751, 1760, 1770, 1783, 1789. Le phénomène le plus généralement lié avec la pestilence, est le tremblement de terre. Les plus légeres secousses même, ont été suivies de maladies épidémiques graves, telles que la rougeole, la coqueluche, les maux de gorge, comme en 1669, 1720, 1737, 1757, 1761, 1769, 71, 91 et 97.

Les hivers rigoureux de 1762 et 1779 furent principalement suivis d'éruptions volcaniques. Le froid s'étend par fois aux deux hémisphères, comme en 1607, 1608, 1683 et 84, 1762, 63, 66, 67, 69, 80, 83 et 84.

Selon M. Webster, la durée et les variétés des épidémies paraissent dépendre de ces désordres dans les élémens; et comme les éruptions volcaniques et les mouvemens du fluide électrique dépendent de certaines lois connues, leur irrégularité peut contribuer à varier l'ordre et la nature de ces maladies.

Dans quelques époques, il y a eu une continuité d'épidémies pendant vingt années. Il y en a un exemple remarquable entre 1727 et 1744. De 1631 à 1637, les trois principaux volcans de l'Europe vomirent une quantité immense de feu et de lave, et une horrible pestilence régna sur toute l'Europe et l'Amérique. On a fait la même remarque de 1660 à 1663, et de 1783 à 1786.

Cette opinion du physicien américain n'est point nouvelle. Le plus grand nombre des écrivains du 15.e et du 16.e siècle, tels que Fracastor, Mercatus, Massaria et autres, n'ont pas manqué

d'attribuer les épidémies qu'ils ont décrites, aux phénomènes extraordinaires de la nature, que l'on ne contemplait alors qu'avec les yeux de la superstition. Leonardo de Capoue (*Lezioni intorno alla natura delle mofette*, n.° 35), rapporte qu'à Rome, sous le consulat de Marcus Cornelius et Lucius Papirius Crassus, un tremblement de terre occasiona une grande peste. Sous Vespasien, le même phénomène causa aussi à Rome une peste qui y faisait mourir dix mille personnes par jour, au rapport d'Eusèbe. Villani, Arnod de Villeneuve, Platina, Quercetanus, Baronius, etc., font mention de faits semblables.

Quant à nous, nous n'admettons point une telle opinion; nous avons été témoin de trois violentes éruptions du Vésuve; nous avons vu et éprouvé les effets des redoutables tremblemens de terre de 1806 à Naples, et de 1808 à Livourne; mais nous n'avons vu succéder aucune épidémie à ces terribles convulsions de la nature. Disons plutôt que les éruptions volcaniques et les tremblemens de terre étant extrêmement fréquens, sur-tout au Vésuve et à l'Etna, il est bien probable que ces phénomènes se rencontrent quelquefois en coïncidence avec quelques épidémies qui ne sont pas moins fréquentes sur notre continent. Consultez l'histoire des éruptions du Vésuve par le p. della Torre, et vous y trouverez, depuis l'an 79 de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, plus de quatre cents éruptions ou

tremblemens de terre. Celle du mois de novembre 1754 dura seule jusqu'en 1760.

Jusqu'à présent, la physique et la chimie ont vainement cherché à découvrir dans le fluide atmosphérique le principe morbifiant des épidémies. L'illustre Volta, de Côme, recherchant, il y a quelques années, quelle influence l'air pouvait avoir sur les maladies qui régnaient dans la plaine qui est au sud de cette ville, soumit ce fluide à une analyse rigoureuse, et reconnut que ses principes constitutifs étaient égaux en bonté à celui des lieux les plus élevés de cette même province, où l'épidémie ne s'était point montrée.

Les exhalaisons marécageuses limitent ordinairement leur influence aux localités où elles se développent, et elles y occasionent des maladies endémiques ou pandémiques, qui diffèrent essentiellement de l'épidémie : car elles sont permanentes, continuelles ou périodiques; telles que les fièvres intermittentes et mésentériques de la campagne de Rome, qui reparaissent chaque année au mois d'août, et cessent vers la fin de novembre. Ce sont des fièvres annuelles, ou, si l'on veut, des épidémies intermittentes.

En attribuant la cause de certaines épidémies aux exhalaisons méphitiques, comme les maladies qu'elles produisent sont purement locales et circonscrites, ce serait une raison bien plausible pour prouver que l'air ne les transporte pas ailleurs, et que ce fluide n'est point, par conséquent, le véhicule constant des épidémies.

Beaucoup d'auteurs confondent les exhalaisons des marais avec celles que nous appelons proprement méphitiques : elles sont d'une nature bien différente. Nous pensons que le méphitisme constitue un genre particulier de miasmes qui n'engendrent que certaines maladies particulières, telles que le plomb et l'asphyxie. Il faut distinguer ce genre d'exhalaisons qui proviennent des puits fermés, des fosses d'aisance, du charbon, des cavernes telles que la grotte du Chien, près de Naples, d'avec celles produites par les fosses sépulcrales et les matières animales en putréfaction, qui provoquent souvent des maladies, lesquelles peuvent, par dégénérescence, devenir contagieuses.

Gianini, dans son traité des fièvres, nie l'existence des miasmes morbifères des marais; car, dit-il, s'ils existaient réellement, ils auraient un effet spécifique et uniforme, et ils produiraient conséquemment une seule espèce de maladie particulière. Cependant on leur en attribue un grand nombre d'une nature bien différente entre elles, comme les fièvres intermittentes, les pétéchiales, la peste, etc.

Les fièvres intermittentes sont, il est vrai, endémiques dans les pays marécageux, comme dans le Latium; mais les habitans n'y sont sujets que parce que l'air, surchargé d'hydrogène, affaiblit considérablement le système nerveux, et rend consécutivement le système artériel languissant et inerte; dès-lors il empêche le développement du calorique nécessaire au soutien et à la conser-

vation de la vitalité, et premier moteur dé toutes les fonctions de la créature vivante.

Volta, dans ses lettres sur l'air inflammable, a fait connaître la quantité considérable de gaz hydrogène qui se développe dans les marais ; il ne s'y engendre pas moins de carbonique. L'atmosphère des lieux marécageux a des principes différens de l'atmosphère ordinaire, ou du moins ces principes entrent en proportion différente dans la formation d'un nouveau mélange atmosphérique. Le gaz oxigène, seul respirable, s'y trouve en moindre quantité. Il y a donc une moindre décomposition de ce gaz, et par conséquent un moindre développement de calorique dans l'acte de la respiration des habitans de ces lieux marécageux. Or, comme le principe du calorique y est moins abondant, parce que l'hydrogène et le carbone qui, pour la conservation de l'équilibre des forces vitales, doivent être éliminées constamment dans la même proportion, ne se trouvent point dans cette proportion voulue par les lois de la nature vivante, il n'est donc pas étonnant que souvent, dans l'espace d'une nuit, des personnes faibles contractent la fièvre dans ce pays-là, et plus promptement encore, si elles arrivent de quelque pays montagneux où l'air est très-vif et chargé d'oxigène.

M. Fodéré, dans son mémoire sur les maladies du Mantouan, et le savant et modeste Thouvenel, dans son traité sur le climat d'Italie, ont parfaitement bien saisi et indiqué les causes des maladies endémiques qu'on y observe dans plusieurs

provinces. Targioni Tozzetti, dans son *Alimurgia della Toscana*, en a aussi donné des observations intéressantes.

Nous ajouterons aux causes ci-dessus exposées, que la quantité de gaz hydrogène sulfuré qui s'exhale en certains pays non marécageux, tels que dans la campagne des environs de Rome, laquelle est sèche et déserte, ne contribue pas moins à y rendre les forces vitales languissantes, et à y occasioner des fièvres endémiques très-opiniâtres. De plus, ces causes physiques sont souvent compliquées d'une autre non moins pernicieuse à la santé, et principalement sur toute la côte maritime occidentale de l'Italie, depuis Piombino jusqu'à Naples; c'est que des nuits très-fraîches succèdent à des journées très-chaudes, et une rosée des plus abondantes couvre la terre depuis le coucher du soleil jusqu'à neuf heures du matin. Les personnes qui s'exposent imprudemment à ce changement subit de température, contractent immanquablement la fièvre. Nous avons vu à Torre de'tre Ponti, au milieu des marais Pontins, un maître de poste qui y jouissait d'une santé parfaite. Nous lui demandâmes comment il se maintenait ainsi dans un pays dont l'atmosphère est sans cesse chargé d'insectes et de miasmes vraiment délétères. « Il y a plus de quarante ans » que je l'habite, répondit-il, et je n'y ai jamais » eu la fièvre. La seule précaution que je prenne, » est de ne sortir de chez moi que lorsque le » soleil est déjà assez élevé sur l'horizon, de » rentrer à son coucher, et de faire alors allumer

» un peu de feu. Je me nourris bien, et je bois
» du vin : voilà tout mon secret. »

Comme il est incontestable que les principes qui constituent l'air atmosphérique des marais contribuent à y rendre la vitalité languissante, il en résulte aussi, par le même motif, que les hémoptysies actives y sont plus rares, plus légères, et quelquefois même cessent dans ces endroits, à cause du degré de faiblesse que l'air imprime au système nerveux et artériel, en les privant du stimulus surabondant qui provoque cette maladie.

Résumons ces diverses considérations : c'est dans l'air sans doute qu'il faut chercher généralement les élémens épidémiques. Il est à croire que les molécules émanées de toutes les substances de la nature, et transportées dans l'atmosphère, y forment des combinaisons infinies et inconnues qui donnent naissance à cette multiplicité de phénomènes physiques et morbifères dont nous sommes journellement témoins. De là différentes espèces d'épidémies, et divers degrés de force, d'action, de durée et de terminaison de leurs symptômes. Une preuve de cette assertion, c'est que presque toutes les maladies purement épidémiques se portent sur les membranes muqueuses, comme les catarrhes et les dyssenteries ; tandis que celles contagieuses attaquent de préférence le système absorbant et celui nerveux.

Il est probable, dit le savant commentateur de Boerhaave, que la cause des épidémies existe

dans l'air; mais il est difficile de connaître la nature de cet agent morbifique. Il n'est pas douteux que les variations de la température n'influent sur les systèmes divers de la machine animée, et ne la disposent plus ou moins à contracter certaines maladies; mais il faut, pour le développement d'une épidémie, le concours d'autres circonstances ou de combinaisons que nous ne parviendrons vraisemblablement jamais à connaître.

Les qualités du fluide atmosphérique, quoique dignes d'une certaine attention de la part du médecin, ne conduisent point cependant à la connaissance exacte des épidémies proprement dites. Sydenham avoue ingénument qu'il s'est appliqué pendant nombre d'années à noter avec le plus grand soin les températures des saisons et les variations de l'air, pour parvenir à expliquer la cause de tant de maladies épidémiques, mais qu'il y a perdu son temps et son travail.

Van Swietten ne fut pas plus heureux : vainement nota-t-il dix ans de suite, trois fois par jour, la hauteur du baromètre et du thermomètre, la direction et la force des vents, la quantité d'eau tombée, les variations atmosphériques, les phénomènes physiques, les maladies dominantes, le nombre des malades et des morts : *Indè circà morborum epidemicorum originem doctior non evaserim*, dit-il à la fin de cette remarque.

Ramazzini lui-même, dans la constitution épidémique de 1692, s'exprime ainsi : « Que chacun

» croie ce qu'il voudra, et qu'il tire à sa fantaisie
» les conséquences de l'influence des mutations
» manifestes de la température des saisons, sur
» la production des constitutions morbeuses :
» quant à moi, je ne vois point des effets cons-
» tans correspondre à ces ingénieuses supposi-
» tions; et au milieu de toutes ces belles maximes,
» je vois au contraire que chaque année je suis
» toujours novice dans cette partie. »

Réaumur, dans son mémoire sur les insectes, renouvelant l'opinion antique d'Alessandri, prétend que l'épidémie catarrhale qui infesta l'Europe en 1732 et 1733, fut produite plutôt par l'air rempli d'insectes, que par les variations atmosphériques. M. Cassini qui, à cette époque, se trouvait à l'île de Bourbon, écrivit que cette épidémie y régnait dans le même temps. Elle attaqua même des Européens durant leur traversée aux Grandes Indes (Ac. des sciences, 1733). Nous sommes loin de partager le sentiment de Réaumur, qui se rattacherait à celui si souvent rebattu et oublié sur la formation animale des contages : théorie purement hypothétique, soutenue par Vallisnieri, et confutée par le docte Raymond, qui observa avec raison que les insectes qu'on a cru remarquer dans certains exanthèmes, pouvaient être plutôt le résultat que la cause de la maladie.

Nous avons dit que l'air n'était pas toujours l'occasion des épidémies : effectivement, il en est qui doivent leur origine à certaines qualités manifestement nocives des alimens ou des boissons.

N'est-ce

N'est-ce point à ces causes qu'on attribua le *scelotyrben* ou scorbut qui infésta l'armée romaine qui vint sous les ordres de Germanicus faire la conquête de l'Allemagne, après que les soldats eurent bu des eaux mal-saines? Le Raphania, la colique du Poitou, de Madrid, du Dewonshire, la fameuse épidémie de Brunn en Moravie, dont nous parlerons en son temps, ne reconnaissent-elles pas des causes matérielles de cette nature?

Enfin, les passions de l'ame ont quelquefois donné lieu à des épidémies convulsives ou de démence, qui se propagent par imitation. L'histoire ancienne et moderne en fournit plusieurs exemples.

Pausanias fait mention des filles de Prœtus et des femmes d'Argos, qui se croyaient métamorphosées en vaches.

Les filles de Milet, au rapport de Plutarque, voulurent un temps se pendre toutes.

M. Desloges, médecin de Saint-Maurice en Valais, observa, il y a quelques années, une épidémie semblable au bourg de Saint-Pierre-Monjan. Les sages exhortatations du curé du lieu prévinrent les funestes effets d'une pareille frénésie.

Bonnet (*med. sept. p.* 228), et Primerose (*malad. des femmes*), parlent d'un transport de même nature qui saisit les filles de Lyon et les portait à se noyer.

Les épidémies de possédés furent trés-communes en Allemagne et en France, au 15.e et au 16.e siècle. Celle des Nonains fut célèbre en

Saxe, dans le Brandebourg, et elle gagna même la Hollande. Au 17.e siècle, les démoniaques du pays de Labour en Gascogne, et les possédées de Loudun, firent beaucoup de bruit en France. Vinrent ensuite les convulsionnaires des Cévennes; et dans ce dernier siècle, ceux du tombeau du bienheureux Pâris; et enfin, les crucifiemens des femmes de Fareins en Dombes, en 1786, 87 et 88.

L'épilepsie et l'hystérisme peuvent devenir épidémiques par la force de l'imitation. Les annales germaniques font mention de la danse de Saint-Guy ou de Saint-Witt, qui régna en 1374 en diverses parties de l'Allemagne. Les malades sautaient jusqu'à ce qu'ils tombassent de lassitude : un état soporeux succédait à ces mouvemens violens, et était suivi de la mort ou d'une transpiration considérable, signe de la guérison.

Section IV.

Propriétés de l'Epidémie.

L'ÉPIDÉMIE a des propriétés qui lui sont particulières, et d'autres qui lui sont communes avec les constitutions épidémiques et la contagion : nous allons les exposer en peu de mots.

Une propriété particulière de l'épidémie est d'affecter en général un caractère franc et distinctif, et de se déclarer dans son début telle qu'elle doit être pendant sa durée. Elle ne revêt

pas de forme latente ni insidieuse; et pour peu que le médecin en observe attentivement les symptômes et la phénoménologie, il en aura bientôt acquis le vrai diagnostic.

L'épidémie naît spontanément; tantôt elle n'attaque que les hommes seuls, d'autres fois les femmes, ou bien les deux sexes ensemble; tantôt elle s'attache seulement aux jeunes gens; souvent elle n'atteint que les enfans, les femmes délicates et les vieillards; par fois elle se propage parmi quelque espèce d'animaux, comme les bœufs, les chevaux, les moutons, les chiens, les chats, les poules; enfin, on la voit assez fréquemment s'étendre à la fois sur les hommes et les animaux. Nous vîmes, en 1814, le *Typhus* ou fièvre hongroise, sévir en même temps contre les hommes et les bœufs en Italie.

L'épidémie affecte à la fois un grand nombre d'individus, et elle se déploie parmi eux, quel que soit le pays qu'ils aillent habiter, et quelque éloignés qu'ils se trouvent de celui où ils résidaient lorsqu'ils ont contracté l'influence ou le germe épidémique.

Un phénomène dont il est assez difficile de donner une raison pathologique, c'est la propriété qu'a une maladie épidémique d'attaquer certains sujets préférablement à d'autres, quoique tous soient exposés aux mêmes influences de l'air, du climat, des alimens, du régime de vie, etc., à moins de l'expliquer par les différences d'âges, de sexe, de tempéramens, et par la prédisposition. Cette explication serait admis-

sible relativement à certaines maladies, telles que les catarrhales et les inflammatoires. Mais lorsque Fabrice de Hilden raconte que l'épidémie de Bâle n'attaquait que les naturels du pays, et épargnait tous les autres habitans étrangers; lorsque Hartmann Degner rapporte que la dyssenterie de Nimègue ne sévissait point contre les Français et les Juifs qui habitaient cette ville; lorsque Heister enfin et Van Swietten nous disent que l'épidémie d'Altorf se limita aux professeurs et aux étudians de l'université, sans se propager aux habitans de cette petite ville: voilà des phénomènes dont il nous paraît impossible de reconnaître la cause.

Une épidémie parcourt quelquefois une immense étendue de pays en peu de temps, et même s'y déploie simultanément, comme la terrible péripneumonie gangréneuse de 1348.

D'autres fois elle parcourt tour à tour diverses contrées, telle que l'épidémie catarrhale de 1732 et de 1775. Cette dernière commença en Russie, de là se jeta en Pologne, puis en Prusse, et successivement en Allemagne, en France, en Angleterre, et en Italie où elle expira. Elle ne séjournait qu'un mois à six semaines dans chaque pays qu'elle parcourait.

Assez fréquemment aussi l'épidémie se borne à un seul royaume, à une seule province, à une ville, à une seule communauté et même à une seule famille : nous en verrons plusieurs exemples dans le cours de cet ouvrage.

C'est donc une erreur ou une fausse induction

que d'attribuer toutes les épidémies aux intempéries des saisons ou de l'air, puisque alors ces premières seraient générales, ou du moins ne se borneraient pas à un lieu assez circonscrit, comme à une ville, à une communauté, etc., ce qui confirme ce qui a été dit dans la section précédente : aussi Baglivi avait raison de dire : *Contagium in aere ab ejus pravis qualitatibus, non ita frequens in singulis morbis, ut multi arbitrantur medici.* Et s'il était nécessaire d'en citer des exemples, ne savons-nous pas que le catarrhe épidémique de 1580 se déclara à Rome par un temps chaud et à l'époque de l'assemblée des savans pour la réforme du calendrier? que le froid de 1709 arriva par un vent du midi accompagné d'une influence gastrique? N'observa-t-on pas en 1718, qu'il ne régnait aucune épidémie à Paris ni dans toute la province de l'Ile-de-France, tandis que la suette miliaire exerçait les plus grands ravages en Picardie? La dyssenterie de Nimègue ne borna-t-elle pas ses effets à la ville seule? La fièvre bilieuse décrite par Tissot, ne se retint-elle pas dans les bornes du canton de Lausanne? Et combien d'autres cas ne pourrait-on pas citer encore?

Deux maladies épidémiques peuvent régner contemporairement dans le même lieu. Ainsi, nous avons vu la coqueluche et la rougeole se propager en même temps; mais elles n'attaquaient pas simultanément les enfans : la coqueluche fut beaucoup plus générale que la rougeole.

Enfin, une maladie épidémique peut s'associer

à une contagieuse, et alors elles marchent de front, faisant néanmoins chacune leur cours particulier. Ce cas-là arrive sur-tout lorsqu'il règne une maladie contagieuse à périodes déterminées, telle que la scarlatine. Ces complications sont même très-fréquentes, et donnent souvent lieu à une confusion dans le diagnostic et dans la méthode de traitement. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter à ce sujet un cas bien extraordinaire que nous avons lu dans le tome 2, *Rat. med. de Dehaën*. Ce savant professeur de Vienne raconte qu'une jeune fille âgée de huit ans, ayant très-chaud au mois de juin, à la suite d'un exercice violent, but une grande quantité d'eau fraîche. Elle fut subitement saisie d'un frisson suivi de fièvre, et il se déclara une péripneumonie que l'on négligea de soigner. Le quatorzième jour de la maladie, il survint une fièvre suppuratoire. On observa sur le visage de la malade, des efflorescences scarlatineuses. Quatre jours après, une fièvre ardente s'alluma, avec dyssenterie et éruption considérable et bien décidée de scarlatine. Dehaën, en l'examinant à la loupe, y remarqua une grande quantité de miliaire blanche, élevée ou scabreuse. Le soir du même jour, parurent quelques pustules varioleuses naissantes, et le lendemain, la face, le col et les bras en furent couverts. La malade succomba enfin à une aussi étrange complication de maux. Mack neveu, Erndt et autres savans médecins, furent témoins de ce cas extravagant.

Les propriétés de l'épidémie qui lui sont com-

munes avec celles des constitutions épidémiques, ne sont pas nombreuses. Comme celles-ci, elle fait par fois participer à sa nature les maladies intercurrentes, ou plutôt elle se combine avec elles. Les maladies épidémiques ont aussi, pour l'ordinaire, leurs saisons où elles paraissent de préférence sous tel ou tel autre caractère. Ainsi, c'est au printemps que l'on observe le plus fréquemment les épidémies de nature inflammatoire et celles exanthématiques; sur la fin de l'été, celles dyssentériques; en automne, les fièvres diverses, et en hiver, les catarrhales et rheumatiques. Mais les différences de l'épidémie proprement dite, d'avec les constitutions épidémiques, sont bien marquées, comme nous le verrons dans la section suivante.

Nous terminerons cet article par une remarque digne d'attention. Les fièvres intermittentes qui sont endémiques dans les environs de l'étang de Berre, formé par les eaux de la mer en Provence, semblent préserver ce canton des autres maladies épidémides. Le docteur Goiraud qui l'habitait, en a fait l'observation, et il ajoute que ces fièvres ayant été très-rares en 1763 et 1764, il survint une épidémie qui occasiona de grands ravages dans toutes les paroisses de son arrondissement.

Nous avons nous-même observé que dans notre pays natal, qui est couvert de bois et d'étangs, et où les fièvres intermittentes règnent constamment en été et en automne, il survient rarement des maladies épidémiques particulières. Nous ne nous rappelons même d'y avoir vu

depuis trente-six ans qu'une fièvre typhode contagieuse qui s'y déclara en 1795, à la suite de l'exhumation de beaucoup de cadavres enterrés dans une église dont on voulait renouveler le pavé. Elle fit périr en deux mois un dixième de la population, et elle cessa ensuite presque subitement, grâces au mesures sanitaires qui y furent prises.

Nous avons habité Rome pendant quelque temps, et nous n'avons pas ouï-dire qu'il régnât d'épidémies éventuelles dans tout le Latium, pays couvert de bois et de marais immenses, et où les fièvres intermittentes dominent durant près de six mois de l'année. Nous laissons aux physiologistes le soin d'expliquer la cause d'un tel phénomène.

Section V.

Différence entre l'Epidémie et les Constitutions épidémiques.

Nous avons dit qu'une constitution épidémique est un espace de temps indéterminé, durant lequel règnent des maladies qui, quoique d'un caractère différent en apparence, n'en ont pas moins toutes la même origine et la même diathèse. C'est une maladie unique, dont les formes variées ne sont, pour ainsi dire, que des symptômes, et qui n'exige qu'une seule méthode générale de traitement. Ainsi, sous une constitution

épidémique inflammatoire, nous observons des céphalites, des ophtalmies, des esquinancies, des péripneumonies, des rhumatismes aigus, etc. La propriété principale de la constitution épidémique, est donc d'attaquer l'homme sous différentes formes, et souvent sous des formes insidieuses, selon l'âge, le sexe, le tempérament et les dispositions physiques de chaque individu.

L'épidémie proprement dite se montre toujours sous la forme qui doit la caractériser, et elle attaque l'homme d'une manière uniforme. Ainsi, la coqueluche, la miliaire, le catarrhe, sont identiquement les mêmes chez tous les sujets où elles se déclarent; on les reconnaît même dans les cas où elles se compliquent d'autres affections morbeuses, parce que la prédominance de leur symptomatologie est toujours marquée.

Une constitution épidémique stationnaire prolonge quelquefois sa durée à plusieurs années, comme nous l'avons fait observer dans la section première. Celle saisonnière ne s'étend guère au-delà du règne de la saison à laquelle elle appartient.

L'épidémie éventuelle n'a au contraire qu'une durée limitée, mais indéterminée; néanmoins elle n'outre-passe pas en général un ou deux mois.

La constitution épidémique saisonnière règne en même temps dans tous les pays soumis à la même influence des saisons; c'est-à-dire, qui se trouvent sous une même latitude, à moins que quelques circonstances particulières, telles que

des pluies considérables, des coups de vent, etc., ne viennent changer ou modifier les effets de cette influence ; et de plus, elle a des retours périodiques annuels.

L'épidémie éventuelle paraît à des époques indéterminées ; elle est tantôt générale, sans avoir égard aux saisons, aux latitudes, ni aux variations ou accidens atmosphériques ; tantôt limitée ou circonscrite à une localité peu étendue ; tantôt stationnaire, et tantôt vagabonde.

On peut, d'après les observations météorologiques, prédire, pour ainsi dire, la constitution épidémique de la saison future. Il n'en est pas ainsi de l'épidémie propre, qui débute brusquement et à l'improviste : il est impossible de la prévoir.

La constitution épidémique ne paraît exercer son action que sur l'homme ; du moins nous manquons d'observations qui prouvent qu'elle ait une influence sur les animaux. L'épidémie propre attaque les hommes et les animaux, soit simultanément, soit par espèce en particulier.

La constitution épidémique a une influence plus générale sur l'espèce humaine ; mais son action ne se fait sentir que d'une manière irrégulière et diversifiée, ce qui produit la variété des maladies qui en dérivent ; au lieu que l'épidémie a la sienne plus directe, plus uniforme et plus marquée sur les individus qu'elle attaque, et cette action n'est point latente ou masquée comme dans la première.

Nous ne reconnaissons généralement que quatre

espèces de constitutions épidémiques primitives, qui sont la catarrhale et rheumatique, l'inflammatoire, la gastrique ou bilieuse, et la fébrile intermittente ; au lieu qu'il existe plus de trente espèces d'épidémies, dont plusieurs ne participent en rien aux quatre constitutions ci-dessus.

Telles sont les différences qui distinguent le caractère des constitutions épidémiques et de l'épidémie proprement dite ; elles sont assez marquées, pour qu'il ne soit plus permis de les confondre.

Nous venons d'exposer tout ce que nous avons pu recueillir d'une lecture réfléchie des auteurs les plus judicieux sur le système des épidémies, et tout ce que nous pensons nous-même sur cette matière intéressante.

Au surplus, que ces phénomènes dépendent ou non de la température atmosphérique, ou des eaux stagnantes, ou des excès de chaleur et de froid, ou bien qu'ils doivent leur origine à un agent inconnu ; qu'il nous suffise d'en connaître les différences, les propriétés et les effets, puisque ce sont les seuls caractères qu'il nous est donné de saisir, et que ces derniers sont aussi les seuls que nous puissions combattre. Il est sans doute au-dessus de l'esprit humain de pénétrer dans les secrets intimes de la nature, et de découvrir les causes premières et efficientes des maladies : heureux de pouvoir en saisir quelques-unes secondaires, et plus heureux encore de savoir bien en distinguer la marche et les effets !

La médecine, dit le célèbre Cotugni, n'admet que deux connaissances pures; connaissance des maux, et connaissance de leurs remèdes. Si la première n'est pas tirée des faits, elle sera un songe, un empirisme, et non une science réelle. La connaissance des moyens capables de détruire telle ou telle cause de maladies, veut de la véracité et des preuves : ce sont les deux premiers pas et peut-être les seuls qui peuvent conduire la médecine à sa perfection.

CHAPITRE II.

DE LA CONTAGION.

Section première.

De la Contagion en général.

Ce ne sont point les anciens qui peuvent nous fournir des lumières ni des notions exactes sur la phénoménologie de la contagion ; car, quelle confusion, que d'erreurs, que d'hypothèses absurdes règnent dans ces écrits sortis de l'école galénique et de l'école arabe ! Thomas Cornelius, de la secte des cartésiens, est le seul écrivain de ces temps reculés, dont les recherches et les expériences physiologiques présentent quelques aperçus intéressans sur la contagion. Il fut le premier qui avança que la cause de certaines maladies existe dans la respiration et dans cet *esprit* qui donne la chaleur et la vie au corps.

Sydenham, Mead, Lancisi, Carmichaël Schmidt et quelques doctes médecins français, sont ceux qui ont le mieux discuté cette matière.

La contagion, ou plutôt le contage, est une substance *sui generis* douée d'une subtilité, d'une force et d'une activité incompréhensibles, qui se transmet, soit par l'effluve, soit par le contact d'un corps affecté d'une maladie de nature con-

tagieuse, soit par l'insertion mécanique à un corps sain, dans lequel elle produit une maladie de même caractère (1).

Le contage est donc introduit par le système absorbant, dans lequel nous comprenons la respiration, et rarement par le système sanguin, qui n'admet guère que le contage hydrophobique et les venins ; encore doutons-nous que dans ce cas ce ne soit pas le système absorbant qui agisse de préférence, puisque, dans les solutions de continuité qui mettent à découvert le système veineux ou artériel, celui lymphatique, par ses diramations infinies et capillaires, doit se trouver au moins autant que le premier en contact avec la matière contagieuse qui est insérée dans la blessure, vu son activité absorbante continuelle, et même stimulée encore par l'action mécanique qui a produit la plaie ou la blessure.

Si la contagion sévit d'une manière féroce ; si elle attaque un grand nombre de sujets à la fois, et qu'elle en fasse périr beaucoup, c'est une maladie pestilentielle ; mais si elle est brusque et violente dans son invasion ; si elle détruit subitement les forces vitales ; si a une fièvre véhémente se joint le délire suivi d'une éruption de bubons ou d'anthrax, c'est une veritable peste. Les Grecs nommèrent ces deux états *Pestilence* et *Pestilité*.

Mais les anciens confondaient l'épidémie avec la contagion. Fracastor ne fit qu'augmenter ce

---

(1) J'appelle *effluves*, les émanations des corps vivans et des cadavres, et *miasmes*, celles des substances inanimées.

chaos de théories. Mercurialis et Capivaccius ne considérèrent dans la peste qu'un caractère épidémique. Boerhaave lui-même avança que la petite vérole était seulement épidémique. Dehaën donna aussi à quelques maladies exanthématiques le caractère épidémique, et leur refusa celui contagieux.

Brown resserra les bornes des maladies contagieuses, et oublia entièrement les épidémies; c'est un oubli de plusieurs nosologistes.

On n'a pas manqué non plus de donner pour causes des maladies contagieuses, les conjonctions des astres, les volcans, les intempéries des saisons, les vents, la famine, les guerres et les autres désastres physiques et moraux. Ces hypothèses sont de pures chimères : si quelques-uns de ces phénomènes participent en quelque manière à la contagion, ce n'est tout au plus qu'en secondant l'action de la cause première.

On inculpe bien gratuitement l'air d'être le véhicule de la contagion. S'il l'était en effet, combien la propagation des maladies contagieuses ne serait-elle pas plus générale, plus prompte et plus fréquente ! et combien ne serait-il pas difficile de s'en préserver ! Ces maladies, au contraire, ont une marche lente, cachée, insidieuse, et c'est ce qui en fait le danger. Rien n'est plus obscur que le début de la peste; aucune maladie ne présente des symptômes plus douteux dans son commencement. Nous en avons une triste preuve dans celle qui ravagea Marseille en 1720; et avant que Chicoyneau et ses adulateurs eussent

prononcé sur le caractère de ce fléau, vingt mille personnes en avaient déjà été victimes.

L'état atmosphérique n'influe guère non plus sur les maladies contagieuses : car on en voit régner dans toutes les saisons et dans tous les climats ; seulement elles sont moins communes dans le Nord, où l'absorption du système dermoïde est moins active. L'inspiration des effluves qui émanent des malades frappés de contagion, a une distance limitée à une ambiance de trois pieds environ, où le contact des sujets ou des matières contagiées sont les deux seules conditions nécessaires pour la propagation de la contagion. A Moscou, la peste fit périr cent trente-trois mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf personnes. L'air aurait dû être infecté par les effluves des malades, des cadavres et de leurs dépouilles ; cependant ceux qui évitèrent tout commerce avec les contagiés, ne contractèrent point la maladie. Le docteur Mertens en préserva, par ce seul moyen, l'hôpital des orphelins de cette ville. Le courageux professeur Valli donne les preuves les plus évidentes de cette vérité, dans ses deux mémoires sur les pestes de Smyrne et de Constantinople ; et les médecins français et italiens qui firent partie de l'expédition d'Egypte en 1798, purent en acquérir la conviction. Nous savons toutefois que M. Degenettes, qui était alors médecin en chef de l'armée, prétend que la peste n'est point contagieuse par elle-même, et que ce sont seulement les anthrax ou charbons qui ont cette propriété.

Les bubons même, suivant son opinion, ne la possèdent point. Il cite l'expérience qu'il en fit sur lui-même, en s'inoculant le pus pris avec une lancette à l'un des bubons d'un militaire pestiféré ; opération qui ne fut suivie que d'une légère phlogose locale. Nous ne pouvons adopter un principe qui n'est appuyé que sur un fait isolé, et sur une expérience qui ne fut tentée que légèrement et pour tranquilliser l'armée française épouvantée des ravages que la peste occasionait dans ses files ; tandis que nous avons l'expérience et l'observation de plusieurs siècles et des médecins les plus célèbres, pour nous confirmer dans l'opinion contraire.

Rien n'est plus obscur et plus hypothétique que la nature et l'origine des contages : il est bien prouvé aujourd'hui que l'air n'y a aucune part. Les fermens ou principes délétères de certaines maladies contagieuses, telles que la fièvre nosocomiale, carcérale, navale, ne se forment et ne se développent précisément que par le défaut du renouvellement de l'air. Ces maladies ne se déploient jamais spontanément dans les lieux où l'air circule librement et se renouvelle sans cesse. Les émanations seules du corps humain, lorsqu'elles sont concentrées, sont capables de produire des maladies qui deviennent contagieuses par dégénérescence. Les effluves des animaux n'ont pas la même propriété ; du moins nous n'avons pas d'observations qui démentent cette assertion.

La chimie démontre que, dans un atmosphère

renfermé, l'air, respiré par une foule de personnes, s'altère dans ses qualités physico-chimiques. Il se dépouille de son oxigène, se surcharge d'acide carbonique, d'azoth et d'autres principes délétères. Il s'abreuve en outre d'une humidité superflue, résultat de la respiration et de perspiration cutanée. Si cette altération est portée à un degré extrême, elle éteint rapidement la vitalité. Qui ne connaît point l'histoire des fameuses assises de Old-Bayley, le 11 mai 1750, où presque tous les assistans périrent, excepté ceux qui se trouvèrent à la droite du président, près duquel une fenêtre était ouverte. Le fait suivant, cité par l'historien anglais Camden, n'est pas moins déplorable.

Pendant la tenue des assises d'Oxfort, en 1577, pour juger le libraire Roland Jankins, et autres détenus qui avaient outragé le roi par des paroles et des écrits injurieux, les exhalaisons que répandirent les accusés dans la salle d'audience, soit par la transpiration de leurs pieds, soit par leur mal-propreté (ayant été renfermés pendant long-temps dans des cachots privés d'air) jointes aux émanations d'une assemblée extrêmement nombreuse, occasionèrent une maladie si terrible parmi les assistans et les juges, que dans l'espace de quarante jours, plus de trois cents personnes en moururent. Les Anglais appellent encore ce jour-là, *the mournful day of justice*, (le jour noir de la justice). Cependant cette maladie ne fut point contagieuse; car ces trois cents malades, habitant différens quartiers de la ville,

l'auraient communiquée à d'autres personnes, ce qui n'eut pas lieu. C'était proprement une maladie méphitique.

Un fait à peu près du même genre est rapporté par M. le professeur Percy, dans le journal de médecine de 1810. Le voici. Après la bataille d'Austerlitz, en 1805, on renferma pendant la nuit, dans une de ces cavernes que l'on rencontre assez souvent en Moravie, trois cents prisonniers russes, pour les mettre à l'abri du froid. Vers le milieu de la nuit, la sentinelle entendit des hurlemens effroyables. Comme elle craignit quelque soulèvement de la part de ces étrangers, elle appela la garde, qui se prépara à faire feu sur eux. On enfonça la porte, et quarante de ces infortunés se précipitèrent au-dehors, jetant de l'écume et du sang par la bouche. On se hâta de leur administrer des secours. Les deux cent soixante autres étaient morts ou expirans.

Peu de temps après, deux cent vingt-cinq prisonniers renfermés dans un cachot à Moelk, périrent tous pendant la nuit.

Enfin, pour dernière preuve des principes que nous avons établis ci-dessus, et pour animer notre sujet par quelque trait intéressant, rapportons l'anecdote suivante, l'une des plus horribles que présente l'histoire moderne.

Au mois de juin 1756, le vice-roi du Bengale, pour se venger du gouverneur Drake, et dans l'espérance de trouver et de s'approprier de grands trésors, assiégea le fort Guillaume, factorerie

anglaise dans le Calicut. Drake s'échappa furtivement, et abandonna lâchement son poste. M. Hollwell, avec les négocians de la factorerie et la garnison, prit le parti de se défendre; et en effet, il s'en acquitta avec la plus grande bravoure; mais à la fin, le vice-roi s'empara du fort de vive force. Il s'y trouva en tout cent quarante-cinq hommes et une femme. Quelques-uns étaient blessés légèrement, beaucoup l'étaient grièvement, et tous étaient harassés par les longues veilles et les fatigues du siége. Le même soir, d'après l'ordre du vice-roi, ils furent tous jetés dans un cachot de dix-huit pieds carrés. L'espace que chaque prisonnier pouvait occuper, bien calculé, se réduisait à dix-huit pouces carrés. Cette prison était close de murailles, et avait à l'orient deux fenêtres munies d'une forte grille. Les Anglais l'appellent encore actuellement *la Grotte-Noire*.

L'air était excessivement chaud, et l'on ne pouvait pas espérer qu'il fût renouvelé et que la prison pût être ventilée. Cette pensée jeta d'abord le plus grand nombre de ces infortunés dans le désespoir. Ils firent inutilement tous leurs efforts pour ouvrir la porte. M. Hollwell s'était accroché fermement à une fenêtre et s'y tenait en repos, pensant qu'il ne courait point le risque de suffoquer tant qu'il pourrait se maintenir dans cette position. Il ordonna à chacun de se tenir en repos autant que possible, afin de ne point épuiser ses forces en se foulant avec les pieds. Cet ordre redonna un peu de

calme, qui n'était interrompu que par les gémissemens des blessés et par le râle des moribonds. Cependant la chaleur augmentait à chaque minute. M. Hollwell conseilla à ses compagnons de se dépouiller de leurs habits, afin de gagner de l'espace ; ce qui fut aussitôt exécuté, mais avec peu de succès. On chercha à se procurer quelque fraîcheur, en s'éventant avec les chapeaux ; mais ce mouvement fatigua bientôt ces malheureux, dont les forces étaient épuisées. Un autre Anglais proposa de se mettre à genoux, pour obtenir une plus grande masse d'air. On adopta encore ce parti ; et pour éviter toute confusion, il fut convenu que l'on se baisserait et qu'on se relèverait tous ensemble ; ce qui fut exécuté à un signal donné. Ils se maintenaient dans cette posture tant qu'ils pouvaient résister ; mais chaque fois qu'ils se relevaient, ceux qui n'étaient pas assez prompts pour le faire en même temps, étaient foulés aux pieds par leurs voisins, et mouraient suffoqués. Telle fut leur position dès la première heure de leur emprisonnement.

Vers les neuf heures du soir, une soif des plus ardentes mit en fureur une partie des prisonniers. En vain tentèrent-ils une seconde fois d'enfoncer la porte, et d'obliger la garde à faire feu sur eux. En peu de temps un grand nombre d'entre eux tombèrent comme étouffés au fond de la prison, et passèrent ensuite à un état de délire. Le tumulte, les soupirs, les gémissemens, les hurlemens de l'angoisse et du désespoir, mais sur-tout les cris pour obtenir de l'eau remplissaient

ce lieu d'horreur. La garde arriva enfin et apporta de l'eau. M. Hollwell et deux de ses amis la recevaient à la fenêtre dans leurs chapeaux, et la faisaient passer à leurs camarades; mais la foule de ceux qni se pressaient pour en avoir, fut telle, que plusieurs, et sur-tout deux amis de M. Hollwell, furent étouffés et périrent. M. Hollwell fut occupé à faire cette distribution depuis neuf heures jusqu'a onze, et il se voyait entouré des cadavres de ses compagnons écrasés et foulés aux pieds.

Jusqu'alors on avait eu quelques égards pour M. Hollwell, considéré comme le chef et le bienfaiteur de ces malheureux; mais bientôt on ne le distingua plus des autres. Toute la compagnie non-seulement se pressa sur lui, mais plusieurs grimpèrent même sur sa tête et ses épaules, et s'accrochèrent tellement aux barreaux de la fenêtre, qu'il ne put pas se maintenir longtemps à cette place. Il demanda par pitié à ceux qui étaient sur lui, de lui permettre de se retirer, pour qu'il pût au moins mourir tranquillement. On lui fit place, et il parvint, non sans peine, jusqu'au milieu de la prison. Le tiers des prisonniers était déjà mort, et ceux qui vivaient encore, se pressèrent tellement vers les fenêtres, que M. Hollwell se trouva un peu plus à l'aise; mais l'air était si vicié et si fétide, que sa respiration en devint difficile et douloureuse. Il passa par-dessus un tas de cadavres, et se plaça vis-à-vis la seconde fenêtre, appuyé sur un autre monceau de morts, pour y attendre aussi sa

dernière heure; mais après dix minutes environ, il fut saisi d'une telle douleur dans la poitrine, et d'une si violente palpitation, qu'il fut obligé d'aller chercher de l'air frais. Entre lui et la fenêtre, il y avait cinq rangs d'hommes à traverser. Le désespoir lui ouvrit la route, et il en gagna quatre. Peu de minutes après, il se sentit délivré de son oppression; mais il étoit tourmenté d'une soif dévorante, et il demandait de l'eau en désespéré. Cette eau ne faisait qu'augmenter sa soif, c'est pourquoi il s'abstint dès-lors de boire, et il se mit à sucer la sueur attachée à sa chemise, ce qui lui procura quelque soulagement. Un jeune Anglais qui était nu à côté de lui, prit la manche de la chemise de M. Hollwell, et le priva pendant quelques instans de ce secours si important.

Il n'était pas encore minuit, et il ne restait guère de prisonniers vivans, que ceux qui étaient aux fenêtres, et qui se trouvaient dans un état de délire furieux : tous demandaient de l'air, parce que l'eau que la garde leur avait procurée par un divertissement barbare, ne leur procurait plus aucun soulagement. En vain insultèrent-ils les sentinelles pour les obliger à faire feu sur eux. Enfin, le tumulte finit tout d'un coup; la majeure partie des prisonniers encore vivans ayant perdu leurs forces, se laissèrent tomber par terre, étendus sur les cadavres de leurs compagnons, et ils mouraient paisiblement : d'autres cependant cherchèrent à chasser M. Hollwell de son poste. Un quartier-maître

hollandais grimpa sur l'une de ses épaules, et un soldat nègre sur l'autre. Il resta dans cette posture depuis minuit et demi jusqu'à deux heures. Enfin, ne pouvant plus y résister, il prit un couteau pour se tuer : cependant il se décida à se retirer de la fenêtre, et offrit sa place à un officier de marine anglais qui était auprès de lui avec sa femme, qui avait voulu l'accompagner dans la prison pour y mourir avec lui. L'officier accepta la place avec reconnaissance; mais le quartier-maître hollandais s'en empara aussitôt : l'officier se retira et tomba mort à terre. M. Hollwell perdit dès-lors tout sentiment.

Vers les cinq heures du matin, l'un des prisonniers encore vivans chercha M. Hollwell, dans l'espoir d'obtenir par son moyen sa délivrance; il le reconnut à sa chemise, et le retira de dessous plusieurs autres qui étaient morts sur lui. Il donnait encore des signes de vie.

Le vice-roi, informé de cette scène d'horreur, fit alors froidement demander si M. Hollwell était encore en vie; et sur la réponse affirmative, il fit ordonner d'ouvrir la porte et de le lui amener. La porte devait s'ouvrir de dehors en dedans; mais elle était tellement encombrée de cadavres, et les prisonniers vivans étaient tellement affaissés, que vingt minutes s'écoulèrent avant de pouvoir l'ouvrir.

Enfin, à six heures et quart, on vit sortir de ce lieu épouvantable, vingt-trois personnes seulement. M. Hollwell était attaqué d'une fièvre aiguë; il ne pouvait se soutenir, et il fut long-

temps sans pouvoir parler au vice-roi. De là il fut transporté à Maxadarad, capitale du Bengale, chargé de chaînes qui lui déchirèrent les chairs jusqu'aux os. La fièvre eut cependant une crise heureuse; tout son corps se couvrit de pustules qui passèrent promptement en suppuration. A peine arrivé, le vice-roi le fit mettre en liberté avec quelques-uns de ses malheureux compagnons.

Ces exemples célèbres prouvent que l'air renfermé et non renouvelé dans un lieu de rassemblement, peut produire la mort où des fièvres de mauvais caractères, mais qu'il ne produit point directement la contagion. Le typhus qui se développe dans les prisons, les hôpitaux et les vaisseaux, ne devient contagieux que par dégénérescence des humeurs, et ne se communique que par l'atmosphère ambiant des malades entassés les uns sur les autres, et par le contact immédiat de ceux qui les approchent ou qui les assistent.

Résumons : l'air n'est point le véhicule des contages, et n'en favorise point le développement : il les prévient souvent au contraire, et empèche leur propagation s'il a un courant actif dans les lieux infectés. Le défaut de son renouvellement peut seul occasioner des maladies de mauvais caractère.

On a cru long-temps que le contage était produit par les effluves animaux en état de putréfaction : cependant il n'arrive presque jamais que les bouchers, les chandeliers, les savonniers,

les tanneurs, les boueurs, les vidangeurs, et tant d'autres ouvriers qui, par leur état, sont occupés à convertir en objet d'utilité les substances animales putréfiées, soient attaqués de maladies contagieuses se déclarant spontanément chez eux.

Dans le voisinage de Bryton en Angleterre, à un mille de Withebridge, il existe une fabrique de produits chimiques, où, après avoir extrait l'huile médullaire des os des animaux par l'ébullition, on les distille pour en retirer le muriate d'ammoniac et le sulfate de soude. Ces opérations engendrent des exhalaisons d'une fétidité extrême qui infectent l'atmosphère à plus d'un mille à la ronde ; cependant jamais on ne s'est plaint qu'elles aient été nuisibles à ceux qui habitent dans le voisinage, et M. Henderson, intendant de cette fabrique, où il réside constamment, y jouit d'une santé parfaite.

Entre Bristol et Hanham, sur les bords de l'Avon, est le bourg de Conham, où est établie une fabrique d'adipocyre. M. Bolston, qui la dirige depuis plusieurs années, n'y a jamais éprouvé d'incommodité, non plus que les ouvriers qui y sont employés. Cependant l'opération consiste à jeter dans des caisses de bois, percées de beaucoup de trous, les muscles de chevaux, d'ânes, de chiens, et d'autres animaux morts, et à les placer dans des fosses de sept pieds de profondeur sur quatre de longueur et de largeur pleines d'eau. Chaque caisse contient la chair musculaire de cinquante chevaux et de beaucoup de chiens, de chats, etc. Il y en a six,

ce qui fait trois cents chevaux et presque autant d'autres cadavres, dont la chair est tenue en macération pendant près de trois mois, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en adipocyre. Il s'en exhale une odeur affreuse, qui cependant n'occasione aucune maladie dans le pays.

A Bristol, on emploie dans les raffineries de sucre du sang de bœuf qui, étant gardé quelques jours dans des baquets, exhale une odeur putride insupportable qui se répand dans toute la ville, et personne ne se plaint qu'elle y produise des maladies.

Il y a soixante tanneries à Bermontley, occupant sept cents ouvriers; on n'y voit jamais de maladies contagieuses.

Nous avons habité pendant près de deux ans à côté d'une fabrique d'orseille, teinture violette formée avec un lichen macéré dans de l'urine, qui répand une odeur très-nauséabonde, d'autant plus qu'on la brasse plusieurs fois par jour; néanmoins ni les ouvriers ni les voisins n'en sont incommodés.

Clavigero, d'après l'autorité de Torquemado, rapporte que lors de la dédicace du grand temple de Mexico, en 1486, on sacrifia aux idoles soixante et douze mille trois cent quarante-quatre victimes humaines prises à la guerre, et réservées pour cette cérémonie. Lorsqu'on y érigea le grand autel, on en sacrifia plus de douze mille; et, année commune, on égorgeait vingt mille victimes humaines, indépendamment d'un nombre prodigieux d'animaux. Leurs cadavres étaient précipités

au bas des marches de l'autel, où on les laissait se putréfier; le sang s'écoulait dans un marais voisin, dont les eaux en étaient toujours teintes et salies. Malgré l'infection horrible qui s'exhalait de ces lieux, la ville de Mexico, dont la population était immense, éprouvait rarement des épidémies.

Comme la dissolution de l'animal et sa réduction à ses premiers élémens est une loi constante de la nature, nécessaire à la reproduction et à la succession des êtres animés, ce serait une erreur de la Providence, si le procédé de cette dissolution avait des effets nuisibles aux créatures vivantes, puisque son effet final est la régénération des êtres. Cette dissolution de la matière animale est comme la chaîne physique qui lie la vie à la mort. Nous prétendons donc que, lorsque cette dissolution s'opère à l'air libre, elle est incapable de produire des effets nuisibles à la santé; mais qu'il n'en est pas de même si elle a lieu dans le sein de la terre ou dans un espace renfermé que l'on mettrait à découvert au bout d'un certain temps, comme nous allons le voir.

D'après le savant docteur Burdach, il paraît que la décomposition d'un cadavre se fait en trois périodes. La première est celle de la fermentation : le cadavre se tuméfie par le développement du gaz ammoniacal qui s'échappe en produisant une fétidité extrême. Cette première opération dure plusieurs mois. La seconde période dure plusieurs années, pendant lesquelles les parties molles se convertissent en une matière liquide,

pultacée, verdâtre ou brun-foncé. Le cadavre s'affaisse, parce qu'il se volatilise en grande partie, en se convertissant en hydrogène carboné, sulfuré et phosphoré, en acide carbonique, en ammoniaque, et en eau en état de fluide aériforme. Pendant la troisième période, les produits gazeux finissent de s'échapper; l'odeur fétide se transforme en odeur de moisissure, et il ne reste plus que quelques livres d'une matière terreuse grasse, brunâtre et noire. Cette matière, composée de chaux, d'oxigène et d'un charbon onctueux qui s'est formé par voie humide, se convertit, au bout d'un nombre considérable d'années, en une cendre qui, mêlée à la terre ordinaire, forme un terreau très-végétal.

Plus un cadavre est enfoui profondément dans la terre, ou renfermé hermétiquement dans un sépulcre, plus sa décomposition s'opère lentement; et il est à présumer que les parties gazeuses qui se forment, ne pouvant se dégager à l'air libre, acquièrent des propriétés eminemment délétères, lorsqu'on leur ouvre tout-à-coup un dégagement après un certain temps de leur développement. Ainsi, les cloaques et les sépultures qu'on ouvre subitement et sans précaution, frappent de leurs émanations pernicieuses ceux qui s'y exposent immédiatement, et peuvent même infecter l'air ambiant jusqu'à une distance limitée. Nous pourrions citer plusieurs exemples de maladies pernicieuses produites par les émanations cadavériques à la suite d'exhumations imprudentes, ou de fouilles dans les églises et les

cimetières ; mais dès que ces émanations se combinent avec un air libre et courant, elles perdent leurs qualités nocives en se divisant à l'infini.

Le charbon allumé et les fosses d'aisance ne produisent pas d'émanations contagieuses, mais seulement des exhalaisons ou vapeurs méphitiques, du gaz acide carbonique, du gaz hydrogène sulfuré, et autres, capables d'asphyxier l'individu qui s'y expose immédiatement et durant un espace de temps plus ou moins considérable.

Les émanations des matières stercorales exposées à l'air libre, quoique d'une odeur infecte, ne produisent aucun effet nuisible à la santé. Nous avons vu au nord-est de Paris, sur les hauteurs de Saint-Gervais, la fabrique de poudrette, qui consiste à faire dessécher à l'air, dans de larges fosses, ces matières, que l'on met ensuite en tas sous des hangars aérés pour en exciter la prompte fermentation et la réduction en un terreau brun, inodore et extrêmement actif pour la fertilisation des terrains froids. Le voisinage de cette fabrique se plaint fort de l'odeur qui s'en exhale, mais non de ce qu'elle produit des maladies.

Le contage ou matière contagieuse n'est point le produit des exhalaisons ou mofettes des marais, des eaux stagnantes, des cavernes, des puits, des fosses d'aisance, des volcans, ni des effluves des matières animales et végétales en état de putréfaction et exposées à l'air libre; mais les émanations seules des cadavres putréfiés dans un lieu renfermé, lorsqu'on leur donne une issue,

disposent le corps vivant à contracter certaines maladies de mauvais caractère qui, par dégénérescence, peuvent prendre une propriété contagieuse, ainsi que nous l'avons déjà fait observer.

D'autres conditions particulières produisent encore des maladies qui dégénèrent en contagion. Une femme en couche, saine d'ailleurs, que l'on tient renfermée dans une chambre chaude, dont l'air n'est point renouvelé, et que l'on traite par un régime échauffant, contracte souvent une fièvre non-seulement aiguë et maligne, mais qui devient même par fois contagieuse. Le professeur Carminati, de Pavie, vit une miliaire succéder tout-à-coup à une péripneumonie, par la même erreur de régime. Cette maladie se communiqua à plusieurs personnes de la maison. Un traitement mal raisonné peut provoquer des exanthèmes épigénoméniques, qui revêtent assez fréquemment un caractère contagieux. Grant a donné plusieurs exemples de typhus traités par une méthode stimulante intempestive, dans lesquels survenait une éruption pétéchiale contagieuse.

Les alimens contribuent aussi à la production de certaines maladies contagieuses. L'Eléphantiasis est endémique en Egypte, et sur-tout à Alexandrie, où le peuple se nourrit de farine bouillie, de lentilles, de coquillages, de salaisons et de chair d'âne. La chaleur ambiante et humide du pays, jointe à la qualité de la nourriture, force le mouvement des humeurs à se porter à la peau, dont le relâchement des fibres ne

permet plus l'action excrétoire. De là ces croûtes hideuses, cette tuméfaction œdémateuse des jambes, qui constituent le symptôme de cette maladie. Aussi ce ne fut pas sans motif que Moïse et Mahomet firent un article de leur religion de la prohibition des viandes salées, et sur-tout de celle du porc, imprimant par-là à un peuple ignorant, superstitieux et crédule, une sainte horreur pour des alimens qui étaient si pernicieux à sa santé.

Le scorbut n'est-il pas de même produit souvent par la qualité dépravée des alimens ? On en voit tous les jours des exemples dans les navigations de long cours. Les poissons et autres alimens gras et grossiers, dont se nourrissent les habitans des bords de la Baltique et de la Nort-Hollande, y rendent cette maladie endémique; et si nous invoquons le témoignage du savant et laborieux Black, nous saurons que le scorbut, dans ces deux derniers siècles, exerça les plus grands ravages dans le nord de l'Europe. Plusieurs armées, et des garnisons de villes assiégées, privées de végétaux frais, furent décimées par cette maladie affreuse. Ses ravages seraient encore plus étendus, sans le choucroute et la bière spruce, dont on fait un si grand usage dans ces pays.

Ingenhouse a prouvé par d'ingénieuses expériences, qu'il s'exhale constamment des arbres et des plantes une espèce de méphitisme ou azoth, lequel altère l'air qui n'est pas renouvelé faute de circulation. Les fruits conservés dans un fruitier bien clos, se gâtent successivement, si l'un

commence à se gâter, et qu'il soit en contact avec les autres.

Les effluves des viandes corrompues, font corrompre celles qui ne le sont pas, lorsque celles-ci se trouvent en contact avec elles.

Il est une loi de la nature par laquelle, lorsque des substances animalisées sont privées de quelques-uns de leurs élémens constitutifs, ou altérées par quelques causes, celles qui ont de l'affinité avec ces premières, s'altèrent pareillement, et les parties qui étaient en parfaite harmonie entre elles et qui contribuaient à maintenir la vie, deviennent tout-à-coup nocives et se transforment en véritables venins délétères. On en voit une preuve dans les dégénérations gangréneuses et cancéreuses.

Il en est de même de certains végétaux alimentaires, qui changent de nature en se décomposant, tels que la cassave, qui est un poison tant qu'elle n'est pas privée de son suc corrosif, et les champignons de la meilleure qualité, qui deviennent un poison dangereux, dès qu'ils commencent à se flétrir et à tomber en pourriture.

D'après ces considérations, il est indubitable qu'il existe des exhalaisons ou effluves ennemis des corps vivans, et qui, doués de propriétés inconnues et incompréhensibles, affectent la machine animale, et en troublent l'organisme en diverses manières, mais qui ne sont point d'une nature directement contagieuse. Il est également prouvé que certains alimens disposent à des maladies qui dégénèrent en contagieuses; mais il

ne l'est point que les contages se forment hors du corps vivant : car leur formation exige non-seulement une affinité, mais même une identité de substance.

Section II.

De l'origine animale des Contages.

Nous connaissons un grand nombre d'auteurs qui ont écrit sur l'animalisation des contages. Plusieurs ont avancé que leurs principes, non-seulement émanent de la substance animale, mais même qu'ils sont organiques et animés. Varron, Columelle, Lucrèce, le père Kircher, Lancisi, Vallisnieri, Réaumur, Christ, Lang, Plenciz, Menuret, Rasori et quelques autres, ont embrassé cette opinion. Fremont a prétendu que les contages naissaient et se développaient dans les corps par la fermentation ; nous ne perdrons pas de temps à confuter ces hypothèses absurdes.

L'expérience, dit Rosa, et le développement spontané de certains contages, démontrent que leurs élémens existent dans la dégénération des humeurs animales ; car on pourrait provoquer pour ainsi dire à volonté, une maladie d'un génie contagieux, en entassant des criminels dans un cachot obscur, sale et presque privé d'un air libre et courant. Bacon de Vérulam, Zimmermann et quelques autres écrivains respectables, ont confirmé cette vérité. En 1746, les Français prépa-

rèrent une escadre pour aller reprendre Louisbourg et inquiéter les établissemens anglais ; elle partit de la Rochelle le 22 juin, sous le commandement du duc d'Anville. L'armée était de dix mille hommes ; elle arriva le 10 septembre à Québec, et dès le 13 novembre suivant, le duc lui-même et la moitié de ses troupes étaient morts de la fièvre navale. En 1757, les Français préparèrent une flote puissante pour aller défendre la même place : treize mille hommes restèrent embarqués durant cinq mois ; mais au bout de trois mois de débarquement, les neuf dixièmes de cette armée avaient péri de la même maladie.

Si l'on demande pourquoi les contages étant une matière animalisée, n'affectent pas tous les corps animaux en général, on répondra que les miasmes contagieux ont une action nocive non absolue ni générale, mais relative, et qu'ils attaquent de préférence les corps qui se trouvent les plus disposés à contracter une assimilation avec eux ; et c'est ce qui constitue leur différence d'avec les poisons et les venins, qui ont généralement une action directe et presque mécanique. Ceux-ci agissent plus sur les solides que sur les fluides ; ceux-là au contraire portent de préférence leur action sur ces derniers.

L'affinité des divers contages pour les différens systèmes de la machine vivante, produit la diversité des maladies contagieuses. Les unes attaquent plutôt le genre nerveux, comme les fièvres typhodes ; d'autres le sang, comme le scorbut ; d'autres, le tube intestinal et l'appareil biliaire,

telle que la fièvre jaune; quelques-unes enfin, le système glandulaire, lymphatique et dermoïde, comme la syphillis, la peste, la gale, etc.

La disposition des corps à contracter les maladies contagieuses, est de deux espèces, l'une positive et directe, et l'autre négative. Dans la première, la machine vivante reçoit et contracte complètement la contagion ; dans l'autre, elle y résiste ou elle en est moins affectée : de là cette diversité d'action de la part de l'agent morbifiant. On doit de même admettre deux propriétés des corps et de certaines substances à l'égard du contage : celle positive, qui est de le recevoir, et la propriété négative, qui est celle de le transmettre.

Il arrive aussi quelquefois que la matière contagieuse se trouve moins cohérente et moins active, ou bien que certaines conditions de l'atmosphère ou d'autres modifications inconnues rendent les systèmes moins disposés à une dyscrasie particulière : dès-lors les maladies contagieuses ont une marche plus modérée et plus bénigne. De même on peut tronquer ou du moins atténuer considérablement quelques-unes de ces maladies à leur début, par des moyens thérapeutiques qui, administrés judicieusement, excitent une perturbation salutaire dans ces systèmes. Mais il est des contages, et sur-tout certains exanthèmes à périodes déterminées, dont aucun moyen médical ne saurait attenuer ni arrêter le cours.

Il est constant que les individus d'une constitution lâche et fluxionnaire contractent plus facilement une maladie contagieuse ; mais aussi la

maladie, chez eux, est plus mite, et ils s'en tirent plus facilement que les sujets d'un tempérament robuste.

SECTION III.

Matière et formation des Contages.

LA vie animale consiste dans la chaleur et le mouvement. Les alimens introduits dans le corps sont, par ces deux moyens, assimilés à la substance animale, entraînés dans la circulation : animés eux-mêmes, ils contribuent à leur tour à entretenir l'énergie des forces vitales ; mais il est une loi de l'économie vivante, ou une nécessité naturelle qui fait que rien ne demeure longtemps dans le corps en un même état ; c'est pourquoi tout se renouvelle continuellement par le moyen du mouvement vital ; il faut que les substances animales se volatilisent pour faire place à d'autres nouvelles qui suivent la même progression et qui subissent les mêmes changemens. C'est cette exhalation continuelle des effluves animaux qui produit, comme on le sait, cette odeur particulière à chaque espèce d'animal à sang chaud. Cette vapeur animale est expansible et même souvent visible. Une telle exhalation est nécessaire pour maintenir la vie et la santé ; mais si quelque cause l'interrompt ou la trouble ; si l'animal est attaqué de quelque maladie contractée, il s'opère dès-lors un changement dans

ses fonctions naturelles; les excrétions et les effluves perdent leur odeur ordinaire; les sécrétions ne se font plus, ou s'exécutent d'une manière pénible et irrégulière. Le changement qui s'opère dans les systèmes est universel ou partiel, selon le genre de la maladie. Dès-lors ces effluves exhalent une odeur particulière, telle que celle de la miliaire et de certains exanthèmes; ou une odeur fétide, comme dans la dyscrasie scorbutique, dans les ulcères phagédéniques, dans les affections cancéreuses et gangréneuses, dans la dyssenterie; mais dès que la vie s'éteint, cette odeur disparaît pour être remplacée par celle cadavéreuse, qui émane alors de toutes les parties du corps.

Si au contraire l'animal est vivant ou récemment mort, les effluves qui émanent de son corps affecté de quelque maladie contagieuse, s'attachent facilement à ce qui est proche d'eux; et s'ils se trouvent en contact, soit direct, soit indirect avec un autre corps vivant de même espèce que celui d'où ils sortent, ils s'y insinuent promptement, soit par l'inspiration soit par l'absorption cutanée, pénètrent dans la circulation des fluides, et affectent ces parties du même vice dont ils sont eux-mêmes contaminés : voilà le véritable contage.

Le contage est donc le produit ou l'élaboration des humeurs animales dans un état morbeux; tandis que les effluves, dégagés d'un corps sain vivant ou nouvellement privé de la vie par le fer tranchant, tel que le bœuf à la boucherie, s'introduisant dans d'autres corps vivans, y

produisent une nouvelle énergie vitale. C'est pourquoi la plupart des bouchers doivent leur constitution heureuse aux émanations des animaux qu'ils égorgent, plutôt qu'à leur régime de vie. Cette observation physiologique, depuis long-temps reconnue et vérifiée, est une preuve qui vient à l'appui de ce que nous avons dit sur l'effluve contagieux.

Section IV.

Propriétés des Contages.

Les contages ont des propriétés générales et spécifiques. Les premières, sont que l'agent contagieux transmis à un corps, y exerce sa puissance entière, soit que ce corps qui l'a reçu y résiste, soit qu'il s'en trouve imprégné de manière à contracter la même maladie que celle de l'individu qui la lui a transmise; et dans ce dernier cas, lorsqu'il a commencé cette action, il change subitement l'état de la vitalité et des fonctions animales, dans lesquelles il porte le trouble en détériorant leur nature.

La propriété spécifique de chaque contage, est d'attaquer la créature vivante, de s'y introduire par des voies qui lui sont propres, d'y déployer son action plus ou moins promptement, d'après des lois déterminées, et de produire toujours une maladie conforme à sa nature particulière. Ainsi, le contage variolique produit cons-

tamment la petite vérole ; la vaccine ne peut communiquer que la vaccine, ainsi que nous le démontrerons *ex professo*, par de nombreuses expériences que nous rapporterons à la fin de cet ouvrage.

La substance contagieuse a la propriété de s'attacher plus particulièrement aux corps vivans en vertu de la puissance attractive, et à certains corps inorganiques, tels que la laine, le coton, le linge, les vêtemens; mais le bois, la terre, les métaux, le verre, la soie, la toile cirée, et les objets recouverts d'un vernis, la reçoivent difficilement, et en sont de mauvais conducteurs. L'eau la reçoit, mais l'absorbe; et si elle est transmise à l'air, elle s'y décompose et se dissipe dans l'espace atmosphérique, en s'y divisant à l'infini, parce qu'elle est gaziforme, et par conséquent plus légère que ce fluide.

Il n'en est pas de même des mofettes, qui ne s'élèvent pas facilement dans l'air, mais qui se maintiennent dans une espèce de densité près de la surface du sol. Elles ne s'élèvent que difficilement, et avec l'aide de la chaleur qui les vaporise ; arrivées à une certaine hauteur, elles s'y raréfient et se dissipent, emportées par la concitation des vents.

Le savant et illustre comte Moscati, de Milan, l'honneur des sciences physiques et médicales de l'Italie, fut chargé, il y a quelques années, par le gouvernement italien, d'analyser l'air des rizières, et de reconnaître la qualité des exhalaisons qu'elles produisent. Il observa que pendant

le jour, en été, et après le lever du soleil, elles ne présentaient aucune différence d'avec les exhalaisons ordinaires de la terre; mais ayant suspendu le soir, à trois pieds au-dessus du sol d'un champ de riz, des globes de verre remplis de glace, le lendemain, au lever de l'aurore, il recueillit sur les parois extérieurs de ces globes, les vapeurs qui s'y étaient condensées, et les mit dans des bouteilles; peu de jours après, il trouva une matière floconneuse qui surnageait dans le vase. C'était une espèce de substance muqueuse qui répandait une odeur cadavéreuse très-fétide.

La même expérience fut pratiquée dans les salles du grand hôtel-dieu de Milan, en plaçant entre les lits des malades ces mêmes globes remplis de glace, et la vapeur condensée qu'on en obtint, donna les mêmes résultats.

Il serait à désirer que l'on répétât ces mêmes expériences, en suspendant de ces globes au haut de la salle d'un hôpital, de la voûte d'une église, au plafond d'une salle de spectacle, lorsqu'une foule nombreuse s'y trouve rassemblée.

Les mofettes de gaz hydrogène sulfuré qui s'exhalent de la grotte du Chien, près de Naples, ne s'élèvent guère à plus de 6 pouces du sol; plus haut, elles n'ont aucun effet sensible.

Les contages n'ont point la propriété de reparaître après une certaine révolution de temps, comme l'ont prétendu Sydenham et quelques autres; l'expérience et les faits démentent formellement une telle assertion; seulement il paraît que chaque siècle a eu jusqu'à présent ses maladies particu-

lières, c'est-à-dire, que certaines maladies ont dominé plus particulièrement dans un siècle que dans un autre. Ainsi, par exemple, le scorbut parut pour la première fois en Europe sous Germanicus. Ce général, qui parvint ensuite à l'empire dans son expédition en Allemagne, ayant fait camper ses troupes au delà du Rhin, elles furent tout-à-coup attaquées d'une maladie dont l'effet était d'excorier les gencives, de faire tomber les dents et de causer un relâchement dans toutes les articulations. *Pline, Hist. nat. liv.* 25, *ch.* 3, dit que les médecins en attribuèrent la cause à l'eau d'une fontaine dont l'armée s'abreuvait. Ils nommèrent cette maladie *Stomacacen* ou *Scelotyrbea.*

Ce fut sous la censure de L. Paulus et de Q. Martius qu'on observa pour la première fois la grenouillette, maladie particulière à la Gaule narbonnaise, où deux personnages consulaires, Julius Rufus et Q. Lecanius Bassus, en furent attaqués et en moururent. Il survient, dit Baronius, dans les parties les plus secrètes du corps, et ordinairement sous la langue, une petite dureté semblable à une varice noire ou livide; bientôt le corps se tuméfie sans douleur ni prurit, et sans autre symptôme qu'un assoupissement continuel, et en trois jours les malades succombent. Quelquefois il survient un frisson, mais rarement de la fièvre. Par fois aussi de petites pustules se montrent autour de cette tumeur. Si la grenouillette se forme dans l'estomac ou à la gorge, le malade meurt subitement. Cette maladie ne serait-elle pas plutôt le charbon malin?

Pline assure que l'éléphantiasis ne parut en Italie que sous le grand Pompée ; elle y fut apportée de l'Egypte, mais elle disparut bientôt après.

Le même auteur rapporte encore que ce fut sous le règne de Tibère que l'on vit régner pour la première fois à Rome la colique intestinale et le flux céliaque, dont le fameux Arius et Charles IX sont morts.

Environ dans le même temps on observa aussi pour la première fois en Italie la *mentagre* ou *lychena*, espèce de dartre contagieuse qui attaquait le menton et qui exhalait une odeur très-fétide ; quelquefois elle s'étendait sur tout le visage, excepté sur les yeux, descendait sur le col, la poitrine, les bras et les mains; alors l'aspect des malades était hideux. Cette maladie fut apportée de l'Asie ; on ne pouvait la guérir que par les caustiques et le feu, en brûlant par fois jusqu'à l'os.

Blondus, *lib.* 7, *dec.* 2, dit que dès l'an 1221 il survint à Rome un *tabes* épidémique qui y régna durant plusieurs années, et qui fit périr un grand nombre de ses habitans.

La podagre et les autres affections arthritiques parurent dans le huitième siècle, et régnèrent presque épidémiquement durant vingt ans, au rapport de Hegesander dans Athénée, *Dispnosoph. lib.* 1, *syn.*

Depuis 880 jusqu'en 895, les toux et les ophtalmies régnèrent en Italie et en Allemagne.

En 1200 une epistaxis irrépressible ravagea

l'Etrurie et la Romagne ; en vingt-quatre heures elle emportait ceux qui en étaient attaqués.

Depuis 1348 jusqu'en 1354, l'Europe fut dépeuplée par la péripneumonie gangréneuse décrite par Guy de Chauliac, qui était contemporain. On accusa les juifs d'avoir occasioné cette maladie en empoisonnant l'air, et l'on en massacra un grand nombre.

De 1505 à 1580, les fièvres malignes ou typhus furent très-fréquentes dans tout le midi de l'Europe.

De 1585 à 1621, presque toute cette partie du monde éprouva de violentes épidémies de péripneumonies, et des pestes.

Le dix-septième siècle vit paraître la fièvre miliaire, d'abord en Allemagne où elle était inconnue, et de là elle se répandit dans toute l'Europe.

On connaît aussi les époques où la petite vérole, la rougeole et la syphilis vinrent infester notre continent : tristes résultats des irruptions des Arabes et de l'ambition des Espagnols.

Le dix-huitième siècle a été remarquable par les nombreuses épidémies catarrhales qui ont infesté toute l'Europe.

Le commencement du dix-neuvième s'annonce malheureusement fertile en fièvres typhodes, que les fléaux de la guerre ont propagées dans toute cette partie du monde.

D'après cet aperçu, et l'histoire que nous exposerons des maladies épidémiques et contagieuses,

on sera pleinement convaincu qu'elles ne sont point sujettes à des retours périodiques.

Une propriété singulière des contages, est qu'ils peuvent demeurer comme assoupis pendant long-temps, et se ranimer, pour ainsi dire, sous de certaines conditions physico-chimiques et pathologiques, et quand ils trouvent un corps auquel ils peuvent s'attacher par le contact immédiat : c'est ainsi que des hardes qui ont servi à des pestiférés et qui ont été renfermées sans avoir été purifiées, peuvent, après un temps dont on n'a pas encore déterminé la durée, communiquer la contagion pestilentielle à ceux qui s'en serviraient.

Geoffroy, Poissonnier, Lorry, Marquet, Desperrières, de Hosne et Vicq d'Azir, ont prouvé par des faits bien constatés, que les effluves des corps morts de maladie contagieuse, s'échappant tout d'un coup du lieu où ils étaient renfermés, attaquaient à l'instant même les individus qui s'y exposaient d'une manière immédiate. A Corbeil près de Paris, une femme morte de la petite vérole depuis une année, ayant été exhumée, causa des syncopes et même la mort subite à quelques-uns des assistans, dont l'un contracta la même maladie, qu'il n'avait pas eue auparavant. J'ai lu dans un auteur anglais que des fossoyeurs ayant déterré le cadavre d'un homme mort depuis dix ans de la petite vérole, en furent eux-mêmes attaqués, et la maladie fit un cours accompagné de malignité.

Il est des contages qui, introduits dans le corps

de l'animal vivant, y demeurent assoupis ou du moins ne se déclarent qu'après un espace de temps plus ou moins long. Trois ou quatre jours suffisent ordinairement pour que les maladies exanthématiques fébriles se déclarent, la vaccine en prend six à huit, la gale de huit à quarante jours ; cela dépend de l'âge, de la constitution des sujets, et d'une température plus ou moins chaude. Le contage syphilitique n'a pas d'époque bien déterminée. Cependant on peut avancer qu'il se déclare ordinairement dans les quinze jours de sa communication, lorsque celle-ci a eu lieu directement par le coït, les baisers lascifs ou l'alaitement. Le contage hydrophobique se déclare le plus souvent dans les six ou sept premiers septenaires qui suivent son insertion.

Comme le contage est le produit de la matière animale dégénérée, il s'ensuit qu'il forme divers genres de maladies selon la qualité des humeurs en dégénérescence et selon les espèces d'animaux, les climats, la manière de vivre des peuples, les localités, etc. Il s'ensuit pareillement que selon la diversité des corps, les humeurs et les émanations animales doivent être différentes en nature, en force et en propriété.

Une observation consolante pour l'Europe, c'est que le contage de la peste et celui de la fièvre jaune n'y sont point indigènes, et qu'on n'y a vu ces maladies que lorsqu'elles y ont été importées des autres parties du monde. Plus on avance vers les climats situés au nord, moins on y observe de maladies pestilentielles ou conta-

gieuses. L'établissement salutaire des Lazarets, dont on doit la première idée aux Vénitiens, et le système de police médicale établi dans l'Europe civilisée, la mettent à l'abri des ravages que ces fléaux y ont exercés pendant long-temps.

Si l'air était le véhicule de la contagion, comment pourrait-on concevoir que les maladies de ce genre pussent cesser ni tôt ni jamais ? que serviraient ces Lazarets qui ont si souvent préservé les ports de la peste ? comment ce fléau resterait-il concentré dans une ville ? que servirait l'isolement des contagiés ? le monde, hélas ! se trouverait bientôt entièrement dépourvu de créatures vivantes.

Quant aux contages qu'on peut nommer indigènes en Europe, nous admettons qu'ils ont la propriété de paraître et de se déclarer quelquefois spontanément sans intus-susception préalable, opinion admise par les praticiens les plus célèbres. Vainement certains écrivains sceptiques demandent d'où vient la première origine du contage, tel que celui pétéchial, par exemple. On pourrait leur demander d'où viennent les fièvres de mauvais caractère, celles pernicieuses, les péripneumonies. Ces maladies naissent spontanément et supposent certaines conditions pathologiques particulières à l'économie animale vivante qu'il serait trop long de détailler ici, et qui seraient le sujet d'un travail très-étendu.

En effet, depuis que les observations les plus exactes ont prouvé que la petite vérole et la rougeole nous sont venues de l'Abyssinie et de

l'Ethiopie où elles sont endémiques, que l'éléphantiasis l'est en Egypte et en Syrie, que la syphillis et la fièvre jaune le sont en Amérique, que le scorbut règne continuellement sur les bords brumeux de la Baltique, il est bien permis dès-lors de croire à la formation spontanée des maladies contagieuses, puisque l'on voit souvent des maladies simples dégénérer en ce caractère. Nous savons que les alimens altérés provoquent le scorbut à bord des navires dans les voyages de long cours, et que la famine ou la mauvaise nourriture ont la même propriété : car nous en avons un exemple récent sous les yeux. Les récoltes de 1815 et 1816 ayant été très-mauvaises en Italie, et ayant même manqué cette dernière année dans la partie nord-est, les habitans des montagnes du Brescian et du Bergamasque ont été obligés de se nourrir d'herbes et de racines ; le scorbut, maladie très-rare en Italie, s'est déclaré dans ces contrées, et au mois de Juin dernier on comptait près de trois cents scorbutiques dans les hôpitaux de Brescia. La gale aussi naît souvent spontanément.

Jusqu'à présent la chimie a vainement travaillé à découvrir la nature spécifique et essentielle de chaque contage ; il est probable que de pareilles recherches seront toujours vaines, et que ce labeur secret de la nature ne sera jamais révélé à l'homme. Nous n'irons pas affirmer avec Wirdigius que le contage le plus terrible est produit par les exhalaisons des cadavres des soldats morts en combattant ; car, dit-il, *spiritus hos iracundos*

ab

ab his in sana corpora permeantes vindictam furoremque excitant et exterunt. (Barthol. diss. XV.)

D'autres propriétés sont encore particulières à de certains contages : les uns sont susceptibles de récidive, c'est-à-dire, qu'un même individu peut les contracter plusieurs fois : telles sont la syphilis, la peste, la gale, les fièvres typhodes, etc. D'autres ne se contractent qu'une seule fois, du moins les cas contraires sont des phénomènes ou des erreurs d'observations, ou bien les maladies auront été larvées ; comme la petite vérole, la rougeole, la scarlatine.

Il paraît que les maladies contagieuses, non sujettes à récidives, sont celles exanthématiques, fébriles, à périodes déterminées, comme les dernières citées plus haut. Cette différence forme deux classes distinctes dans la doctrine des maladies contagieuses.

Il est de ces maladies qui n'attaquent qu'une seule classe dans les êtres vivans, et d'autres qui sont communes à plusieurs espèces. La petite vérole, la rougeole et la scarlatine, par exemple, sont propres à l'homme. On a cependant vu des singes contracter la première par inoculation et par cohabitation avec un contagié. Le charbon ou anthrax est commun aux hommes et aux animaux, ainsi que le typhus, le catarrhe, la péripneumonie, l'angine et la gale.

L'hydrophobie l'est de même à ces deux espèces, et semble néanmoins épargner quelques animaux ruminans, tels que les moutons et les chèvres. C'est à tort que quelques écrivains ont placé cette affection

terrible au nombre des venins. Nous appelons venin une matière nocive élaborée dans un reptile (car cette classe seule et quelques poissons, ont quelques individus venimeux) en état de santé, et qui lui a été donné pour lui servir de défense. L'animal qui en est pourvu ne peut même guère vivre sans lui : et lorsqu'il le communique à son ennemi, c'est pour lui donner la mort, ou du moins lui causer des incommodités plus ou moins graves ; mais il ne s'identifie point dans le corps qui l'a reçu, comme le fait le contage. L'hydrophobie est une vraie maladie contagieuse qui naît spontanément chez l'animal, lequel ensuite la communique à d'autres par morsure ou par absorption du virus. Nous pourrions citer ici plusieurs exemples d'hydrophobie spontanée et provoquée, même chez l'homme, à la suite d'un violent accès de colère. Voici un cas assez extraordinaire, arrivé il y a quelques années à Venise, et que nous trouvons consigné dans les nombreuses observations pratiques que nous avons recueillies : un boucher fâché de voir une belle chienne qu'il avait, couverte par un chien de vilaine espèce, coupa à celui-ci la verge dans le moment même du coït ; l'animal furieux se jeta sur cet homme et le mordit en plusieurs endroits. Six semaines après l'hydrophobie se déclara chez lui et il y succomba.

Sydenham et quelques autres ont fait une observation singulière sur une autre propriété des contages, c'est que pendant le règne de la peste les autres maladies semblent assoupies. Cependant

d'autres auteurs ont remarqué que durant les maladies pestilentielles, les autres intercurrentes prennent un caractère plus sévère et ont une terminaison plus funeste. Nous n'avons pas trouvé un assez grand nombre de faits relatifs à l'une et à l'autre de ces hypothèses pour pouvoir en donner un résultat décisif.

Enfin, une dernière propriété des contages est que deux maladies de ce caractère peuvent régner ensemble, attaquer le même sujet, et faire chacune leur cours particulier et indépendant l'un de l'autre. Ainsi, nous avons vu la petite vérole unie à la scarlatine, la syphillis avec la gale, etc.

Les maladies contagieuses s'associent aussi par fois avec les épidémiques, et il en est qui sont épidémico-contagieuses et qui règnent épidémiquement, telles que la rougeole, la scarlatine et la petite vérole.

Section V.

Division des Contages, et leur mode de communication.

D'après les considérations ci-dessus exposées, il s'ensuit que les contages peuvent se diviser d'abord en deux classes générales :

1.° En halitueux, c'est-à-dire, qui sous une forme de vapeur invisible et expansible transportent la maladie d'un individu contagié à un autre qui est sain, telles que l'émanation pesti-

lentielle (*Mead*); la fièvre typhode (*Pringle*, *Lindt*, *Kramer*, *Zimmermann*); la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, la miliaire, la dyssenterie (*Rosen*, *Plenciz*, *Ludwig*, *Zimmermann*). Cette vapeur se communique par le contact immédiat du corps affecté, ou à une très-petite distance calculée à trois pieds au plus.

2.° En non halitueux, c'est-à-dire, qui se communiquent sous forme d'un véhicule sensible, comme la vaccine, le pus variolique, le virus syphilitique, celui des affections herpétiques, de la gale et de l'hydrophobie.

Il est des contages qui se communiquent par l'insertion du virus contagieux dans un corps sain, mais sous certaines conditions; par exemple, le virus variolique, par l'inoculation faite au moyen d'une solution de continuité, avec effusion de sang; le virus ou pus vaccin, par son insertion sous l'épiderme : et s'il y a effusion sanguine opérée par la piqûre, il arrive assez souvent que l'opération est manquée.

Il en est d'autres qu'on ne peut pas communiquer par insertion ou inoculation; et malgré les expériences de Home, nous nous sommes convaincus par nos nombreux essais, et ceux que nous avons vu pratiquer par l'illustre docteur Locatelli à l'hospice des enfans trouvés de Milan, que cette maladie ne peut se communiquer par ce moyen; elle se contracte plutôt d'une manière halitueuse, par le système absorbant.

Nous avons inoculé pareillement la miliaire; et il y a quatre mois environ que nous fîmes des

tentatives sur divers animaux, pour leur communiquer le pemphigus ; mais nous n'avons obtenu aucun résultat dans ces deux circonstances.

La peste, la fièvre jaune, le typhus, la dyssenterie, sont dans la classe des contages qui se communiquent par le système absorbant, lequel paraît jusqu'à présent le seul qui ait une affinité spécifique pour les accueillir. Nous n'avons pas encore des observations exactes sur les propriétés du système sanguin à cet égard.

On divise encore les contages en aigus ou fébriles et chroniques ou apyrétiques. Grant met au nombre des premiers la peste, la fièvre jaune, la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, la miliaire, l'angyne et la péripneumonie gangreneuse, le typhus pétéchial, et la fièvre pestilentielle de Sydenham.

Les contages chroniques ou non fébriles sont le scorbut, la syphilis, la gale, l'éléphantiasis et l'hydrophobie.

Les contages fébriles se distinguent en maladies à périodes déterminées comme les maladies éruptives, dont aucun moyen thérapeutique ne saurait tronquer ni arrêter le cours sans occasioner des désordres mortels. Ces maladies poursuivent leur marche, lors même que d'autres affections morbeuses viennent les compliquer.

La manière dont se communiquent les contages est différente des venins et des poisons. D'après les expériences de Redi et de Fontana, on peut avaler impunément le venin de la vipère, pourvu qu'il ne se trouve point d'excoriation

dans la bouche. L'armée française, en Dalmatie, fut témoin, il y a dix ans environ, de la hardiesse du docteur Valli qui suça la plaie qu'un chien hydrophobe venait de faire à la femme d'un employé français. Mais on n'avalerait pas de même le virus variolique, si l'on n'avait pas eu déjà cette maladie. On a inoculé ainsi des enfans. Nous avons lu aussi dans un journal de médecine, il y a deux ans, qu'un enfant vacciné ayant sucé un de ses boutons, fut peu de jours après couvert de cinquante-trois pustules de vaccine véritable. Cette observation serait digne d'être confirmée par des expériences.

Le virus syphilitique se communique par le coït, les baisers lascifs, l'allaitement, l'emploi des ustensiles que l'on porte à la bouche, l'insertion du virus par quelque solution de continuité ou de dénudation de l'épiderme ; mais on peut toucher impunément le virus et celui qui en est atteint.

La gale ne se contracte point par les baisers, ni par l'accouplement des deux sexes ; mais par le simple attouchement du malade ou des effets qu'il a touchés, ou de ses habillemens.

Il est des auteurs qui ont prétendu que l'ophtalmie se propageait par le simple regard attentif de deux personnes placées l'une près de l'autre : nous ne pouvons affirmer ce fait.

La dyssenterie, suivant Zimmerman, se transfère en respirant l'odeur des matières excrémentielles des malades.

Le scorbut se communique en couchant avec

un sujet affecté de cette maladie, ou en se servant des cuillers, fourchettes et verres qu'il a portés à sa bouche.

Enfin, il y a des contages récidifs et d'autres non récidifs. Nous plaçons au nombre des premiers la peste, la fièvre jaune, les typhus, l'angyne et la péripneumonie gangreneuse, la gale, le raphania et la syphilis. Les seconds sont la petite vérole, la rougeole et la scarlatine. Nous avons dit que les exemples de récidives de ces maladies, sont de véritables phénomènes ou des erreurs d'observation.

Section VI.

Odeur et saveur des Contages.

La plupart des contages, et sur-tout de ceux fébriles, ont une odeur spécifique à laquelle le médecin exercé peut les reconnaître en approchant le malade. Par exemple, le virus pestilentiel, selon Bacon de Verulam, a l'odeur du muguet (*convallaria majalis*), douceâtre et nauséabonde. L'odeur de la petite vérole et celle de la fièvre jaune, ont quelque ressemblance. La miliaire s'annonce aussi par une odeur acide et comme de sueur corrompue bien particulière, ainsi que le typhus accompagné de pétéchies. La dyssenterie est la maladie dont l'odeur est la plus pénétrante; il est impossible de résister long-temps dans une salle de dyssentériques. La gangrène a aussi une

fétidité cadavéreuse insupportable. Le scorbut enfin, est facile à distinguer à son odeur de putridité.

On a analysé plusieurs matières contagieuses, telles que le pus sorti d'un bubon pestilentiel et celui d'un bubon syphilitique ; ils ont l'un et l'autre les mêmes apparences que le pus sorti d'un abcès ordinaire.

Nous avons analysé et goûté du pus vaccin et de l'humeur extraite d'un pemphigus d'une nature prodigieuse ; ni l'une ni l'autre matière n'ont d'action sur les couleurs végétales ; leur saveur est celle d'une sérosité assez insipide au goût ; la solution d'acétate de plomb les réduit en grumeaux très-blancs ; le feu les fait concentrer comme le blanc d'œuf, et nous avons conclu que ces deux matières étaient purement une espèce de mucus et d'albumine unis ensemble.

Il serait intéressant de bien constater par des expériences réitérées l'odeur particulière de chaque contage, ce qui contribuerait encore puissamment à fixer leur diagnostic. Quant à leur saveur, nous croyons l'expérience trop dangereuse et trop incertaine, pour qu'elle puisse devenir un moyen de distinguer les maladies contagieuses. Tenons-nous-en seulement aux sydrômes pathognomoniques.

Section VII.

Parallèle entre l'Epidémie et la Contagion.

Après avoir établi, par les notions les plus précises que puissent fournir les connaissances de nos jours, la nature et les propriétés de l'épidémie et de la contagion, il est indispensable de nous élever de ces considérations spécifiques à celles générales de ces deux phénomènes, afin d'en faire mieux ressortir la différence; mais pour être plus concis, nous les exposerons ici d'une manière pour ainsi dire aphoristique.

L'élément épidémique existe généralement dans l'air, et sur-tout celui qui affecte de préférence les membranes muqueuses; mais il n'y existe point constamment: il y est produit, sans doute, par des combinaisons infinies et inconnues, qui donnent naissance à cette diversité de maladies épidémiques que nous voyons si souvent se renouveler. Cet élément ou principe est un agent virulent incompréhensible et latent dans l'air qui en est le véhicule, et qui est doué de la faculté de le transmettre aux corps animés qui y sont prédisposés. Nous pensons que les épidémies qui portent leur action sur les membranes muqueuses, dépendent plus particulièrement de quelque variation subite dans la température atmosphérique, telle que la transition brusque du chaud au froid.

L'observation de plusieurs siècles prouve que jusqu'à ce jour les épidémies sont limitées à un nombre assez modéré qui ne va guère au-delà de vingt-quatre espèces, dont le tiers seulement comprend celles plus communes ; les deux autres tiers sont d'espèces assez rares.

Les alimens et les boissons, le genre de vie, le fanatisme et l'imitation, constituent aussi quelques épidémies.

La variété des épidémies semble épuisée : car depuis plusieurs siècles il n'en a pas paru d'une espèce absolument nouvelle.

Les contages, au contraire, n'existent nullement dans l'atmosphère ; ils sont l'élaboration et le produit du corps animal malade dans lequel ils se forment par une dégénérescence spécifique des humeurs :

Morbosum effluvium corporis ægri, quod in aliis corporibus similem morbum producit, dit Hippocrate : et l'air, loin d'en être le véhicule, en est souvent le préservatif. Il est prouvé que les effluves contagieux n'agissent qu'à une très-petite distance du corps d'où ils s'échappent ; et qu'étant portés dans l'air ils s'y raréfient et se dissipent entièrement.

Quelques contages doivent leur origine indirecte à un air atmosphérique renfermé et non renouvelé qui se vicie par les effluves animaux, et à des alimens ou boissons de mauvaise qualité.

Les variations atmosphériques influent généralement sur la marche des épidémies ; mais rarement elles troublent ou arrêtent celle des

maladies contagieuses, excepté de la peste et de la fièvre jaune dont le froid fait ordinairement cesser les ravages, par la propriété qu'il a sans doute de condenser ou de décomposer les effluves pestilentiels, ou de rendre le système absorbant moins actif.

Les maladies épidémiques communes paraissent plus particulièrement dans certains temps de l'année, comme les catarrhes en hiver, les flux en été, et les fièvres intermittentes en automne.

Les maladies contagieuses n'affectent aucune saison de préférence ; elles paraissent dans tous les temps de l'année, comme nous le verrons.

L'épidémie est tantôt générale et subite, tantôt vague et passagère, et tantôt limitée à une seule localité ; elle attaque en même temps un grand nombre de personnes à la fois, et revêt assez fréquemment une forme insidieuse.

Les maladies contagieuses ont leur invasion moins brusque, elles sont plus limitées : quelques-unes se montrent avec leur caractère naturel, continuent sous la même forme ou physionomie, et cessent lorsqu'on leur intercepte toute communication avec un nouvel aliment; d'autres revêtent des formes insidieuses.

Les épidémies n'ont aucune marche fixe; elles se prolongent ou bien elles cessent subitement, ou enfin changent de localité, sans qu'il soit possible de prévoir ces anomalies.

Les contages ne se propagent qu'à mesure que les points de contact se multiplient, ou que plu-

sieurs individus se trouvent tous ensemble exposés à leur influence immédiate.

L'épidémie régnante fait souvent taire les maladies intercurrentes, ou du moins elle peut les faire participer à sa nature : propriété que n'ont point les maladies contagieuses.

Il n'existe pas d'épidémie d'une espèce chronique, si l'on en excepte le Raphania et quelques convulsions ou spasmes. Toutes en général sont aiguës. Il y a des maladies contagieuses de l'une et de l'autre espèce.

Toutes les maladies épidémiques et contagieuses fébriles sont aiguës. Les premières n'ont pas de périodes déterminées. Mais il en est plusieurs parmi les secondes qui en ont, telles que celles exanthématiques.

Les épidémies attaquent souvent les hommes et les animaux en même temps; quelquefois elles n'attaquent qu'un sexe, qu'un âge, qu'une seule espèce d'animal.

Fernel rapporte qu'en 1514 une épidémie fit périr presque tous les chats : nous en observâmes une semblable à Lyon en 1798.

Il y a environ quarante ans qu'une péripneumonie tua presque toutes les poules en Lombardie; la saignée à la crète fut le seul remède qui sauva le petit nombre de celles qui restèrent.

Denys d'Halicarnasse rapporte une épidémie qui n'attaqua que les jeunes filles. Gentilis parle d'une autre qui n'affecta que les hommes les plus robustes. La fièvre catarrhale qui régna à Lyon

en 1801, ne sévit que contre les jeunes gens. Boterus cite une épidémie de même nature.

La coqueluche est une maladie propre de l'enfance.

On vit en Angleterre l'*influenza*, en 1775, attaquer en même temps les hommes, les chiens et les chevaux.

David Spleiss raconte qu'en 1690, exerçant la médecine à Stekbor, il fut attaqué d'une maladie épidémique qui s'y était déclarée. Dans le moment où étant en état de transpiration il quittait ses vêtemens pour se mettre au lit, un petit chien de sept mois se mit à lui lécher les jambes. Le jour suivant cet animal vomit plus de dix fois ; il ne voulut pas manger, mais il buvait souvent et avec avidité ; il fut malade pendant quelques jours, ayant le corps rigide, étendu et froid. Cependant il récupéra ses forces et se rétablit peu à peu.

Les maladies contagieuses attaquent rarement à la fois des êtres animés d'une espèce différente ; mais lorsqu'elle est déclarée dans une classe, elle ne respecte ni âge, ni sexe, et elle affecte en général tous les individus qui s'exposent à son influence.

Les hommes, les chevaux, les bœufs, les brebis, les porcs, les chiens, les chats, les oiseaux et les insectes même, tels que les abeilles, ont des maladies contagieuses propres à leur espèce individuelle, et qui ont des causes et des effets spécifiques. Cependant on a vu la peste se communiquer des hommes aux chiens, aux

oiseaux carnassiers et aux porcs qui se repaissaient de la chair des cadavres pestiférés. Le charbon des bœufs se communique aux hommes. Les chevaux sont sujets à la péripneumonie gangreneuse, les bœufs au typhus, les cochons à l'esquinancie, les chiens au catarrhe : maladies qui sont communes aux hommes, ainsi que la gale et l'hydrophobie.

Les maladies contagieuses semblent épargner par fois les vieillards et les sujets dont la fibre serrée, rigide, ou frappée d'atonie ou de paralysie, les défendent de l'impression du contage. On a vu ces maladies attaquer seulement les habitans du pays où elles régnaient, et respecter les étrangers.

Cardan, en parlant de la peste de Bâle, dit qu'elle n'attaqua que les Suisses et épargna les Allemands, les Français et les Italiens qui habitaient cette ville. Jean Utenhove décrit la peste de Copenhague qui ne sévit que contre les Danois, respectant les Anglais, les Belges et les Allemands.

Au rapport de Degner, la dyssenterie de Nimègue ne toucha ni aux Français, ni aux Juifs.

En Amérique, les nègres sont affectés de certaines maladies contagieuses que les blancs ne contractent point.

Dans le Levant, dit Valli, la peste commence presque toujours à sévir contre les Juifs, puis contre les Grecs, et enfin contre les Turcs ; les Francs ou Européens y sont moins exposés, parce qu'ils prennent à temps des précautions sanitaires, en s'isolant absolument et s'interdisant

toute communication immédiate avec les gens du pays, dès que les premiers symptômes de la peste s'y manifestent.

Dans la peste de Marseille, tous les boulangers sans exception furent emportés par ce fléau.

Deux épidémies, comme deux maladies contagieuses, peuvent régner contemporainement. Quelquefois aussi une maladie épidémique s'associe avec une contagieuse, et *vice versâ.*

Une maladie épidémique dégénère souvent en contagieuse, comme la péripneumonie et l'angyne. Et une maladie contagieuse peut prendre à son tour un caractère épidémique, comme la petite vérole et la rougeole.

Les maladies épidémiques portent généralement leur action sur les membranes muqueuses, comme les catarrhes et les flux intestinaux; ou sur le système sanguin, comme les maladies inflammatoires; ou bien sur celui bilieux et gastrique, telles que les différentes fièvres continues, rémittentes et intermittentes non compliquées; ou enfin sur le système nerveux, telles que les fièvres ataxiques.

Les maladies contagieuses affectent plus particulièrement les systèmes, absorbant, nerveux et glandulaire, et par fois l'appareil biliaire.

Toutes les épidémies sont sujettes à récidiver chez les mêmes sujets, lorsqu'elles reparaissent après un temps indéterminé.

Beaucoup de maladies contagieuses n'affectent qu'une seule fois le même individu, et quelques autres récidivent toutes les fois qu'un sujet

s'expose à l'effet immédiat du contage, tels que la siphilis, le typhus et la peste.

Un homme qui a été exposé à l'influence épidémique d'un pays, peut contracter cette épidémie, quoiqu'il ait abandonné ce pays avant que la maladie ne s'y soit déclarée.

Il en est de même des maladies contagieuses; si un sujet a été exposé à l'effet immédiat du contage, il contracte la maladie quoiqu'il s'éloigne du foyer pestilentiel. Diemerbrœk et autres citent des faits relatifs à cette observation.

Mais si un individu a évité avec soin tout point de contact et toute communication avec les contagiés et leurs effets, ou ce qui a servi à leur usage, il ne craint point de contracter la maladie.

Le contact et la fréquentation des malades frappés d'une maladie purement épidémique, ne sont point une condition suffisante pour contracter la maladie qui attaque indifféremment ceux qui s'abstiennent d'approcher les malades et ceux qui les servent ; au lieu que dans une maladie contagieuse, le contact ou la communication immédiate, ou l'exposition à l'ambiant de l'effluve contagieux, sont une condition nécessaire pour contracter la maladie.

La substance contagieuse ou le contage a la propriété de s'attacher à certains corps inorganiques, tels que la laine, le coton, etc. qui le reçoivent négativement, et qui, par leur vertu conductrice, le transmettent au corps vivant qui se met en contact avec eux. L'agent ou le miasme épidémique

épidémique ne jouit point d'une propriété semblable.

Les maladies épidémiques qui attaquent les membranes muqueuses, sont les plus fréquentes, et sont celles qui parcourent une plus grande étendue de pays.

Les maladies contagieuses sont toujours plus circonscrites. Le typhus est la maladie la plus commune.

Les maladies contagieuses sont caractérisées par de certains phénomènes sévères et imposans; et l'on peut en porter un pronostic funeste, lorsqu'on observe chez un malade un regard sinistre, une altération marquée dans la physionomie, l'haleine fétide, les flux de ventre colliquatifs, la diminution sensible de la chaleur à la peau, les parotides, les syncopes, les affections comateuses ou le délire féroce, la typhomanie, le pouls inégal et fréquent, les vomituritions opiniâtres, la tuméfaction du visage, les pétéchies noires ou livides, etc.

Ces signes ne s'annoncent jamais dans le début d'une maladie épidémique, et on ne les y observe que lorsqu'elle dégénère en contagieuse, ou bien dans une fièvre pernicieuse : cette vérité pathologique est confirmée par l'expérience.

Les miasmes des marais engendrent des maladies endémiques et non des épidémies : celles-ci diffèrent des premières en ce qu'elles ne sont que

temporaires, au lieu que les endémies sont continuelles, et leur convalescence est plus longue que celle des épidémies.

Les effluves des rassemblemens d'hommes dans un lieu renfermé, causent des maladies d'asphyxie et d'autres qui dégénèrent en contagieuses ; ceux des animaux vivans ne produisent point les mêmes effets : du moins nous manquons de faits et d'expériences à cet égard.

Les maladies épidémiques sont plus particulières aux climats situés entre les tropiques et les pôles. Celles contagieuses appartiennent plus spécialement aux régions situées entre les deux tropiques, où elles revêtent souvent un caractère épidémique.

Ces mêmes maladies sont plus contagieuses dans les régions méridionales que vers le nord ; ce qui prouve que le contage est reçu par le système absorbant qui est plus actif sous ces premières latitudes.

Les épidémies se dirigent ordinairement de l'est à l'ouest dans les latitudes qu'elles parcourent, telles que la maladie noire de 1348, et les trois épidémies catarrhales de 1732, 1775 et 1782. En général, les maladies purement contagieuses ne suivent aucune direction.

Les saisons, les vents, les climats, ne paraissent avoir aucune influence sur la marche d'une épidémie, ni d'une maladie contagieuse ; du moins si cette influence se fait sentir quelquefois, elle

n'est pas assez constante pour pouvoir en faire un point de doctrine.

Les phases de la lune semblent plutôt influencer la marche des maladies épidémiques et contagieuses. Cornélius Gemma, Adam Chenot, Quercetanus, Dremerbroeck et d'autres écrivains, en ont consigné des observations intéressantes dans l'histoire des pestes dont ils furent témoins.

Nous avons dit que les maladies épidémiques n'avaient aucune époque déterminée pour leur nouvelle apparition. Certaines maladies contagieuses affectent au contraire un retour presque périodique, mais non déterminé, lequel est en raison directe avec le degré de latitude où elles règnent. Ainsi, la peste qui reparaît en Egypte tous les sept ans, n'a régné en Angleterre qu'à une distance de quarante ans.

La fièvre jaune règne tous les douze ou quinze ans à St-Domingue ; mais elle n'a paru à Charles-Town et à Philadelphie, qu'après quarante ans d'intervalle.

Valentin prétend que cette fièvre a son retour périodique plus distant à mesure qu'elle s'avance vers le nord.

La petite vérole règne trois mois de l'année dans la presqu'île de l'Inde, tandis qu'en Islande elle ne se déclare que tous les vingt ans.

Nous faisons abstraction des fléaux particuliers qui peuvent occasioner des maladies contagieuses, comme la guerre et la famine. Nous

ne parlons que de la périodicité générale de ces maladies.

Une maladie épidémique, tout en exerçant son influence sur les autres maladies intercurrentes, n'a aucun pouvoir pour les neutraliser. Ainsi, pendant une rougeole épidémique nous voyons les autres maladies se compliquer d'affections catarrhales. Sous le règne de la scarlatine les angynes sont très-fréquentes.

Quelques maladies contagieuses ont aussi une influence sur certaines affections dont les localités correspondent avec celles que la première attaque de préférence : ainsi, les sujets qui auront été précédemment affectés de la peste ou de quelques bubons vénériens, éprouveront de nouvelles douleurs aux glandes à l'époque où une autre peste se déclarera. Les mêmes douleurs se font sentir aux cicatrices des charbons. Chez d'autres individus il survient des furoncles, ainsi que l'observa Orræus dans la peste de Jassi. Souvent aussi les maladies intercurrentes prennent à cette même époque un caractère plus grave.

On peut communiquer certaines maladies contagieuses par inoculation ou insertion, comme la petite vérole, la vaccine, la gale, etc. : aucune épidémie simple ne jouit de cette propriété.

Il est enfin des maladies contagieuses qui ont la propriété d'en neutraliser d'autres ou d'en arrêter le cours : ainsi, nous savons que lorsque la peste règne dans un pays, et que la petite

vérole s'y déclare, la première cesse spontanément.

Les personnes attaquées de la petite vérole ne peuvent être attaquées de la peste tandis que la première maladie fait son cours.

D'après ces observations, le docteur Valli se rendit exprès en Turquie pour éprouver si l'inoculation de la vaccine neutralisait le contage pestilentiel ; il en fit même l'épreuve sur lui, en s'inoculant d'abord la vaccine, et ensuite la peste; mais il contracta celle-ci, dont il réchappa non sans peine ; et il paraît que ces expériences n'ont pas eu un résultat satisfaisant. Ce hardi médecin est parti pour l'Amérique afin d'y observer la fièvre jaune dans son *pays natal*, de se l'inoculer, et d'éprouver aussi si cette maladie est vraiment contagieuse, et si elle pourrait se neutraliser par quelques moyens.

La vaccine ne neutralise point le contage variolique, si celui-ci est déjà introduit dans un sujet d'une manière quelconque. La première fait son cours et la seconde se déclare contemporainement, et elles parcourent leurs périodes ordinaires sans être troublées l'une par l'autre. Mais la vaccine a la puissance d'empêcher l'action du contage variolique, toutes les fois que celui-ci n'a point encore atteint l'individu. Et une fois que la première a produit son effet en parcourant régulièrement ses périodes, on peut sans crainte s'exposer à l'action du second, qui se trouve absolument nulle.

On a essayé si le venin de la vipère et le virus vaccin pourraient neutraliser l'action du contage hydrophobique et de celui morveux ; mais jusqu'à ce jour les expériences n'ont pas été couronnées de succès. M. le professeur Waldinger s'occupe à Vienne en Autriche d'observations bien intéressantes sur l'hydrophobie ; nous en ferons connaître quelques-unes en parlant de cette maladie.

Enfin, nous avons remarqué qu'une maladie épidémico-contagieuse alternait souvent avec une fièvre intermittente périodique, et que celle-ci faisait taire la première pendant ses paroxismes. Nous avons fait cette observation singulière dans une épidémie qui se déclara il y a deux ans à Milan, et dont un de nos jeunes enfans fut atteint. Les paroxismes de la coqueluche étaient très-violens, la fièvre s'y joignit, elle avait le type d'une double tierce. Dans l'accès de celle-ci les enfans n'éprouvaient aucune quinte de toux ; mais dès que l'intermittence survenait, la première reprenait tout son empire. L'émétique en lavage, les poudres tempérantes de Stahl et le quinquina, furent les seuls remèdes que nous employâmes et qui nous réussirent le mieux.

Tels sont les caractères généraux qui distinguent les maladies épidémiques de celles contagieuses ; et il nous semble qu'en les saisissant bien, il ne sera plus possible de confondre ces deux phénomènes, ni de commettre des erreurs qui ont été si souvent funestes à l'humanité. Ainsi, par

exemple si les premiers médecins qui furent envoyés en 1720 à Marseille, pour y reconnaître la maladie qui s'y était déclarée, eussent été bien pénétrés de ces principes, ils ne se seraient point obstinés à la déclarer simplement épidémique, soit d'après leur propre opinion, soit par une criminelle déférence à celle du premier médecin du Roi; et ils n'auraient point critiqué si amèrement et avec tant d'injustice le sentiment du modeste Bertrand qui avait jugé que cette maladie était la peste. Ce conflit d'opinions coûta la vie à plus de quarante mille personnes. Une erreur du même genre ne fut pas moins funeste aux habitans de Venise, en 1535.

Non-seulement les médecins, mais même les magistrats chargés de surveiller la santé publique, doivent méditer les principes qui viennent d'être exposés, afin de réunir leurs lumières dans les cas où des maladies suspectes se déclarent dans un lieu, et d'en prévenir la propagation et les ravages.

« L'homme ne commande point en maître à » la nature ; quelquefois il se croit son législateur, mais il est toujours son esclave, ou » plutôt il est un des instrumens qu'elle met » en œuvre pour remplir ses vues sur une partie » de l'univers; c'est un instrument intelligent qui » agit sur une matière aveugle et soumise à des » lois nécessaires par lesquelles il est lui-même » entraîné. Son pouvoir consiste à se prévaloir

» de ces lois que toutes ses forces ne sauraient
» enfreindre. L'observation est donc le premier
» pas de la philosophie ; et les faits que l'obser-
» vation accumule, doivent être regardés comme
» les matières premières de nos idées générales,
» et même comme la base de la science. »

GUENEAU, *Collect. acad., disc. prélim.*



PREMIÈRE PARTIE.

CONSTITUTIONS ÉPIDÉMIQUES SAISONNIÈRES.

Nous avons exposé dans le premier chapitre de notre introduction, ce que l'on doit entendre par constitution épidémique des saisons, et nous avons fait sentir sa différence d'avec celle stationnaire et l'épidémie proprement dite : c'est pourquoi nous pensons qu'il est inutile de revenir sur ce point. Maintenant nous allons décrire un certain nombre de constitutions épidémiques saisonnières, d'après lesquelles on pourra juger que l'état atmosphérique, l'époque des saisons, et les latitudes des climats, n'exercent pas toujours sur elles une influence marquée et positive ; car, comme l'observe judicieusement Hildebrandt, on n'observe point dans les diverses régions, et même dans celles situées sous une même latitude, cette corrélation de maladies saisonnières qui devrait exister, si l'atmosphère et ses variations concouraient exclusivement à leur développement.

Quant à nous, nous poserons pour principes fondamentaux des causes occasionelles des constitutions épidémiques saisonnières, les excès du froid ou de la chaleur, continués au-delà de leur durée ordinaire ; les changemens précipités ou transitions brusques de la température, opérés

par un vent du nord violent, ou par celui chaud du midi, lorsqu'ils se maintiennent durant plusieurs jours. Nous en avons vu plusieurs fois la preuve pendant le long séjour que nous avons fait dans l'Italie méridionale, lorsque le *sirocco* ou vent du sud-est, qui est sans doute le même qui règne dans les déserts du nord de l'Afrique, tempéré seulement par l'humidité de la mer qu'il traverse, vient souffler sur les Calabres, la campagne de Naples et le Latium. S'il dure plusieurs jours, on voit aussitôt changer la physionomie des maladies régnantes qui revètent un autre caractère, ou même qui changent totalement de nature.

La longue durée de la chaleur jointe à l'humidité ou à une sécheresse excessive, et une humidité froide suivie de fortes chaleurs, sont autant de causes influentes sur les constitutions épidémiques des saisons.

Un froid sec et soutenu, ou une chaleur sèche et tempérée, sont les deux états atmosphériques qui ne paraissent exercer aucune influence sur ces constitutions.

Nous admettons aussi en maxime générale, que les maladies qui surviennent dans l'équinoxe d'automne, impriment ordinairement leur caractère à celles qui doivent se développer dans le courant de l'année, du moins jusqu'à l'équinoxe de mars, époque où il s'opère un changement de constitution, lorsque l'hiver a été régulier pour sa durée. Dès-lors nous voyons cesser les phlegmaties des membranes muqueuses et autres,

les péripneumonies, les affections rhumatismales, etc., qui cèdent la place aux affections cutanées, aux maladies exanthématiques, aux apoplexies, aux pyrexies de divers types qui sont ordinairement de courte durée, telles que les éphémères.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE MODÈNE, DE 1689 A 1694.

> *Plurimum momenti (temporum constitutiones sunt) cùm ad prœnoscendos futuros morbos, tùm ad eosdem profligandos, et rectam victûs rationem instituendam, quœ à morbis vulgaribus optima prœservatrix dicitur.*

Les quatre à cinq années précédentes furent sèches, riches en fruits, et stériles en maladies. L'année 1689 eut un printemps très-pluvieux, ainsi qu'une grande partie de l'été, vers le solstice duquel on observa la rouille des blés et la nielle des fruits. Il y eut des pluies continuelles en septembre et octobre. Ces deux derniers mois furent assez beaux, et terminèrent assez paisiblement cette année, où l'on n'observa que quelques maladies sporadiques. Ramazzin

Le commencement de l'année 1690 fut marqué par des coliques iliaques produites par la mauvaise qualité des grains et des fruits. Il survint des pluies continuelles; l'hiver fut humide, couvert, peu froid; à peine tomba-t-il un peu de neige;

mars fut beau jusqu'à l'équinoxe ; mais à cette époque, il tomba des pluies si abondantes que les laboureurs

Ducebant remos illic ubi nuper ararant ;

et dans l'espace d'une nuit Modène parut être une île. Toute la basse Italie fut inondée. Cette constitution pluvieuse continua pendant tout l'été, et le vent du nord regna presque constamment. Le chant des cigales fut remplacé par le croassement des grenouilles. Le poisson fut si abondant, que le peuple en faisait sa nourriture, et qu'il remplaça le pain.

Vers le mois de juin les blés furent encore ergotés, de même que les légumes, les fruits, les mûriers et les vignes. Les noyers seuls ne souffrirent pas. Cette constitution fut suivie de deux mois très-secs ; et les pluies reparurent après l'équinoxe d'automne, mais elles furent modérées. Les deux derniers mois furent assez sereins.

L'hiver ne présenta aucune constitution morbifique remarquable. Mais au printemps, on vit paraître une quantité considérable de fièvres dans les lieux qui avaient été le plus exposés aux inondations : c'étaient d'abord des intermittentes type de tierces, avec de violens accès et paroxismes de froid, de chaud, et des sueurs profuses ; la saignée les changeait bientôt en doubles tierces. Ces fièvres durèrent tout le printemps ; mais à l'approche de l'été elles prirent toutes le caractère de doubles tierces, avec peu d'intermittence entre les paroxismes : elles s'exacerbaient le soir avec

une suite de symptômes, tels que les vomissemens, l'anxiété, la céphalalgie, les vertiges, la stupidité chez quelques-uns, chez d'autres, quelques aberrations mentales, grande prostration des forces pendant la nuit, avec asphyxie menaçante ; mais au lever du soleil la rémission survenait. Cependant l'appétit subsistait assez bien. Jamais la vermination ne fut plus grande que dans ces fièvres. Les déjections étaient compactes, et les matières vomies étaient plutôt *subacides* qu'amères. Le sang extrait était épais et pâle ; les urines épaisses et troubles, déposant un grand sédiment briqueté ; les hypocondres étaient durs et tendus. Quelques malades ayant eu ces fièvres pendant long-temps, il leur survint des parotides qui, passant en suppuration, jugeaient la maladie qui était sujette à récidiver.

Les seuls efforts de la nature guérissaient plutôt les malades que les saignées, l'émétique, et tous les alexipharmaques possibles, qui ne faisaient qu'empirer la maladie. L'emploi du quina même ne faisait que l'assoupir pour un peu de temps.

Ces fièvres régnèrent jusqu'en automne, époque où elles furent plus rares, mais souvent elles dégénérèrent en continues avec exacerbation vespertine ; les femmes et les enfans en souffrirent beaucoup ; on compta plus de 300 de ceux-ci morts à Finale. Ils devenaient ictériques après quelques jours, et peu après ils étaient emportés par des insultes épileptiques.

Les animaux ressentirent aussi les effets de cette constitution ; les chiens furent les premiers.

Les troupeaux, après quelques jours de mal-aise, prenaient à la tête une espèce d'éruption varioleuse qui était critique. Les cochons mouraient suffoqués. Les abeilles et les vers à soie souffrirent considérablement aussi.

1691.

Si l'année précédente fut humide et pluvieuse, celle-ci au contraire fut très-sèche, d'abord à cause des vents du nord qui régnèrent, ensuite par rapport à la chaleur continue et étouffante.

L'année commença avec la même sérénité que la précédente avait fini, jusque vers la fin de janvier, où les vents du nord soufflant avec violence amenèrent un froid si intense, que les rivières en gelèrent; et comme il n'était presque pas tombé de neige, l'hiver fut très-sec par conséquent. Les maladies régnantes alors étaient les apoplexies, les pleurésies, les péripneumonies, les catarrhes suffocatifs, les angynes, les érésypèles, et surtout les affections de poitrine.

Le sang extrait contenait beaucoup de concrétion pituiteuse et polypeuse; on dut employer les remèdes qui rendaient le sang plus fluide et plus animé, tels que l'esprit de sel ammoniac, celui de corne de cerf, le sperma ceti, etc. La saignée n'était pas toujours heureuse.

Vers l'équinoxe du printemps le froid s'adoucit, et la température se changea si subitement, que jusqu'à la fin de mars on eut une chaleur estive. Avril fut plus tempéré, mais la sécheresse fut

constante et le ciel serein. Comme ce temps continua encore en mai, il y eut une pénurie d'herbe et de légumes, et les espérances d'une bonne moisson s'évanouirent. Dans cette saison on vit continuer les mêmes affections morbeuses que dans l'hiver, mais moins graves vers la fin du printemps; les fièvres tierces commencèrent à lever la tête, et jamais on ne vit tant d'affections scabieuses très-rebelles. Le sang extrait présentait beaucoup de serum jaune; les urines étaient très-colorées.

Cette année ne fut pas moins funeste aux animaux que la précédente, sur-tout aux moutons.

L'été fut un des plus chauds qu'on eût vu, malgré quelques pluies qui tombaient de temps à autre. Les vents Etésiens soufflèrent constamment, et cette température dura presque jusqu'à la fin de septembre; beaucoup de chiens devinrent enragés. On ne vit régner que des fièvres intermittentes franches qui se jugeaient au septième jour, et même plutôt, par les sueurs, après une ou deux saignées.

Mais sur la fin de l'automne ces fièvres dégénérèrent par fois en malignes; la saignée, les acides minéraux et végétaux leur furent opposés avec succès: quelques tierces se changèrent en quartes. Le reste de cette saison fut très-salubre.

1692.

L'hiver de 1692 fut assez régulier; il y eut peu de neige. Les maladies courantes furent les toux,

les pleurésies, les érésipèles et les apoplexies. Le printemps ne s'éloigna pas beaucoup de sa température ordinaire; les pluies furent modérées.

L'été ne fut pas aussi chaud ni aussi sec que l'année précédente; les récoltes furent ordinaires.

L'automne fut régulier, et il n'y eut aucune maladie marquante dans le courant de cette année.

1693.

Mais l'an 1693 ne fut pas aussi modéré, il fut d'une intempérie marquée; on passa un hiver entièrement serein, très-doux, sans neige ni pluie, de sorte que cette saison présenta l'image du printemps. Mais depuis l'équinoxe jusqu'au solstice d'été, le printemps parut avoir pris la place de l'hiver, et celui-ci la place du premier. Le froid fut continuel, les vents du nord soufflèrent avec violence. Les pluies furent si considérables, que les fleuves débordèrent; on vit les signes du rubigo (nielle) sur les feuilles du mûrier, présage de stérilité.

L'été, jusqu'aux jours caniculaires, fut une espèce de printemps; le chant du rossignol remplaça celui des cigales; une chaleur assez douce, mêlée de pluies, produisit une quantité extraordinaire de fruits: mais la nielle vint détruire les espérances, et brûla les blés et les légumes. La vigne s'en ressentit aussi.

L'automne vint suppléer à l'été par les chaleurs et une sécheresse obstinée, qui ne cédèrent qu'au commencement de l'hiver. Telle fut la constitution

constitution illégitime de 1693, où une saison fit toujours les fonctions de l'autre.

1694.

Autant avait été doux l'hiver précédent, autant celui-ci fut rude et rigide. Il fut sec et serein, sans pluie ni neige, jusqu'à l'équinoxe, temps auquel il survint des pluies qui durèrent jusqu'au commencement d'avril, époque où un vent violent du midi vint apporter de grandes chaleurs. Cette température dura tout le printemps et tout l'été, avec une grande sécheresse, qui subsista encore pendant tout l'automne.

Abundet quisquis in suo sensu ut libet, et ex anni temporum in manifestis qualitatibus exorbitantiis, tanquam ex fonte morbosas constitutiones derivet: ego sanè, ex quo ad epidemicorum affectuum naturam contemplandam animum adverti, his quæ tam confidenter et magnificè proferuntur experientiam respondere non video, et quod me angit.....

L'affection morbifique qui infesta cette ville et ses environs pendant ces trois dernières années, fut la fièvre pourprée ou pétéchiale, qui semblait quelquefois vouloir disparaître, mais ce n'était que pour revenir avec plus de violence. Cette maladie commença à lever la tête vers l'équinoxe du printemps de 1692, et parut d'abord sous la forme d'une pétéchiale larvée. Mais à l'approche de l'été elle se déclara tout à fait, et ne cessa que vers le lever d'Arcturus; les autres fièvres

qui parurent dans l'été, quoique sans pétéchies, n'en étaient pas moins des maladies de mauvais caractère, comme le démontrèrent les pétéchies qui paraissaient après la mort sur les cadavres.

Une observation digne de remarque, c'est que cette fièvre était plus violente après la pleine lune et dans le dernier quartier, que lorsqu'elle revenait à son apogée.

Une autre remarque plus extraordinaire, c'est que le 21 janvier 1693 il y eut pendant la nuit une éclipse lunaire, pendant laquelle la majeure partie des malades moururent dans le plus fort même de l'éclipse, ce qui jeta une grande épouvante dans Modène.

Hippocrate avait observé les effets des astres sur les maladies, et ses épidémies sont pleines de ces remarques.

Les symptômes de cette maladie, avant l'éruption des pétéchies, étaient une grande lassitude dans le dos, douleur de tête, surdité, inflammation à la gorge, stupidité d'esprit, anxiétés précordiales et inquiétude générale ; le premier symptôme sur-tout était le plus sûr précurseur de la fièvre pétéchiale, et si à un tel signe se joignaient l'ardeur à la gorge avec la rougeur des joues, c'était le début de la maladie.

Le pouls était petit, comprimé, avec une grande prostration des forces ; tellement que les malades, dès les premiers jours, paraissaient étendus dans leurs lits comme des mannequins.

La maladie ne maigrissait point les malades, et on en voyait mourir aussi gras qu'en pleine

santé; elle attaqua plutôt les hommes et les femmes les plus robustes, que les vieillards et les valétudinaires.

Les urines étaient plus ou moins troubles, selon le degré de la maladie, et elles ne revenaient à leur état naturel que vers la fin de la maladie, lorsqu'elle se terminait par la guérison.

Les pétéchies paraissaient ordinairement le quatrième ou le septième jour, et ceux chez qui elles parurent les premiers jours succombèrent presque tous. Ces taches se présentaient d'abord au col, au dos et à la poitrine, et on observa qu'il n'échappait personne, à moins que les pétéchies disparaissant peu à peu des parties supérieures du corps, ne se montrassent aux extrémités inférieures, et jusqu'aux ongles des pieds.

Ces pétéchies étaient de différentes couleurs et formes, selon le tempérament des individus malades; ainsi, elles étaient rouges, pâles, brunes, petites, larges, etc.

L'inflammation de la gorge dégénérait en une croûte blanche et ulcéreuse; symptôme dangereux qui emportait souvent les malades, au moment même où les autres symptômes s'étant apaisés, on croyait ceux-là sauvés.

La soif n'était pas aussi grande dans cette fièvre que dans les autres maladies aiguës.

La maladie se jugeait sans crise ni excrétion. L'apparition et disparition des pétéchies dans le temps dû, étaient la seule marque de sa marche régulière.

Le hoquet fut assez fréquent; quoique la fièvre

8.

parût peu considérable, ce symptôme n'était pas moins funeste. On trouva dans le cadavre d'un malade mort avec le hoquet, l'estomac parsemé de taches gangréneuses.

La complication vermineuse fut aussi très-commune; et ceux qui rendirent des vers par la bouche, moururent.

On vit quelquefois les urines se supprimer, ce qui arrivait principalement lorsque le pouls était petit et presque oblitéré.

Un grand nombre de malades, après avoir vaincu la maladie, demeurèrent tristes, stupides, ayant oublié les choses passées; et ce n'était qu'après plusieurs jours qu'ils étaient rendus à eux-mêmes. Ceci arrivait à ceux qui avaient éprouvé la surdité.

La maladie fut plus fréquente et plus funeste dans la ville que dans la campagne; soit qu'aux champs l'air fut plus salubre, *sive quòd medicis carerent.*

Tandis que Modène et la plaine environnante étaient infestées par cette épidémie, les collines voisines en furent exemptes.

Le sang extrait par les saignées, les ventouses et les sangsues aux hémorroïdes, et celui qui coulait naturellement par le nez, était d'une nature assez louable. Cependant la saignée réussit fort mal dans le traitement de cette maladie. Mais la confiance du peuple dans les ventouses fut telle, qu'il fallut souvent condescendre au désir des malades, et les leur faire appliquer au dos, aux épaules, ensuite ils se laissaient saigner:

car la croyance vulgaire était que la saignée ne pouvait faire rétrocéder les pétéchies lorsqu'on avait fait précéder les ventousés ; aussi voyait-on de toutes parts les chirurgiens parcourir les rues avec de petits sacs pleins de verres à ventouser.

Le reste du traitement, dans cette maladie, consistait à provoquer l'éruption pétéchiale par des frictions humides ; mais cette méthode n'était pas de grande utilité.

Dans le commencement de cette épidémie, avant qu'on en connût bien le caractère, on prescrivait des minoratifs ; mais les pétéchies venant à paraître, le médecin voyait la faute qu'il avait commise, craignait que ces purgatifs n'empêchassent l'éruption. Cependant, cet exanthème survenant et poursuivant son cours régulièrement, le médecin instruit par l'expérience ne craignait plus d'administrer d'abord une douce purgation.

Dyssenteries, 1693.

Quant aux dyssenteries qui parurent dans l'automne de 1693, l'usage des opiats réussit parfaitement, et les malades les supportèrent même à haute dose.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE D'AUGSBOURG, 1695.

Le solstice d'hiver de l'année 1694, se termina Lucas
par un froid rigoureux qui continua de même Schroeck.
au commencement de 1695, avec quelques inter-

valles d'une température plus douce. Sur la fin de janvier, le froid reprit de nouveau et dura jusqu'à l'équinoxe : il y eut pendant ce temps des fièvres continues, dont quelques-unes malignes, avec leur caractère accoutumé; savoir, des pétéchies ou des miliaires. Ces maladies simulaient d'abord une pleurésie ou une fièvre catarrhale, d'autant plus qu'il régnait en même temps beaucoup de maladies de ce genre. On vit pareillement un grand nombre de fièvres intermittentes de tous les types. Et cette cohorte de maladies prit une forme plus douce à l'entrée du printemps. Pendant l'été on vit beaucoup de fièvres erratiques et quotidiennes qui prenaient le caractère des fièvres étiques, et qui attaquaient principalement les jeunes gens et les enfans. Cette constitution dura jusqu'à l'équinoxe d'automne. Tous les malades se plaignaient d'une compression à la région xiphoïde, de perte d'appétit, de prostration des forces, et d'une exacerbation en chaud irrégulière, mais récurrente ordinairement vers le soir. Le corps était comme disposé à la sueur, sans que pour cela elle eût lieu. Une douleur tensive aux extrémités se faisait souvent sentir. Lorsque la maladie se prolongeait, les malades tombaient dans un état de stupeur, et perdaient l'ouïe ou l'usage de la parole pendant deux à trois semaines : accidens qui cessaient avec la fièvre.

Les remèdes cordiaux et confortant le genre nerveux, étaient ceux qui convenaient : ainsi, l'anti-hectique de Poterius, l'élixir de propriété, le quina, l'esprit de corne de cerf, le diascor-

dium, etc., furent les moyens curatifs les mieux indiqués.

Lorsque le soleil entra dans le signe des gémeaux, il survint des pluies considérables, et avec elles des catarrhes portant intumescence des glandes tonsillaires.

Vers l'équinoxe d'automne la température devint froide, et l'on vit des catarrhes convulsifs parmi les enfans, dont quelques-uns moururent. Le temps se radoucit ensuite, et depuis le 15 octobre jusqu'à la mi-décembre, les brouillards couvrirent la terre; ce qui donna lieu à de nouvelles infirmités, telles que les arthrites vagues, les rhumatismes, les toux, et les apoplexies chez les vieillards. Bien plus, on observa des fièvres pétéchiales qui jusqu'alors avaient été rares, et qui s'annoncèrent avec leurs symptômes ordinaires. La céphalalgie, les douleurs intenses au dos (observ. par Ramazzini), les oppressions précordiales, la toux, la constipation, etc. Le dernier mois fut très-froid, et ramena les rhumatismes qui cédaient aux infusions théiformes de véronique, de bétoine, aux succinés et aux opiats, tels que les pilules de cynoglosse. Les arthrites se guérissaient avec les cinabrés, les antimoniaux et le quinquina, lorsqu'elles étaient compliquées de fièvre.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE HESSE, 1693, 1694.

M. B. Valentin.

L'HIVER fut pluvieux, et à la fin il devint glacial. Au commencement du printemps il régnait une chaleur insolite, telle que celle qui dura tout l'été. Il y eut une épizootie qui fit périr beaucoup de bêtes à cornes, et qu'on attribua au rubigo ou rouille qui attaqua les fourrages et les autres fruits de la terre.

Plusieurs animaux carnivores moururent de phthisie pulmonaire. Chez les hommes, outre les dyssenteries, on vit des fièvres malignes vers la fin de juillet et au commencement d'août. Ces fièvres étaient des tierces simples ou doubles qui étaient marquées par un frisson léger, suivi d'une grande chaleur, d'annorexie, et d'une grande prostration des forces. Un vomitif, et ensuite le quina quelquefois précédé du régule d'antimoine médicinal, les guérissait. La saignée souvent les prolongeait.

1694.

A un hiver assez rigoureux, succéda un printemps très-chaud. Bientôt tous les arbres se couvrirent de fleurs ; mais un froid subit vint les en dépouiller. L'été qui suivit fut un des plus chauds et des plus secs qu'on eût vu de mémoire d'homme. Il régna pendant ce temps une rougeole bénigne. Les récoltes des grains furent abondantes. L'automne fut très-pluvieux, ainsi que le commen-

cement de l'hiver ; et cette température produisit des catarrhes, des pleuro-péripneumonies, et des fièvres malignes, parmi les militaires qui revenaient prendre leurs quartiers d'hiver. Le reste de l'hiver fut d'un froid considérable.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE BALE, 1695.

DANS l'hiver de 1695, il régnait à Bâle des coliques épidémiques ; et parmi les enfans, la petite vérole accompagnée d'ictère et de vomissemens vermineux. Chez les adultes il régna aussi des fièvres vermineuses, des continues et des intermittentes, des pleurésies et des pleuro-péripneumonies. Ces maladies provenaient des mutations subites de température. J. J. Harder.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE BERLIN, 1695.

LE froid avait commencé le 21 décembre précédent, et était assez tempéré; peu à peu il s'accrut, et il survint de la neige. La gelée cessa subitement avec un vent qui apporta beaucoup de neige. Le froid reparut ensuite plus fortement, et persista jusqu'à la fin de février avec quelques intervalles de rémission. Mars eut tour à tour des jours froids et tempérés. G. C. Garliep.

Les maladies de ce premier trimestre furent d'abord les restes de celles du précédent ; des diar-

rhées, des dyssenteries, des fièvres de divers types et sur-tout des quartes, des doubles tierces et quelques erratiques, auxquelles se joignirent des pleurésies et quelques rares péripneumonies, des toux, des petites véroles, des rougeoles, des scarlatines, peu de pétéchiales assez bénignes; vers le troisième mois, des apoplexies, des paralysies quelquefois rémédiables, des catarrhes, des toux fatigantes, des arthrites vagues, des douleurs fluxionnaires et scorbutiques; mais la plupart de ces maladies furent sporadiques.

Le printemps commença avec de beaux jours, mais qui furent suivis de neige, de grêle et de pluie. Le mois de mai fut tempéré, après avoir été très-variable dans son principe. On vit régner tour à tour les rhumatismes, les toux, les fièvres catarrhales, les tierces simples et doubles, peu de fièvres quartes; ensuite des petites véroles et des fièvres pourprées sporadiques, quelques pleurésies avec des fièvres malignes pétéchiales, des angynes et des affections histériques, hypocondriaques, et des scorbutiques.

Juillet et août furent pluvieux, assez froids et venteux; septembre eut à peu près la même température. Les maladies dominantes de ce trimestre furent des fièvres de divers types, et sur-tout des continues-aiguës, des coliques, des migraines, des fièvres catarrhales.

Octobre, novembre et décembre furent froids et nébuleux. Outre beaucoup de fièvres, on vit quelques diarrhées et un petit nombre de dyssenteries. Les affections scorbutiques continuèrent.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE HESSE, 1695.

La constitution épidémique de 1695 fut bénigne. L'hiver fut inconstant ainsi que le printemps, qui fut précoce. Néanmoins la constitution *benigna ferè fuit, ita quidem ut plures, qui ob tempestatum varietatem et proteiformes temporum mutationes morbos sereticos prædixerant, in admirationem rapuerit.* M. B. Valentin.

Quoique l'été et l'automne fussent pluvieux, nébuleux, et entremêlés de quelques momens de chaleur, cependant il n'y eut aucune maladie grave.

Ophtalmies épidémiques.

Seulement à l'équinoxe d'hiver il y eut des ophtalmies épidémiques; en mars et avril on vit quelques pleurésies et angynes.

Au solstice d'été, il survint à plusieurs des ulcères aux oreilles, qui passant en suppuration se guérissaient d'eux-mêmes, ou par l'usage des sudorifiques et des balsamiques.

Aussi à l'équinoxe d'automne, il y eut quelques inflammations de la bouche chez les hommes, et on observa aussi des inflammations aux pieds chez les animaux.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE D'AUGSBOURG, 1696.

Lucas Schroeck.

QUOIQUE le commencement de l'année s'annonçât avec un froid rigoureux, cependant depuis que le soleil entra dans les poissons jusqu'à ce qu'il atteignit le signe du bélier, l'air devint beaucoup plus tempéré, et les arbres commencèrent à donner des signes de floraison. On vit paraître des fluxions catarrhales opiniâtres, ensuite des fièvres pourprées, des intermittentes et des petites véroles. On remédia aux premières par des pilules de cynoglosse pour calmer la toux pendant la nuit; ensuite on faisait usage des boissons mucilagineuses, de doux laxatifs, d'une infusion de véronique, de l'hydromel.

Les fièvres pourprées étaient assez bénignes, et se jugeaient souvent en deux ou trois jours, même sans remède; cependant elles furent quelquefois malignes et même contagieuses.

Le sel ammoniac et le quina furent avantageux pour la guérison des fièvres intermittentes.

Après l'équinoxe, il survint une température plus désagréable que dans la saison précédente. Les vents du nord amenèrent le froid, qui diminua lorsque le soleil entra dans le signe du taureau, quoiqu'il fût accompagné de pluies. Le 21 mai, la ville ressentit une secousse de tremblement de terre. Outre les maladies du trimestre dernier, on vit de plus des pleurésies, que l'on

traita heureusement avec la saignée, les diaphorétiques et les expectorans.

Lorsque le soleil s'approchait des gémeaux, on vit des fièvres tierces légères, des esquinancies, des relâchemens de la luette, et des fièvres pétéchiales, seulement dans la partie de la ville qui est exposée au midi.

Le mois de juin fut très-pluvieux; on vit un grand nombre de maladies, et sur-tout des petites véroles et des rougeoles. Juillet eut la même température. Septembre fut froid et sec, et il y eut des diarrhées et des dyssenteries. Octobre eut une constitution plus douce, qui dura jusqu'en décembre, époque où le froid parut avec la glace, amenant avec eux les fièvres pétéchiales, les catarrhes, les toux humides, l'asthme, l'apoplexie, et quelques-unes de ces maladies furent épidémiques.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE BERLIN, 1696.

Le dernier mois de 1695 fut tour à tour froid et tempéré. Le mois de janvier suivant fut pluvieux. Il tomba de la neige, et il y eut quelques jours intercalaires froids. G. C. Garliep.

Le mois de février fut comme l'annonce du printemps, car excepté quelques nuits froides et quelques jours nébuleux et pluvieux, le reste fut serein et agréable, tellement qu'on eût dit être au mois de mai.

Le commencement de mars fut froid; il tomba

de la neige, il plut et il gela. Les quatre derniers jours furent plus doux et tempérés. Les vents furent inconstans.

Les principales maladies pendant les mois de janvier et février, furent des fièvres ardentes et malignes. On vit des petites véroles franches et des confluentes, des rougeoles mêlées par fois de pétéchies.

Les fièvres furent plus rares au mois de mars; il y eut des fièvres intermittentes, sur-tout des tierces et peu de quartes, des ophtalmies opiniâtres, et même quelques-unes dangereuses, des fluxions, etc.

Avril eut quelques jours de pluie, des nuits froides, mais tempérées le jour par le soleil. Mai se passa avec la même constitution atmosphérique.

Le mois de juin fut pluvieux, et quelquefois nébuleux.

Au mois d'avril il y eut peu de maladies, excepté les ophtalmies qui continuaient, quelques fièvres, des érésipèles, des pleurésies et des rougeoles.

Mai en eut d'avantage, mais aucune épidémie.

Il y en eut moins au mois de juin.

Le mois de juillet suivit la même constitution médicale et atmosphérique. Comme un peu de froid précéda la canicule, il y eut des catarrhes et des toux, ainsi que des affections scorbutiques qui présentèrent ce symptôme particulier, qu'ordinairement il se formait une grande tumeur sous le processus maxillaire inférieur, qui rendait la

mâchoire immobile pendant plusieurs jours, et s'ouvrait intérieurement. On traita ces apostèmes avec les emplâtres résolutifs et discussifs.

Août et septembre furent mêlés de jours de chaleur et de mauvais temps. Il y eut des tempêtes, du vent et de la pluie.

Outre les maladies précédentes, on vit dans ces deux mois quelques fièvres ardentes, des asthmes, des angynes ; les ophtalmies furent plus rares.

Octobre fut d'abord froid, nébuleux et venteux, ensuite tempéré, puis il fit un temps d'automne. Novembre eut quelques jours sereins ; il survint ensuite des brouillards, du vent et de la pluie, qui continuèrent au commencement de décembre, ensuite le froid hivernal arriva avec un peu de neige.

Les maladies du mois d'octobre furent les affections scorbutiques jointes à la fièvre catarrhale, des arthrites scorbutiques, la néphrite, quelques affections hypocondriaques, des dyssenteries et peu de diarrhées. En novembre on vit les pleurésies fréquentes, des coliques, des ophtalmies, des toux catarrhales et des fièvres de même nature. Décembre, à ces affections, joignit des hémophtisies et des rhumatismes.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE HILDESHEIM, 1696.

APRÈS le solstice d'hiver, on vit régner épidémiquement la petite vérole, qui subsista pendant C. B. Behrens.

près d'une année. On observa aussi des fausses pleurésies et des péripneumonies pituiteuses vers la fin de l'été; il y eut une grande quantité de ménorragies, accompagnées de douleurs dans les lombes, pareilles à celles des femmes près d'accoucher, d'anxiété, de syncopes histériques et d'excrétions de grumeaux de sang, de masses informes vésiculaires, ou semblables à un tissu membraneux de graisse, creuses dans le milieu, et renfermant une humeur fétide.

Ne serait-il pas possible qu'il pût arriver quelque chose d'épidémique sur la génération et la conception utérine? car on observa en 1685 une constitution semblable, et qui fut très-pernicieuse pour les femmes en couche, comme Hannæus et Muller l'ont noté dans les mélanges des curieux de la nature. Decur. 2, an 4 et 6.

Vers le solstice d'hiver 1695, les enfans qui avaient eu la petite vérole étaient attaqués de toux âcres et convulsives, de péripneumonies et de fausses pleurésies; les lénitifs, les mucilagineux et les laxatifs les délivraient: cependant les convulsions survenant à un grand nombre, les suffoquaient avant le 1.er septénaire.

Les adultes étaient dans le même temps attaqués de péripneumonies, de phthisies, de gouttes vagues; affections mortelles pour les vieillards.

Le printemps s'annonça avec une si douce température, que de mémoire d'homme on ne l'avait vu si chaude, et elle subsista ainsi pendant près de deux mois; mais vers l'équinoxe, l'hiver reparut avec quantité de neige pendant quelques

semaines,

semaines, et ce changement de temps augmenta le nombre des maladies, et sur-tout les apoplexies, les fluxions, les fièvres, les cachexies et le scorbut endémique dans le pays.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE D'AUGSBOURG, 1697, 1698.

Lucas Schroeck.

Le commencement de cette année vit peu de maladies, excepté des rougeoles et des petites véroles; il y eut quelques catarrhes, des pleurésies et des péripneumonies.

On vit dans le printemps des ophtalmies, des arthrites, des oreillons, des odontalgies; l'esprit de vin appliqué sur les yeux était le meilleur remède pour en calmer l'ardeur. L'été fut régulier, ainsi que l'automne, et on ne vit que les maladies ordinaires dans ces saisons.

Le commencement de l'année 1698 fut tempéré et pluvieux; il survint ensuite des neiges avec un froid horrible, qui n'eut que quelques jours d'intermittence, et qui dura jusqu'à l'équinoxe du printemps.

Alors il survint des pluies qui subsistèrent jusqu'à la fin de mai, qui fut froid. Il y avait cependant peu de malades, et on n'observait que quelques toux et des pleurésies assez graves, des fièvres de divers types et des jaunisses, qui cédaient à des martiaux, telles que les eaux acidules d'Egra et l'essence minérale de Mars. A l'entrée du soleil

dans le signe du taureau, on vit des fièvres tierces qui, après un purgatif, cédaient facilement à l'usage même modéré du quina.

Après beaucoup de pluie, le mois de juin fut sec et serein. Les chaleurs survinrent, juillet fut couvert et pluvieux. Août eut la même constitution atmosphérique, et de plus fut froid. Septembre fut plus désagréable encore par l'inconstance des vents, et par sa température froide et humide. Octobre fut plus chaud et serein. Novembre annonça par ses neiges un hiver prématuré.

En juin et juillet on vit régner la rougeole, qui disparut en automne; il y eut de plus des fièvres quotidiennes, des tierces, des catarrhes.

En août, des coliques et des dyssenteries.

En septembre, outre les dyssenteries, il y eut des petites véroles. En octobre, des stranguries chez les vieillards, des pleurésies chez les adultes, et jusqu'à la fin de l'année on vit des péripneumonies et des catarrhes.

1699, 1700.

L'an 1699 commença avec une température austrine, et quoique les médecins pronostiquassent mal de cette constitution, on ne vit régner que quelques affections catarrhales assez mites et des angynes, qui toutes deux furent épidémiques et durèrent jusqu'au printemps.

Il survint ensuite quelques jours froids et sereins, qui furent suivis de neige, ce qui prolongea l'hiver jusque dans le printemps. Lorsque

le soleil entra dans les gémeaux, l'air devint plus chaud, plus serein et plus tempéré. Le mois de juin fut variable, juillet fut chaud, serein et sec. On vit régner des fièvres pétéchiales, mêlées de miliaires, qui furent quelquefois malignes, et qui firent de grands ravages parmi les Juifs et le bas peuple, mais sur-tout parmi les bouchers.

Le soleil entrant dans le signe de la vierge, la température devint plus humide et un peu froide; il survint quelques diarrhées, sur-tout parmi les enfans.

Le reste de l'année fut très-variable et entremêlé de chaud et de froid, de temps sec et humide ; on vit régner quelques petites véroles bénignes et des fièvres quotidiennes, qui dégénéraient souvent en fièvres hectiques.

Le commencement de l'année 1700 fut froid et serein, ensuite peu après le ciel devint nébuleux, neigeux et pluvieux, puis froid et ensuite tempéré, tellement que le 28 janvier on eut du tonnerre, les zéphyrs continuèrent à souffler jusque dans le mois de février. Les neiges se fondirent en mars.

Au mois de janvier les fièvres de la saison précédente continuèrent et durèrent jusqu'en avril. On observa au mois de mars des pétéchiales accompagnées par fois de pleurésies.

Le mois d'avril fut pluvieux, le vent du sud-ouest souffla presque constamment.

Le mois de mai fut agréable, mais un peu froid sur la fin ; il ne parut d'autres maladies

que la petite vérole, qui continua pendant toute l'année.

Les fièvres quotidiennes et rhumatiques régnèrent pendant l'été. Au mois d'août il y eut quelques dyssenteries. Vers la fin de l'équinoxe il survint quelques jours froids ; et dès-lors on observa des toux contumaces et quelques fièvres pétéchiales. Cette constitution morbeuse subsista jusqu'à la fin de l'année.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE BERLIN, 1699.

Garliep. Le premier jour de janvier fut pluvieux, et le soir il y eut du tonnerre. Jusqu'au 10 il y eut du vent, de la pluie et un froid modéré. Ensuite il survint du froid et de la neige qui durèrent jusqu'au 19. Depuis lors jusqu'au 28, le temps devint plus doux et il plut. Le 28 il gela de nouveau, mais momentanément, et la température de l'air s'étant mitigée, les derniers jours furent nébuleux et pluvieux.

Février suivit le même type. Il y eut peu de neige en mars ; et ce mois se passa dans les vicissitudes de beau et de mauvais temps.

Avril commença avec la neige et la pluie ; le froid fut constant ; et du 12 au 24 le temps fut assez serein, il tomba peu de neige ; le reste du mois se passa en alternatives de beau et de mauvais temps.

Les fièvres catarrhales régnèrent épidémiquement pendant ce trimestre ; elles furent par fois

malignes; il y eut aussi des pleurésies vraies et fausses. En février on vit des fièvres ardentes continues et des intermittentes; des pétéchiales, et plusieurs maladies exanthématiques.

Le mois de mai commença le printemps par son aménité et sa sérénité; il y eut quelques jours de pluie, et il fut un peu plus froid que le précédent.

Le mois de juin fut beau au commencement, mais il survint de la pluie et de la tempête.

Il y eut peu de maladies dans ce trimestre, à l'exception de quelques affections scorbutiques, des arthrites vagues, des coliques néphrétiques, des catarrhes, des diarrhées et des dyssenteries parmi les enfans.

Juillet fut chaud, il y eut quelques jours d'orage et de tonnerre; le reste du temps fut assez beau. Le mois d'août fut beau pareillement, et il y eut quelques pluies bienfaisantes. Septembre fut assez chaud mais pluvieux, la fin fut un peu froide.

La constitution médicale de ce trimestre différa peu de celle du précédent.

Octobre jusqu'au 19 fut variable; il fut ensuite serein jusqu'au 23; le reste fut nébuleux et pluvieux.

Novembre se montra froid et serein, il survint de la neige; le reste du mois fut pluvieux, avec quelques jours sereins.

Décembre fut à peu près de même, seulement il fut plus froid.

La constitution médicale différa peu des pré-

cédens trimestres ; on observa des fièvres de divers types, quelques malignes, des pleurésies, des péripneumonies, des diarrhées, des colera, des jaunisses, et sur-tout la colique scorbutique qui fut très-fréquente.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE BALE, 1699.

J. J. Harder.

La moitié de janvier fut variable, le reste du mois fut beau et sec. Il y eut en février tantôt de la neige, tantôt de la pluie, et tantôt l'une et l'autre ensemble. Les pleurésies, les péripneumonies, les fièvres continues, furent fréquentes.

Le commencement de mars fut pluvieux, il tomba de la neige en quantité, ensuite il survint un temps doux qui la fit fondre peu à peu.

En avril il y eut de la neige qui fondit aussitôt, et des pluies abondantes. On vit beaucoup de fièvres continues.

De grandes pluies accompagnèrent les premiers jours du mois de mai. Il survint ensuite un temps doux et agréable qui dura pendant tout le mois de juin. Juillet fut pluvieux et tempéré. Août fut chaud. Septembre eut un temps très-favorable aux vendanges. La neige recommença à paraître dès le mois d'octobre, et le froid alla toujours en augmentant jusqu'en décembre. Les fièvres continues régnèrent encore, il y en eut un petit nombre de malignes.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE TUBINGEN, 1699, 1700.

DEPUIS quelques années on ne voyait pas régner à Tubingen de maladies épidémiques ; mais on observa en 1699 et 1700, une espèce de fièvre maligne qui attaquait à l'improviste un individu et ensuite toute sa famille, sans s'étendre dans le voisinage. On pourrait appeler cette espèce de maladie *épi-oïxie*, (de famille). En voici deux exemples : R. J. Camérarius.

Au mois d'avril 1699, un relieur, homme sain et robuste, est tout à coup et sans cause connue, attaqué d'une fièvre aiguë et maligne, dont il meurt. Peu de temps après ses enfans en sont attaqués et guérissent ; et dans le même mois la mère est emportée par la même maladie. Les voisins, ni ceux qui visitèrent les malades, n'en furent point attaqués, et on n'entendit pas parler d'autre affection de ce genre dans la ville. La constitution de l'air avait été douce et estive ; au commencement et à la fin elle fut froide et humide.

En 1700, la fille d'un tailleur fut attaquée vers la fin du mois d'avril, d'une fièvre continue peu commune, sans aucune cause évidente ni communication contagieuse. Sa sœur aînée, et celle cadette, contractent la même maladie l'une après l'autre ; elles guérissent par des remèdes domes-

tiques après cinq à six semaines de maladie. Vers le 7 ou 8 juin, la mère tomba malade à son tour, avec une grande oppression précordiale ; elle prit un purgatif qui la purgea violemment. Depuis lors elle demeura treize jours sans aller à la selle. Alors, à force de lavemens et de suppositoires elle évacua peu de matières, et elle tomba dans la soporosité et dans le délire, n'ayant plus fait usage de médicamens. Enfin, elle mourut le quinze ou seizième jour de maladie. Son corps après la mort devint livide et noir. Le jour après la sépulture de la mère, une autre fille âgée de dix-sept ans, non encore réglée, tomba malade le matin ; le soir elle était si affaiblie, qu'elle ne pouvait se lever de son lit. Le lendemain matin elle se trouva mieux. Elle passa ainsi plusieurs jours avec un mieux être le matin et des exacerbations le soir, un mal de tête et de cœur considérable, toux légère, constipation, peu de soif et d'appétit, langue muqueuse, déglutition gênée, sans aucune tache exanthématique, sans délire. Cette fille guérit en quatorze jours, faisant usage d'une décoction de raclure de corne de cerf, de racine de réglisse et de semence de fenouil, et en prenant deux ou trois fois par jour et par nuit trois à quatre grains d'extrait de bézoard dans une mixture d'eau de mélisse, de chardon bénit, de cerise, de tilleul, avec du syrop de limon, de l'antimoine diaphorétique et de corne de cerf brûlée.

Enfin, le père craignant de tomber malade prit dans une nuit sept pilules bézoardiques et

une once et demie de thériaque dans du vin. Il sua considérablement et ne contracta pas la maladie.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE MANSFELD, 1697, 1698.

Ambroise Stegmann.

Le mois de janvier 1697 commença par un froid rigoureux, la neige couvrait la terre, le reste du mois continua avec la pluie, la neige et des tempêtes.

Pendant ce mois il survenait des tumeurs à la tête; les sudorifiques et les vésicatoires les dissipèrent bientôt. Il y eut des fausses pleurésies surtout parmi les femmes enceintes, et des catarrhes suffocatifs qui cédaient aux remèdes appropriés.

Février fut d'une température très-inconstante et nébuleuse; il survint un froid intense jusqu'au 24, le reste du mois fut pluvieux et nébuleux.

Il régna des angines et des fièvres pétéchiales mortelles, où l'on voyait périr les malades vers le septième jour, quoiqu'ils parussent dans l'état de santé.

Lorsque, vers le cinquième jour, il survenait une hémorragie aux hommes ou le flux menstruel chez les femmes, c'était un indice infaillible de la mort.

Ceux à qui le délire survenait dès le commencement, échappaient pour l'ordinaire à la mort. Ceux qui éprouvèrent des récidives y succombèrent. On observa chez quelques malades morts

de cette maladie, qu'ils conservaient le visage tel qu'ils l'avaient étant vivans, et une sueur qui distillait goutte à goutte de leur corps.

On remarqua qu'à ceux qui dans la dernière peste avaient eu des bubons, il en revint encore qui passèrent à la suppuration. Les bezoards, les vomitifs et la saignée étaient de nul effet, les vésicatoires seuls, appliqués dans diverses parties du corps à la fois, arrachèrent plusieurs malades des portes du trépas.

Mars et avril eurent tour à tour de la pluie, du tonnerre, de la neige et des tempêtes; les maladies furent des catarrhes et des toux.

Mai fut très-chaud du 1.er au 10. Le reste du mois fut pluvieux et venteux; les nuits furent très-froides et les fruits gelèrent.

Les maladies furent des pleurésies, des hémophtisies, des gouttes vagues et scorbutiques, et sur-tout des fièvres catarrhales.

Juin fut chaud jusqu'au 12, ensuite le vent du nord le rafraîchit jusqu'au 20, époque où la chaleur revint et termina le mois.

On ne vit dans ce mois là que des mélancolies.

Juillet fut froid et pluvieux. Il y eut des fièvres tierces et quartes; les accouchemens furent en général difficiles et périlleux.

Août, septembre et octobre furent venteux et pluvieux, ce qui engendra des toux, des catarrhes et des pleurésies.

Novembre et décembre furent très-variables; on vit tantôt de la neige, tantôt de la pluie, et

tantôt du froid. L'ictère fut la maladie dominante. Il y eut des gouttes vagues et scorbutiques.

1698.

Janvier, d'abord très-froid, ensuite nébuleux, puis pluvieux.

Maladies : toux, catarrhes et pleurésies fausses.

Février, pluvieux et austral, ensuite froid intense.

Pleurésies, tumeurs sous les aisselles et rougeoles.

Mars, du 1.er au 7, et du 20 au 31, pluie et constitution austrine. Du 7 au 20, froid intense.

Avril entièrement pluvieux, avec le vent du midi ; le même temps continua jusqu'au 19 mai ; du 19 au 27, soleil bienfaisant ; du 27 au 31, temps pluvieux.

Juin, juillet, août, septembre et octobre, variables, mêlés de pluie et de beau temps, de chaud et de froid.

Malgré l'inégalité des saisons, il y eut peu de maladies, excepté des mélancolies, des manies, et des fureurs utérines, qui furent fréquentes, car on observa quinze mélancoliques, sept maniaques et dix-huit fureurs utérines ; on vit même cette maladie être contagieuse, et plusieurs femmes en être attaquées dans la même maison. Stegmann vit une femme dans le paroxisme de cette maladie prendre de force une paysanne pour l'embrasser, et lui donner un soufflet parce qu'elle se défen-

dait. Celle-ci le lendemain tomba dans le même état.

Novembre fut froid dans le commencement. Le reste du mois fut pluvieux, et il neigea beaucoup. Décembre eut la même constitution.

La petite vérole fut très-fréquente; elle attaqua même les animaux, tels que les oies et les poules, qui périrent presque toutes. Les brebis et les cochons en furent aussi atteints.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE BERLIN, EN 1700.

Garliep. Au commencement de janvier il y eut du dégel, mais le froid revint et dura jusqu'au 30; le 31 il y eut de la pluie.

Février fut tempéré; il y eut de la neige, et il plut vers la fin du mois.

Le commencement de mars fut serein. Le reste du mois fut assez rigide, excepté la fin qui fut plus tempérée.

Les maladies de ce trimestre, outre le scorbut qui est endémique, furent des catarrhes, des toux, des fièvres catarrhales, des fluxions, des pleurésies dégénérant en hémoptysie ou en étisie, et compliquées par fois de néphrésie; il y eut aussi quelques fièvres malignes qui accompagnaient la petite vérole, la rougeole et les pétéchies.

Avril annonça le printemps, il fut serein et tempéré jusqu'à la fin. Mai fut de même, excepté qu'il fit un peu plus froid.

Juin eut tour à tour des jours sereins et pluvieux.

Les maladies de ce trimestre furent, outre le scorbut, des fièvres éphémères, intermittentes de divers types, et même une septénaire, dont le paroxisme ne revenait que le septième jour; des continues ardentes avec et sans exacerbations, des catarrhales malignes, des pleurésies compliquées de gouttes, de catarrhes et d'autres fluxions, et de divers exanthêmes. On vit des diarrhées et des hémorragies d'utérus.

Le premier jour de juillet fut beau, mais presque tout le reste du mois alterna entre un temps chaud et serein, et des pluies plus ou moins copieuses.

Août fut pluvieux jusqu'au 7. Du 8 au 10 beau. Du 10 au 14, le matin beau, le soir pluie. Du 15 au 23 pluies. Le 24 fut beau, le reste du mois pluvieux.

Septembre fut très-variable; tour à tour sec, pluvieux, nébuleux et serein.

Les maladies de ce trimestre furent les mêmes que celles du précédent, si ce n'est que les fièvres ardentes, malignes et pétéchiales furent plus fréquentes. On observa aussi des pleurésies vraies et fausses, des diarrhées, des dyssenteries et des maladies fluxionnaires.

Octobre fut nébuleux et pluvieux; la fin fut sereine, sèche et un peu froide. En novembre il y eut de la gelée et de la pluie; il neigea plusieurs fois. Décembre fut de même, mais plus froid.

Ce dernier trimestre présenta des affections hy-

pocondriaques, iliaques, hystériques, néphrétiques, des fièvres aiguës, catarrhales, pleurétiques, des fluxions, des asthmes convulsifs, des angines, des diarrhées, des dyssenteries, des céphalalgies, des hémiplégies, des cardialgies, des odontalgies, des apoplexies, et des épilepsies sur-tout parmi les enfans.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE BRESLAW, EN 1699, 1700, ET 1701.

Le mois de janvier 1699 présenta diverses vicissitudes de brouillards, de vents, de pluie et de froid. Le mois de février fut tout aussi inconstant, excepté qu'il fut plus froid. Vers la pleine lune l'air devint plus serein. La même inclémence de temps continua dans le mois de mars. Vers la pleine lune les neiges fondirent, la fin du mois fut assez sereine.

Dans le mois de janvier, on observa des douleurs spasmodiques attaquant les hommes d'un tempérament sanguin, colérique et mélancolico-flegmatiques. La goutte était fréquente, il y eut de fausses pleurésies; plusieurs malades se plaignaient de maux de reins. Sur la fin du même mois parut la fièvre pétéchiale, qui sembla cesser vers le 14 avril, mais qui recommença de nouveau au mois de mai. Elle débutait chez les enfans par un catarrhe suffoquant. Elle attaquait les gens adonnés au vin et aux liqueurs, et ceux

qui étaient cacochymes. En voici les principaux symptômes.

Frisson, pesanteur de tête, toux, inflammation et enflure de la gorge, prostration subite des forces, pouls très-petit et sans vigueur; cependant il était fréquent et inégal. La chaleur qui suivait ce frisson était plus intense, universelle, et occupait particulièrement la tête chez les sanguins, ce qui produisait une céphalalgie aiguë, la rougeur de la face, les yeux scintillans, les veilles, le délire furieux, les jactations, la soif, etc.

Chez les individus d'un tempérament flegmatique-sanguin, dont le sang est plus délayé, la couleur du visage était beaucoup moindre, ce qui en imposait souvent aux médecins, en leur faisant croire le danger moins pressant. C'est pourquoi on l'appela fièvre maligne, par comparaison avec un homme méchant, qui annonce souvent sur son front ce qu'il n'a pas dans le cœur. Dans ces mêmes sujets, la soif comme la chaleur était modérée, et le corps était assez tranquille, mais la débilité était grande ainsi que la propension au sommeil; les malades étaient taciturnes, ils éprouvaient des cardialgies; la langue était tantôt couverte d'un enduit blanchâtre, tantôt sèche et crevassée, quelquefois elle était, ainsi que la bouche, d'une sécheresse brûlante. Ces sujets flegmatiques, aussitôt après avoir pris quelque aliment ou médicament, éprouvaient des flatuosités et des borborygmes vers les hypocondres.

Les colériques avaient une grande loquacité, et leur chair était brûlante et âcre.

En général tous les malades éprouvaient des nausées et perte d'appétit ; la chaleur croissait peu à peu. Vers le quatrième, le septième, et même le onzième jour, on voyait paraître sur la poitrine, le dos, les bras et les cuisses, des taches rouges poncticulaires, semblables aux morsures des puces, sans soulagement. Celles rouges étaient les moins mauvaises ; celles qui l'étaient davantage étaient les citrines, les livides et les violettes, sur-tout lorsqu'il survenait une hémorragie des gencives ; les taches noires étaient les plus funestes ; les urines abondantes sur-tout après le septième jour étaient salutaires, et elles promettaient la guérison s'il arrivait une légère sueur ; le défaut des selles au contraire aggravait la maladie. Quelquefois les malades rendaient des vers par les selles.

Le vomissement était dangereux s'il était suivi du hoquet.

Les sueurs survenant les premiers jours ne procuraient aucun soulagement, ce n'était que celles paraissant après le quatrième jour qui étaient critiques ; les sueurs froides étaient mortelles.

Quelques malades se tirèrent d'affaire par des hémorragies actives ; mais la maladie se jugeait rarement par cette crise.

La maladie ne se terminait jamais avant le quatorzième jour, mais elle s'étendait souvent au vingt-unième, et même au quarantième.

Quelquefois

Quelquefois par abcès.

Fréquemment par les sueurs.

Mais très-souvent par celles-ci, jointes à la diarrhée.

Enfin par fois, par des tumeurs en diverses parties du corps, par une miliaire, par une gale aux pieds, par l'ictère, etc.

La saignée, qui amenait un sang couenneux et fluide, fut pratiquée assez heureusement dans le commencement, et les malades guérirent plus promptement. Ceux qui ne furent pas saignés, guérirent plus facilement.

Les remèdes qu'on employa furent la potion de Sydenham à une dose un peu moindre, des poudres d'antimoine, de nitre pur, de tartre vitriolé, et un à deux grains de scammonée, en y ajoutant pour les gens riches quelques grains d'or fulminant.

Les vomitifs furent administrés dans le principe aux malades flegmatiques.

En général tout le traitement consistait à provoquer ou à entretenir une légère sueur, ou plutôt une moiteur.

On ne chercha point à réprimer la diarrhée, à moins qu'elle ne fût colliquative; au contraire on donnait aux malades des boissons abondantes nitrées, capables de relâcher les intestins et d'en chasser les matières bilieuses qui y étaient ramassées. Cependant on tempérait les profluves extraordinaires avec de légères doses de nitre, les absorbans et le diascordium.

En janvier, les femmes qui n'étaient pas réglées

éprouvèrent des migraines et des odontalgies ; d'autres sujets furent attaqués d'ophtalmie ; on vit aussi quelques jaunisses.

On observa en février, outre la pétéchiale, des petites véroles et des rougeoles assez fortes.

Les enfans étaient assez fatigués par la toux convulsive; d'autres encore à la mamelle tombaient dans l'atrophie. On observa aussi des hémoptysies et des hypocondries. Cette dernière affection se traita assez heureusement avec la teinture martiale, la myrrhe, le safran, l'élixir vitriolique.

Il y eut beaucoup de gales au mois de mars, ainsi que des affections prurigineuses chez les vieillards. Les nitreux et les diurétiques savonneux détruisirent ce vice en l'évacuant par les urines.

Les premiers jours d'avril annonçaient un printemps agréable, mais bientôt la saison devint inconstante, et ce mois fut mélangé de jours nébuleux, froids, beaux et pluvieux.

Mai fut de la même température. Il se termina par des pluies abondantes.

Juin fut plus agréable, mais il se termina aussi par des pluies. On vit régner pendant ce trimestre les affections morbeuses dont parle Hippocrate dans cette saison, les mélancolies, l'épilepsie, les fluxions sanguines, les angynes, les enrouemens, les divers exanthêmes, les douleurs articulaires, et sur-tout les fièvres intermittentes, des épistaxis chez les enfans et les adolescens, des hémoptysies chez les jeunes gens, des hémorroïdes chez les gens sédentaires; les fièvres inter-

mittentes étaient de divers types, tels que des demi-tierces, des simples et des doubles, des erratiques; le coryza était très-fréquent dans ce trimestre, et il était accompagné de douleur de tête, d'éternuement, de dépravation de l'ouïe. On vit au mois de mai des enrouemens très-obstinés.

Au mois de juin on eut quelques exemples d'angines, sur-tout chez les jeunes gens; souvent elles étaient accompagnées de tumeur à la gorge avec douleur aiguë, rougeur de la face, les yeux proéminens et injectés de sang, difficulté de rester couché; la voix était rauque, le visage devenait livide, on entendait un râlement dans la gorge; ces symptômes, joints au froid qui survenait aux membres, étaient ordinairement de mauvais augure. La saignée, de doux purgatifs, des résolutifs, et même de légers astringens, furent employés avec succès. S'il y avait des signes de suppuration, on tâchait de la provoquer et d'en hâter la marche.

Il y eut dans le même temps diverses affections inflammatoires;

Quorum sedes an in hepate, an in pleurâ, an in membranâ pulmonum quærenda dubium. Signis vulgò traditis fallacibus; cùm e contrà curandi eos methodus una eademque observari tutò possit; quæ in stasi sanguinis discutiendâ consistit per v. s. in plethoricis et diaphoretica fixa, non exclusis in phlegmatico sanguineis volatilibus in dosi valde mediocri externè verò per vini spirit. camphor.

Le mois de juillet fut en grande partie pluvieux et froid. Août plus tempéré, ne se passa pas cependant sans pluie. Enfin l'aménité de l'été se fit sentir seulement en septembre.

Au mois de juillet régnaient les mêmes maladies que dans le trimestre précédent. Les catarrhes furent très-opiniâtres, ainsi que les rhumatismes. Il y eut aussi quelques otalgies, et l'on observa assez de diarrhées, qui cédaient à l'usage de la rhubarbe torréfiée, de la muscade et de la benoite.

Au mois d'août il y eut des fièvres bilieuses qui dégénéraient en lypiriennes, avec pesanteur et anxiété précordiale, nausée, horripilations peu fortes mais fréquentes, douleur et trouble de la tête, exacerbation le matin avec vomissement et excrétions alvines; et si ces deux signes manquaient, la chaleur devenait plus grave, la bouche aride, et sur la fin un délire comateux: trois symptômes de mauvais caractère; les hypocondres étaient tendus et douloureux. De légers bouillons nitrés, les acides tempérés et l'eau d'orge furent employés avec le plus heureux succès.

Quelques personnes pléthoriques furent attaquées de synoques. Avant le lever du soleil il survenait quelques frissons, suivis d'une forte chaleur, respiration difficile et suspireuse, lipothymies, douleurs lancinantes à la tête, tintemens d'oreilles et vertiges; douleurs tensives au dos et aux membres, soif ardente. Chez les jeunes gens, il survenait ordinairement vers le septième jour une large hémorragie nasale qui jugeait la ma-

ladie. Chez ceux plus âgés, la fièvre cessait sous de copieuses sueurs. La soporosité était un signe funeste ; la saignée, ensuite les diaphorétiques et les analeptiques, furent les remèdes les mieux indiqués.

Il y eut encore quelques autres fièvres de divers genres.

Au mois de septembre les ophtalmies furent fréquentes ; la saignée, les purgatifs et les diaphorétiques y remédièrent.

Les diarrhées étaient assez fréquentes ; il y eut aussi quelques dyssenteries, dont le docteur Helwich a donné un traité.

Le commencement d'octobre fut beau et agréable, la fin fut nébuleuse, venteuse et pluvieuse.

Novembre eut quelques jours de beau, mais ils furent de peu de durée ; il survint un froid rigide, qui parut diminuer, mais pour reparaître plus fort encore.

Les premiers jours de décembre furent inconstans, la fin fut très-froide.

L'automne fut fertile en fièvres intermittentes, lentes et hectiques ; il y eut beaucoup de petites véroles ; les femmes furent molestées par de grandes hémorragies utérines.

Au mois de décembre on vit beaucoup de tumeurs molles et fongueuses sur la région hypocondriaque gauche, qu'il fallait traiter par les anti-scorbutiques et les résolutifs.

Il régna quelques catarrhes, qui se compliquèrent souvent de fièvres de même nature, ou qui dégénéraient en pleurésie. Il y eut aussi des

passions néphrétiques, quelques pleurésies, et des douleurs goutteuses.

1700.

Le froid, dans le commencement, fut assez modéré, le reste du mois fut nébuleux et humide.

Février s'annonça par un beau temps, le froid survint et dura jusqu'au plein de la lune.

Mars fut froid jusqu'au 15, avec quelques jours chauds; du 15 au 31, il y eut de la pluie et du vent.

Outre les maladies du dernier trimestre on vit régner encore la petite vérole, diverses maladies spasmodiques et des odontalgies.

Avril fut chaud et serein. Mai fut plus variable; le temps fut quelquefois couvert, et il y eut du tonnerre.

Le commencement de juin fut beau, avec quelques jours de pluie; la fin fut pluvieuse.

Au commencement de ce trimestre, il y avait quelques pétéchiales qui dégénérèrent en quotidiennes, en tierces et en quartes. Les tempéramens sanguins, colériques, furent attaqués d'érysipèles. Le pourpre blanc fut familier aux enfans et aux femmes en couche. Les flueurs blanches furent très-communes et de difficile guérison.

Le mois de juillet fut chaud et serein. Août fut de même et eut seulement quelques nuages. La constitution atmosphérique de septembre fut peu différente, excepté qu'elle fut un peu plus fraîche.

Dans ce temps-là régnaient des fièvres continues, intermittentes avec douleurs à l'hypocondre droit, de fausses pleurésies, des miliaires chez les enfans. Les diarrhées, les dyssenteries, les cholera, les catarrhes et les toux, étaient des maladies très-fréquentes. On vit aussi des fièvres erratiques avec des symptômes assez marquans, tels que de graves anxiétés précordiales, des langueurs, des douleurs dans tous les membres, des vertiges, des chaleurs considérables succédant aux horripilations récurrentes, le pouls grand, par fois inégal et petit; il survenait dès le principe des taches scorbutiques tantôt rouges et tantôt livides.

Dans le même temps, plusieurs personnes furent attaquées de douleurs dans les membres sans aucune fièvre; le quina les guérit parfaitement.

Le commencement d'octobre fut beau et d'une chaleur agréable; la fin fut froide et pluvieuse.

Novembre fut tempéré jusqu'à la pleine lune; depuis lors jusqu'à la fin du mois, le temps fut nébuleux, pluvieux, et médiocrement froid.

Décembre se passa avec le vent, les brouillards et la pluie.

Sous cette constitution atmosphérique, il y eut beaucoup de toux, des fièvres avec des exanthèmes séreux, des pourpres, des pleurésies, des jaunisses et des diarrhées. Vers le solstice d'hiver il y eut des asthmes convulsifs, et par fois des parotides.

1701.

Janvier fut très-variable. Février eut beaucoup de neige et de variations des vents ; il y eut cependant quelques jours tranquilles. Mars fut assez beau ; il y eut seulement de temps en temps quelques giboulées.

Au mois de janvier, on observa des fièvres continues périodiques dont le symptôme principal était la cardialgie; des fausses pleurésies, des érysipèles, des lombago, chez les gens adonnés au vin et à vénus. Les pétéchiales furent très-fréquentes, ainsi que les catarrhes et la coqueluche.

Avril fut d'une inclémence marquée par ses vicissitudes de vents, de froid, de grêle, de brouillards, de neige et de pluie. Le mois de mai ne fut pas plus agréable. Juin, au contraire, quoique par fois il y eût du tonnerre et de la pluie, fut plus beau et plus serein. Dans ce trimestre, on observait des fièvres de toute espèce, mais principalement des doubles tierces ou tierces composées de quotidiennes : car le troisième accès répondait au premier, et le second au quatrième ; elles se jugeaient en quatorze ou vingt jours, par une diarrhée ou par une éruption scabieuse. Elles attaquaient les gens sujets aux catarrhes, ou habitués à un genre de vie trop grossier, ou qui étaient exposés aux injures de l'air. Les doux évacuans, et les alexipharmaques, les sels alkalins et les nitreux, suffisaient pour le traitement de ces fièvres.

On vit aussi quelques fièvres malignes ; et toutes en général étaient compliquées d'otalgie. Les femmes en couche furent tourmentées de douleurs compressives dans le dos. Beaucoup de gens se plaignaient de vertiges avec tintement d'oreilles : c'étaient sur-tout les oisifs, les sédentaires, et ceux qui étant sujets aux hémorroïdes, ne les avaient pas eues depuis quelque temps.

Au mois de juin il y avait des diarrhées chez ceux qui mangeaient des fraises et des groseilles.

Différentes affections des yeux couraient aussi alors.

Le mois de juillet fut très-agréable. La plus grande chaleur de l'été eut lieu au commencement d'août, et la constitution de septembre ne fut pas moins agréable que celle des deux mois précédens.

Outre les maladies ci-dessus, on vit des dyssenteries. Des douleurs dans les membres attaquaient principalement les scorbutiques. Les enfans étaient aussi attaqués de diarrhée et de dyssenterie. On soupçonna que ces affections étaient produites par des ascarides que l'on dissipa par des clystères et des remèdes anti-helmintiques, et elles cessèrent.

Le commencement d'octobre fut assez tempéré, mais les variations du temps furent fréquentes. En novembre il tomba beaucoup de neige et de pluie, néanmoins l'air était assez tempéré. En décembre le froid devint intense,

il neigea et il plut ; cependant, vers la fin, quelques rayons de soleil vinrent mitiger le froid.

Les maladies les plus communes étaient les fièvres de divers caractères, et sur-tout des quartes. On vit aussi beaucoup de douleurs ischiatiques et d'affections épileptiques chez les pauvres gens.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE BERLIN, 1702.

Janvier fut variable, tantôt froid, tantôt tempéré ; il y eut de la neige, de la gelée, de la pluie et du dégel.

Février fut froid et pluvieux, ainsi que mars dont la fin seule eut quelques jours sereins.

Les maladies de ce trimestre furent, outre le scorbut endémique, des fièvres intermittentes, quelques ardentes, et des continues accompagnées de violente céphalée et de migraine ; peu de malignes, des catarrhales et des fausses pleurésies. Il n'y eut que le catarrhe et les toux qui furent épidémiques.

Avril fut très-inconstant ; il y eut du froid, de la neige, de la pluie, des giboulées, et quelques jours sereins. Le mois de mai fut doux et tempéré. Juin fut pluvieux, mêlé de quelques jours sereins.

Les maladies de ce trimestre furent les rougeoles, quelques intermittentes, des toux catarrhales, des asthmes, des angines, des gouttes, le scorbut, des affections hypocondriaques et hystériques, des pleurésies, des apoplexies et des paralysies.

Les cinq premiers jours de juillet furent très-chauds. Il survint ensuite un peu de pluie qui rafraîchit le temps; le reste du mois fut assez beau.

Août fut mêlé de jours sereins, chauds, pluvieux et frais. Septembre eut à peu près la même température.

Cette température humide engendra plusieurs fièvres intermittentes et continues, quelques catarrhales malignes, des exanthêmes et sur-tout des miliaires, des pleurésies, des défluxions, des épilepsies sur-tout parmi les enfans, des affections arthritiques, des choléra, des diarrhées, des lienteries, et des dyssenteries opiniâtres et mortelles.

Octobre eut des jours d'automne et d'hiver, sereins et couverts, nébuleux, pluvieux et neigeux. Novembre se montra d'abord sec et froid, mais il vint ensuite de la neige, des brouillards, de la pluie, entremêlés de quelques jours de beau.

Décembre offrit une saison de printemps un peu fraîche. Il tomba ensuite de la neige et de la pluie, et la fin du mois fut très-froide.

Les maladies de ce trimestre furent assez fréquentes. Il y eut des fièvres intermittentes, des continues, des ardentes, des malignes, des catarrhes, des pleurésies, des érysipèles, des rhumatismes, des cardialgies, des céphalées, des diarrhées et des dyssenteries qui étaient par fois compliquées de malignité. On vit aussi des apoplexies, des épilepsies et des hémiplégies.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE D'AUGSBOURG, EN 1701, 1702, 1703, 1704, 1705.

Lucas Schroeck.

Les trois premières années de ce siècle présentèrent à peu près la même constitution. On ne parlera donc que de 1703.

Janvier fut froid jusqu'au 26, le reste du mois fut inconstant; il tomba de la neige, et il y eut des brouillards. Il y eut pendant ce mois des toux, des douleurs arthritiques, des fièvres quotidiennes, des fièvres continues catarrhales.

Le printemps fut très-froid et humide, et on y vit régner les mêmes maladies que pendant l'hiver.

L'été fut agréable et fertile. Après la canicule, les vents furent variables jusqu'au 8 septembre, qu'il survint une pluie considérable qui dura plusieurs jours; ce qui produisit une dyssenterie épidémique, laquelle dut peut-être aussi son origine au rassemblement des troupes dans les environs de la ville, et à la qualité trop nouvelle de la bière que l'on buvait alors. La rhubarbe torréfiée et quelques légers styptiques suffirent pour guérir cette maladie. Lorsque l'estomac paraissait chargé de crudités, un léger émétique y portait remède.

Dans l'automne, la rougeole régna épidémiquement. L'équinoxe amena une constitution austrine jusqu'au commencement de novembre, où l'Eurus produisit des jours sereins et nébuleux. Au milieu du mois, le vent du midi souffla, et il

y eut quelques jours de beau temps. Le mois de décembre fut froid et nébuleux jusqu'au solstice d'hiver, où la saison devint rigoureuse ; et les habitans de la ville eurent d'autant plus à souffrir, qu'ils étaient alors assiégés, et que les uns étaient obligés de se réfugier dans des lieux bas pour se soustraire au feu de l'ennemi, d'autres contraints à faire le service militaire. Ensuite la ville capitula, et les habitans furent assez chagrinés ; il régna beaucoup de fièvres malignes mortelles.

1704.

Le froid continua jusqu'à ce que le soleil entrât dans le signe du verseau ; il survint alors des pluies abondantes, alternant avec la neige et quelques jours de beau. L'air devint tempéré, et le printemps se montra prématurément. Cette saison dura ainsi jusqu'au mois de juin. Et quoi qu'au solstice d'été il survînt des pluies fréquentes, cependant la sérénité revint au commencement de juillet. Les jours caniculaires furent extrêmement chauds. Il y eut néanmoins quelques jours d'une pluie bienfaisante. Depuis le 19 août jusqu'à la fin du mois, le soleil toujours serein rendit le temps très-chaud. Au commencement de septembre, un zéphir frais amena la pluie pendant cinq jours, et l'Eurus lui succédant produisit quatre jours de beau temps.

Le zéphir revint avec des jours froids et pluvieux, mêlés cependant de quelques jours sereins ; les fièvres malignes pétéchiales continuèrent à

régner et à porter le ravage parmi les habitans et les soldats français. Dans les cinq premiers mois il mourut douze cents personnes, dont cent cinquante militaires. Au printemps il y eut des jaunisses, des fièvres tierces et quotidiennes. Au mois de juin, il survint des dyssenteries qui régnèrent jusqu'en octobre, mais elles étaient très-épidémiques en août. La rhubarbe unie au corail ou à la terre sigillée, fut d'un grand secours; on employa aussi quelquefois la tormentille, le cachou, le laudanum dans l'émulsion de coings, l'extrait d'opium et le vin rouge du Tyrol. Il paraît que les immondices des soldats et des chevaux contribuèrent à propager cette maladie, et à l'entretenir pendant aussi long-temps. Outre la maladie pétéchiale, il y eut encore des fièvres vermineuses et des petites véroles parmi les enfans, qui furent aussi attaqués de fausses angines; ensuite on vit des fièvres tierces et quartes irrégulières. Le reste de l'année fut assez paisible, la saison modérée; l'épidémie cessa, l'ennemi ayant abandonné la ville, et l'on ne vit que quelques maladies sporadiques en petit nombre.

1705.

Le vent d'est commença l'année par couvrir modérément de neige la terre, mais vers le 12 il survint un froid intense. La neige tomba en abondance au mois de février, et le temps fut serein jusqu'à l'équinoxe du printemps. Après ce temps les vents furent variables, et retardèrent le prin-

temps. Le 19 avril il tomba encore de la neige, mais elle fondit aussitôt. Le mois de mai fut froid et désagréable, et disposa les corps à toutes les affections maladives, et sur-tout aux fièvres tierces qui régnaient déjà depuis le mois de janvier, mais qui devinrent beaucoup plus fréquentes en mars, avril et mai. En mars, il y eut des pleurésies assez bénignes ; vers la fin d'avril, des apoplexies. En avril, mai et juin, beaucoup de scarlatines qui furent épidémiques, mais peu dangereuses.

Le mois de juin, malgré la vicissitude des vents, fut serein, mais froid ; vers le milieu du mois, il y eut quelques chaleurs et quelques beaux jours entremêlés de pluie. Vers la fin de la canicule, il survint des pluies qui humectèrent la terre.

Septembre, après les chaleurs du mois d'août, se montra tempéré, mais très-humide ; il survint des affections catarrhales et des engorgemens aux glandes du col. Après l'équinoxe d'automne, l'inconstance des vents continuant, on eut jusqu'en novembre plusieurs jours sereins, qui furent suivis de tous les avant-coureurs de l'hiver et d'une constitution très-humide. Il y eut beaucoup d'odontalgies accompagnées de violentes douleurs de tête, des toux contumaces et des fièvres étiques.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE BERLIN, 1697, 1698.

Garliep. JANVIER fut assez glacial, la fin fut plus tempérée, ainsi que le commencement de février; mais vers le 20 le froid reprit plus fort, ce qui dura jusqu'au 5 mars ; dès-lors le temps redevint plus doux. Vers le 15, il y eut trois jours de mauvais temps. Avril fut froid ; il y eut de la neige, de la pluie et de la grêle. Il gela pendant les nuits. Il y eut cependant peu de maladies pendant ce trimestre. On vit seulement des toux, des catarrhes, des fluxions sur la gorge, quelques pleurésies, des petites véroles, des apoplexies, des paralysies, des gouttes, et diverses fièvres.

Avril fut tempéré et pluvieux. Mai fut assez agréable, quoiqu'il y eût des jours froids et pluvieux. Juin ne fut pas désagréable. On vit peu de maladies pendant ce trimestre ; seulement quelques fièvres intermittentes, des continues, et très-peu de catarrhales, des pleurésies, des gouttes vagues, des petites véroles et des épilepsies chez les enfans, des cardialgies, des céphalées, des odontalgies et des asthmes.

Juillet fut serein, et il y eut quelques jours de pluie. Août fut agréable et serein. Septembre eut la même température. Les diarrhées et les dysenteries furent presque les seules maladies de ce trimestre.

Octobre

Octobre fut très-variable et pluvieux. Novembre fut pluvieux, nébuleux; il gela dès le 10. Décembre se présenta avec le froid ; il tomba de la neige et ensuite de la pluie : il y eut peu de jours beaux. Les maladies de ce trimestre furent un peu plus fréquentes que dans le précédent. On observa quelques fievres de divers types, des exanthèmes pourprés, la rougeole et des petites véroles, mais qui ne furent point épidémiques. Il y eut aussi des catarrhes, des toux, des odontalgies, des angines, des oppressions de poitrine, des gouttes, des pleurésies, et peu d'épilepsies.

1698.

Les premiers jours de janvier furent sereins et froids ; il y en eut quelques-uns tempérés, mais le froid revint avec la neige. En février, il y eut des jours beaux, et d'autres où il tomba de la pluie et de la neige. Le mois de mars vint, amenant avec lui la belle saison du printemps.

Les maladies de ce trimestre furent, outre le scorbut endémique ; des fièvres intermittentes, continues, ardentes, et quelques malignes presque épidémiques, des petites véroles confluentes, des pleurésies, des péripneumonies, des hémoptysies, des catarrhes, des gouttes vagues, des hypocondries, des coliques néphrétiques et hystériques.

Avril fut généralement chaud et serein ; il y eut quelques nuits glaciales ; du 28 au 30 il plut beaucoup. Le commencement de mai fut aussi

pluvieux, mêlé de quelques jours chauds. Juin fut en général serein et agréable, malgré quelques pluies qui survinrent.

Ce trimestre, d'une saison aussi douce, produisit peu de maladies ; on observa les mêmes que celles du précédent, mais en plus petit nombre. Il y eut aussi quelques rougeoles.

Les premiers jours de juillet furent beaux et chauds ; vers le milieu du mois il survint des pluies qui alternèrent avec le beau temps jusqu'au 31.

Août fut dans le commencement orageux et tempêteux ; du 5 au 10 il y eut des matinées belles et des après-midi pluvieux ; le reste du mois fut variable jusqu'au 31 qui fut très-beau.

Septembre eut l'inconstance de l'automne.

Les maladies de ce trimestre continuèrent à être les mêmes que celles du précédent, mais un peu plus fréquentes. Les petites véroles furent communes.

Le mois d'octobre s'annonça avec un air riant, mais après le 16 il devint un peu plus austère et nébuleux ; le 28, il tomba pour la première fois de la neige et de la pluie.

Novembre fut d'abord inconstant. Il tomba beaucoup de neige ; il gela pendant cinq jours. Vers le 17 il dégela ; le froid reprit ensuite avec la neige. Décembre fut plus froid, pluvieux et couvert. Le froid continua ; et le 31, le temps s'étant radouci il tonna, chose extraordinaire dans ce pays.

Les maladies de ce trimestre furent des ca-

tarrhes, des toux, des défluxions scorbutiques, des gouttes vagues, des pleurésies, des diarrhées, des lienteries; sur la fin il y eut des affections soporeuses et comateuses, souvent mortelles.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE SAINT-GALL, FIN DE 1696 ET PRINCIPE DE 1697.

L'AUTOMNE de 1696 eut une constitution austrine; les petites véroles et la rougeole furent générales. Sur la fin de l'automne, la chaleur diminuant, ces deux maladies furent moins fréquentes; il survint des fièvres. S. S. Anhorn.

Les commencemens de novembre et de décembre furent variables, et la constitution fut boréale, nébuleuse et pluvieuse. La petite vérole reparut seule, mais elle fut bénigne : elle prit un mauvais caractère au commencement de 1697, et fut confluente.

On remarque que les enfans des bouchers souffrirent dans cette maladie des douleurs de ventre considérables, avec météorisme et une complication de pétéchies livides. Ces accidens étaient sans doute causés par les exhalaisons qui s'élèvent des animaux tués dans les boucheries, et de leur peau qu'on y fait sécher. Ces pétéchies étaient très-larges, et les enfans y succombaient bientôt. On n'observa aucune épidémie parmi les adultes.

Le printemps fut inconstant, et des pluies

abondantes venues avec un vent du nord, diminuèrent la chaleur.

L'été et l'automne, quoique désagréables à cause des pluies considérables qu'il tomba, ne furent cependant pas insalubres. Il y eut quelques apoplexies au mois de septembre.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE PRESBOURG, EN 1695, 1696, 1697.

Ch. Raygers.

L'HIVER fut très-rigide ; il y eut beaucoup de neige ; la gelée dura jusqu'en mars ; le froid commença aussitôt après le solstice ; il tomba neige sur neige. Février et mars ne furent pas plus tempérés. Au mois de janvier, on observa plusieurs coliques convulsives parmi les militaires revenant des camps. Février et mars fomentèrent un genre de fièvre avec une malignité latente. Elle simulait un catarrhe avec douleurs gravatives de tête, fébricule lente, toux sèche, coryza véhément. Mais vers le neuvième ou onzième jour, la maladie commençait à s'exaspérer, et il survenait de graves symptômes, tels que les veilles, le délire et les pétéchies, avant-coureurs de la mort.

De l'équinoxe du printemps jusqu'au solstice d'été, le temps fut variable, tantôt chaud et tantôt froid, tantôt pluvieux et tantôt serein. Le commencement d'avril fut encore brumeux : du milieu jusqu'à la fin il fit une chaleur estive. Mai fut mêlé de pluie avec des alternatives de chaud

et de froid. Il y eut quelques pluies en juin, et des gelées blanches qui sont assez rares dans ce temps-là. Le 7, il tomba le matin une rosée pourprée. Il n'y eut dans ce mois presque aucune maladie ; comme à l'ordinaire, on vit seulement des fièvres tierces si douces, qu'elles cessaient au troisième ou au quatrième paroxisme, sans remède ou avec un seul purgatif et la saignée ; et quelques petites véroles bénignes.

L'été fut plus froid que chaud, plus humide que sec. La fin de juin et le commencement de juillet jouirent de quelque sérénité ; mais il survint ensuite des pluies qui firent déborder le Danube. La chaleur revint avec force au commencement d'août ; mais elle ne dura que sept jours, après lesquels il survint des pluies qui durèrent jusqu'en octobre. Cependant, malgré cette intempérie, à peine observa-t-on quelque maladie, excepté quelques dyssenteries parmi les enfans, que l'on guérissait avec une décoction de lait et de verveine.

Tout l'automne fut pluvieux. Octobre fut serein ; novembre, variable et inclinant à l'hiver ; décembre froid, avec de la neige et des pluies considérables jusqu'au solstice.

En octobre, on observa quelques fièvres erratiques sans type régulier, que l'on traita avec les purgatifs, la saignée et le quina.

1696.

On eût dit que les saisons avaient changé.

L'été dernier avait été hivernal, et l'hiver de 1696 fut chaud ; aucun froid, aucune gelée, point de neige. Janvier fut pluvieux, nébuleux et venteux. Février fut presque tout sec et serein ; les matinées seules étaient fraîches. Mars fut de même, excepté qu'il fut un peu plus venteux. On ne vit pendant ce trimestre aucune maladie notable, si ce n'est quelques catarrhes. Après l'équinoxe du printemps, l'air commença à changer. A la fin de mars il survint des froids plus grands ; il y eut des gelées pendant la nuit ; et de la neige qui se changeait en pluie continuelle, pendant le jour. Avril, variable par sa nature, suivit la même température, et ne devint sec que vers sa fin. On espérait un meilleur temps sous le signe des gémeaux ; mais le mois de mai, et le commencement de juin jusqu'au solstice, furent très-inégaux ; et il survint alors des mauvais temps. On vit paraître les pleurésies que Hippocrate a placées dans l'hiver. En mai, il y eut quelques fièvres malignes avec des exanthêmes, mais qui ne furent point mortelles.

Il y eut au mois de juillet et d'août des chaleurs intenses, mais qui ne furent pas de longue durée. Il y eut jusqu'au milieu de septembre quelques pluies fraîches. Les dyssenteries au mois d'août étaient fréquentes chez les enfans dont il mourut un grand nombre. Cette maladie était très-contagieuse. Enfin, ce fut dans l'automne que parut l'été, qui dura depuis l'équinoxe jusqu'au mois de décembre. Octobre et novembre furent sereins, et les matinées fraîches. La tem-

pérature changea en décembre, et devint nébuleuse, venteuse et pluvieuse ; il neigea beaucoup. Enfin, le froid survint et la neige dura jusqu'en avril de l'année suivante. Il n'y eut point de maladies notables.

1697.

Depuis le solstice d'hiver jusqu'à l'équinoxe du printemps, la saison fut constamment très-rigide ; le Danube gela, ce qui est très-rare à Presbourg. Comme la neige couvrit la terre pendant long-temps, les fruits et les récoltes furent détruits. Vers la fin de février, il régnait des fièvres malignes par toute la ville, elles étaient accompagnées de pétéchies, et étaient très-contagieuses. Elles durèrent jusqu'aux chaleurs du mois de mai.

Le printemps fut assez orageux. Avril fut serein, sec et plus chaud qu'à l'ordinaire. Mai fut variable ainsi que juin. On n'observa aucune maladie particulière.

L'été, comme celui de l'année précédente, fut médiocrement chaud ; les matinées étaient fraîches. Il y eut à la fin d'août des bruines, ce qui n'arrive qu'à la fin de septembre. Dans ce temps les jaunisses étaient fréquentes, mais peu opiniâtres.

L'automne fut toujours variable et inconstant jusqu'en décembre qui amena la gelée et les neiges prématurément. Les fièvres régnantes dans cette saison-là, étaient des tierces doubles, peu de quartes, et faciles à guérir.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE D'AUGSBOURG, 1706.

Schroeck. L'HIVER eut une constitution austrine. Février fut nébuleux jusqu'à l'entrée du soleil dans le signe des poissons ; alors le temps devint serein et le froid augmenta. On vit des coryza, des toux humides, des odontalgies et des fièvres hectiques.

Vers l'équinoxe du printemps, le zéphyr soufflant presque continuellement ramena la constitution austrine, sous laquelle il y eut des fièvres quotidiennes et des tierces, qui cédaient facilement à l'émétique et au quina. On observa par fois des douleurs néphrétiques assez modérées. Ensuite, malgré une grande vicissitude des vents, on eut plusieurs jours chauds et sereins. La terre devint très-sèche. On ne vit que quelques odontalgies, des toux convulsives, des coryza qui devenaient longs et opiniâtres si on n'y apportait un prompt remède. Juin et juillet jouirent d'une grande sérénité; il y eut cependant quelques pluies. Pendant la canicule, les chaleurs furent extraordinaires, et elles durèrent presque sans interruption jusqu'au 7 septembre ; dès-lors, les dysenteries commencèrent à régner et furent funestes aux enfans. Il y eut beaucoup de fausses couches parmi les femmes. Le reste de l'année fut tempéré ; les vents furent continuellement variables ; les pluies furent fréquentes ainsi que les brouillards. Il n'y eut que quelques rhumatismes vers le solstice d'hiver.

1707.

L'année commença avec la même température. Le froid survint, mais il fut peu durable ; il n'y avait d'autres maladies populaires que des rhumatismes et des fièvres intermittentes, quelques pleurésies et petites véroles bénignes.

Le froid parut augmenter au commencement de mars, mais il ne tarda pas à diminuer de nouveau, et le printemps se montra avec aménité ; seulement il survint quelques jours de fraîcheur qui donnèrent lieu à des catarrhes, et dans le même temps régnaient des fièvres quotidiennes et tierces qui continuèrent à dominer jusqu'en automne, qui fut très-humide. L'été fut très-chaud et sec ; mais à l'entrée du soleil dans le signe du lion, des pluies et des vents impétueux enfantèrent des catarrhes et des fièvres quartes, des gouttes vagues. Le mois de décembre amena un froid prématuré, mais il n'y eut aucune maladie.

1708.

Les deux premières semaines de janvier furent belles ; mais lorsque le soleil entra dans le signe du verseau, la température devint humide et pluvieuse ; février fut tour à tour froid et tempéré. Il n'y eut pas de maladies épidémiques : on vit seulement quelques fièvres quotidiennes et tierces, des toux, des érysipèles, des petites véroles.

Cette température humide continua pendant

l'équinoxe du printemps et le reste du mois de mars. L'air redevint serein en avril, et ce temps subsista jusqu'au 15 du mois de mai. Il survint à cette époque des pluies et le vent du nord, qui durèrent jusqu'au commencement d'août qui fut chaud, quoique ses matinées fussent fraîches. La chaleur diminua par les pluies qui durèrent jusqu'à l'équinoxe. Les fièvres, les toux, la petite vérole et la rougeole furent en vigueur.

Au mois de juillet on vit des odontalgies et des ophtalmies, ainsi que des douleurs spasmodiques chez les femmes.

Vers l'équinoxe d'automne il y eut environ seize jours de beau temps, les matinées étaient nébuleuses et les vents très-variables ; cette constitution dura jusqu'au 15 novembre, et de cette époque au 15 décembre il y eut du froid, des brouillards et de la neige. Les odontalgies, les catarrhes et les autres fluxions furent très-communes, mais elles ne firent pas de mal.

1709.

Le commencement de l'année avait été nébuleux, les jours suivans un zéphir véhément amena de la pluie et de la neige ; mais le froid survint bientôt et alla toujours en croissant. Vers le 24 un vent du midi tempéra la rigueur de la saison.

Février eut d'abord un froid tolérable ; mais sur la fin il survint un froid beaucoup plus rigide qu'en janvier, et qui s'étendit jusqu'en mars et

avril, tellement que le 15 dudit mois le thermomètre à l'alkool donna le matin 15 degrés; mais il survint ensuite de la chaleur mêlée de pluie. Les maladies dominantes furent les catarrhes et les fièvres quotidiennes et tierces, marquées par fois de symptômes de malignité. Le reste de l'année fut assez régulier.

1710.

La constitution de 1710 fut humide, médiocrement froide. En janvier il y eut des catarrhes et des gouttes arthritiques; au mois de mars on vit des céphalalgies, des fièvres tierces. Garliep.

Le mois de mars fut serein; avril fut chaud et variable. Au mois de juin on vit beaucoup de rougeoles et de petites véroles; le reste de l'année fut assez variable dans sa température, et cependant il n'y eut aucune maladie épidémique.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE BERLIN, 1702, 1703, 1704.

Le mois de janvier fut froid; il tomba de la neige, de la pluie, et le temps fut très-nébuleux. Février présenta la même constitution atmosphérique; le froid fut plus intense. Le commencement de mars fut venteux, froid et beau; la fin fut d'une température plus douce.

Les maladies régnantes de ce trimestre furent

le scorbut, les petites véroles malignes, des fièvres continues et intermittentes, des catarrhes, des pleurésies, des cardialgies, et autres affections des membranes muqueuses.

Le mois d'avril se montra inconstant; il fut beau, ensuite tempéré et entremêlé de pluies. Mai fut variable; et juin fut chaud, et très-humide à cause des pluies qui tombèrent durant une partie de ce mois.

La constitution épidémique dominante présenta peu de maladies; il y eut seulement quelques pleurésies, des fièvres ardentes continues, des asthmes, des diarrhées et des dyssenteries.

Le mois de juillet fut très-chaud; il tomba peu de pluie. Août jouit de la même température; et septembre fut beau, mêlé seulement de quelques jours pluvieux.

On vit paraître pour la première fois le rachitisme, apporté à Berlin par les Français qui avaient été obligés d'abandonner leur patrie par l'effet de la révocation de l'édit de Nantes. A cette maladie se joignirent des fièvres malignes et contagieuses, des flux de ventre, des toux, des ictères, des affections psoriques, et des fièvres intermittentes de divers types.

Les premiers jours d'octobre offrirent la sérénité du mois précédent. Il y eut ensuite quelques jours de froid et de pluie qui, en se joignant aux brouillards, formèrent la température de novembre. Décembre s'annonça par un temps pluvieux, lequel fut suivi de quelques journées

belles et sereines; mais à la fin du mois, la neige, le froid et la pluie annoncèrent l'hiver.

Ces diverses températures furent accompagnées d'affections arthritiques, de catarrhes épidémiques, de fièvres intermittentes, de petites véroles confluentes, de pleurésies, de diarrhées et de dyssenteries.

Janvier 1703 fut pluvieux, il tomba peu de neige; la fin du mois offrit quelques jours sereins. Février fut froid, nébuleux, venteux: il y eut peu de neige. Un froid intense se fit sentir au commencement de mars: il neigea, il plut, il survint de très-fortes gelées; mais vers la fin du mois, une pluie accompagnée du vent du sud amena le dégel.

Les fièvres intermittentes bénignes et malignes, catarrhales et pourprées, et les péripneumonies constituèrent les maladies dominantes de ce trimestre.

Avril fut beau et tempéré. Il tomba un peu de pluie vers la fin du mois. Mai fut de même. Juin fut chaud et pluvieux. Les fièvres tierces et catarrhales continuèrent durant ces trois mois, et furent accompagnées de fièvres ardentes bénignes, de petites véroles et de rougeoles, qui régnèrent concurremment.

Le mois de juillet fut très-variable. Août fut chaud et serein; il tomba peu de pluie. Septembre fut chaud, nébuleux et pluvieux dans le principe, et serein vers la fin.

Les coliques, les flux de ventre, les fièvres exanthématiques, les gouttes vagues, les para-

lysies et les apoplexies, furent le système morbifique qui régna durant ces trois mois.

Les brouillards, les vents variables, les transitions brusques de température, signalèrent le mois d'octobre : le 19 il tomba de la neige. Novembre fut froid et neigeux. Décembre plus froid, pluvieux et glacial.

Ce trimestre présenta une longue cohorte de maladies dominantes : ce furent les fièvres ardentes malignes, les petites véroles suspectes, des fièvres tierces et quartes, des catarrhes, des coqueluches et des gouttes scorbutiques.

L'année 1704 s'annonça par la neige, le froid et la gelée, qui survinrent en janvier. On vit en février de la pluie, des gelées entremêlées de jours sereins. Le commencement de mars fut encore froid; mais la fin annonça une température de printemps.

Le scorbut et la syphillis presque épidémique, des fièvres de différens types, la goutte, la jaunisse, les cardialgies et les ménorragies furent les maladies dominantes de cette saison.

Avril fut nébuleux, pluvieux et venteux, mais tempéré; ensuite il devint chaud et serein. Il y eut à la fin du mois quelques jours couverts. Mai fut en général pluvieux, entremêlé de quelques belles journées. Juin fut chaud et humide.

On vit régner durant ce trimestre des fièvres intermittentes, quelques continues inflammatoires, des catarrhes, des pleurésies, des asthmes et des migraines.

Le mois de juillet fut chaud, sec et serein; il

se termina par quelques journées pluvieuses. Dans le mois d'août, les matinées étaient belles et les après-dìners pluvieux. Il y eut peu de beaux jours dans le mois de septembre, dont la température fut humide et variable.

La constitution épidémique présenta des fièvres éphémères, hémitritées, tierces, putrides, malignes, et des exanthêmes de toute espèce.

Octobre fut en général serein et tempéré, entremêlé de quelques jours de pluie. Novembre fut nébuleux, peu froid; le milieu fut serein; la température de la fin fut froide et humide. Décembre fut d'abord comme la fin du mois précédent, ensuite le temps se mit au beau, et il survint un froid glacial et sec.

Ce trimestre présenta peu de maladies, excepté le scorbut et les maladies syphilitiques, qui se propagèrent considérablement.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE LAYBACH, EN CARNIOLE, EN 1709, 1710, 1711, 1712, 1713, 1714, 1715, 1716, 1717.

1709.

L'HIVER de cette année fut un des plus rigoureux qu'on eût jamais vu; il fit périr une grande quantité d'hommes, d'animaux et de plantes, telles que les vignes. Marc Gerbesius.

Il régna des apoplexies mortelles, des gouttes

opiniâtres, des sciatiques, des catarrhes, des pleurésies et des phthisies.

1710.

L'hiver fut tempéré et il y eut peu de maladies, seulement sporadiques. Le commencement du printemps fut beau, la fin fut pluvieuse, ce qui produisit des maladies fluxionnaires.

L'été eut la même constitution, et les vents du nord soufflant, les affections catarrhales, les toux et les gouttes furent abondantes; l'automne fut d'une température assez constante, excepté la fin d'octobre qui fut pluvieuse. Outre les affections catarrhales et arthritiques, il y eut encore des coliques et des fièvres intermittentes.

1711, 1712.

La constitution épidémique de 1711 ne différa presque point de celle de l'année précédente.

L'hiver de 1712 fut froid, et il y eut beaucoup d'affections catarrhales, de pleurésies, de phthisies, de ophalalgies, maladies qui durent leur origine à la constitution austrine et pluvieuse de l'automne dernier. Le commencement du printemps fut beau, mais le mois d'avril fut froid. Mai ne fut pas moins inconstant et désagréable. Juin eut une constitution semblable, quoique plus chaud vers sa fin. Juillet et août furent chauds, pluvieux et sujets aux tempêtes; on vit des fièvres tierces, intermittentes, quartes, fausses tierces, diarrhées et dyssenteries.

L'automne

L'automne fut assez agréable ; mais novembre et décembre furent si pluvieux qu'il ne se passait pas un jour sans pluie, seulement la fin de décembre fut froide et sereine. Il y avait une grande mortalité parmi les animaux. On observa des fièvres catarrhales, des vertiges, des hémiplégies, des gouttes arthritiques, etc. ; et à la fin de décembre, des toux, des enrouemens, des pleurésies, des otalgies.

1713.

On ne vit jamais d'année plus inconstante ; aussi les récoltes furent mauvaises, les grains pleins de zizanie, et les fruits sans saveur ni maturité. On observa beaucoup de fièvres, de diarrhées et de dyssenteries.

1714.

Cette année fut peut-être plus inconstante encore que la précédente, et les récoltes furent plus mauvaises, ce qui produisit la famine dans la Croatie. Les maladies régnantes furent des fluxions de tous genres, des gouttes, des coliques, des pleurésies, des hydropisies, des fièvres malignes, des diarrhées, des dyssenteries, des fièvres vermineuses et exanthématiques.

1715.

L'année 1715 fut assez régulière ; les pétéchies,

la petite vérole et la rougeole furent les maladies les plus communes.

1716.

L'hiver fut long et assez rigoureux ; mais depuis le 15 mai jusqu'au mois d'août, la saison fut si bonne, que les récoltes fournirent abondamment. Mais septembre fut pluvieux, et les vendanges furent mauvaises. Il y eut alors beaucoup de maladies fluxionnaires, mortelles aux individus attaqués de la poitrine.

1717.

L'hiver fut froid, mais le printemps fut tempéré. Juin et juillet, quoique chauds, furent sujets aux tempêtes. L'automne fut agréable comme le printemps, et il ne régna aucune maladie épidémique.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE MULHAUSEN, 1700.

J. G. Hoyer.

L'HIVER fut pluvieux, il tomba beaucoup de neige, le vent de sud-est souffla presque constamment. Il régna des affections catarrhales, et même des catarrhes suffoquans parmi les enfans au berceau. La rougeole fut épidémique à la fin de janvier. On observa aussi parmi les adultes des douleurs arthritiques, des fièvres ardentes et des pleurésies malignes.

Le printemps fut beau et sec, la petite vérole prit la place de la rougeole, et l'on observa, surtout dans les environs de la Forêt-Noire, des fièvres de mauvais caractères et des affections spasmodiques dues à la mauvaise récolte des grains de l'année 1699 : car les blés furent tous corrompus par ces grains noirs, nommés *mutter korn*, blés ergotés.

L'été fut très-chaud et sec, et la récolte fut abondante ; la petite vérole régnait toujours, ainsi que des fièvres quotidiennes, tierces et continues.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE TUBINGEN, 1701.

Il avait régné en 1691, 1692, 1693 une dysenterie épidémique très-cruelle à Tubingen, pendant le séjour des troupes françaises dans ce pays qui fut le théâtre de la guerre. Cette maladie reparut encore en 1699, mais elle fut étouffée dès sa naissance. R. J. Camerarius.

Le printemps de 1701 fut froid et inconstant, l'été fut chaud et sec, et pendant ces deux saisons on vit peu de maladies épidémiques ; la fin d'août fut un peu froide ; septembre eut des brouillards et fut sec ; la moisson fut bonne ainsi que la vendange. La sécheresse fit mourir une quantité de vers qui menaçaient le raisin ; mais les pommes et les poires piquées par ces vers tombèrent avant leur maturité. Les feuilles du hêtre étaient couvertes d'excroissances nommées noix de galle, et

celles des choux étaient toutes rongées par les chenilles.

Epizooties.

Il régna parmi les bœufs et les vaches une maladie qui les faisait périr d'hydropisie de poitrine. Il périt aussi une quantité prodigieuse d'oies.

Epidémie, Diarrhée.

On observa aux mois de juin et de juillet des diarrhées colliquantes (*torminosæ*) qui attaquèrent d'abord les enfans et ensuite les gens d'un âge plus avancé. Elles étaient accompagnées de vomissemens et de spasmes dans les jambes qui caractérisaient le cholera. Quelques-unes dégénérèrent en dyssenterie assez bénigne. On traita cette affection avec la poudre panonique, l'antimoine diaphorétique, la gélatine de corne de cerf, la semence de plantain, et autres moyens recommandés par Morton. On terminait le traitement par le quinquina, avec l'électuaire diascordium en bols, ou son extrait avec la thériaque.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE LA HONGRIE-INFÉRIEURE OU BASSE-HONGRIE, EN 1711.

Adam Genselius.

L'HIVER fut assez rigoureux, la neige abondante. Il régna une fièvre pourprée maligne, attaquant principalement les enfans à qui il survenait des convulsions vers le deuxième ou

le troisième jour, et qui occasionaient la mort vers le cinquième ou le septième. Les mains, les pieds et le dos donnaient après la mort des signes d'une grande malignité. L'ouverture de deux cadavres montra les poumons et le foie couverts de taches livides.

Le printemps fut très-sec. Juin fut froid et pluvieux. Il survint une prodigieuse quantité d'insectes vers la fin de l'été. La petite vérole et la rougeole régnèrent épidémiquement.

Juillet fut d'abord chaud ; la fin fut pluvieuse et froide. Août, dans le commencement fut chaud ; la fin, fraîche et pluvieuse. Septembre, chaud et serein en grande partie. Il régnait alors quelques fièvres tierces.

Octobre et novembre eurent une constitution pluvieuse. Décembre fut de même à son principe ; le milieu fut venteux, et la fin fut chaude et humide. On ne vit que des fièvres intermittentes, des diarrhées, des asthmes, des apoplexies, des rougeoles et des petites véroles.

1712.

Le commencement de janvier fut très-froid et venteux, avec des neiges si abondantes, que dans certains lieux il y en eut plus de neuf pieds de haut. Ce temps fut très-fatal aux femmes enceintes qui avortèrent presque toutes, et qui périrent d'apoplexie, ou de pleurésie, ou de fièvres pourprées.

Février, d'abord turbulent, fut ensuite calme et tempéré.

Mars eut vers son milieu, des tempêtes, des neiges, et de la pluie vers la fin, ce qui amena les fièvres aiguës qui étaient souvent mortelles vers le cinquième ou le septième jour.

Le printemps fut pluvieux. Il y eut un tremblement de terre qui causa même quelques dommages dans la ville de Neustadt.

Mai fut très-pluvieux. Les métamorphoses des fièvres furent singulières dans ce mois-là. D'abord elles simulaient des continues pendant trois jours; le quatrième il y avait rémittence; le cinquième il venait deux paroxismes, un le matin et l'autre le soir; le sixième de même; enfin, le huitième jour elles dégénéraient en véritables tierces, conservant ce type pendant six jours; puis de nouveau elles devenaient anomales pendant trois jours; ensuite rémission de vingt-quatre heures, pour reprendre le caractère de doubles quotidiennes. Si lorsqu'elles étaient tierces, on employait à temps les tempérans et les évacuans, elles guérissaient, pourvu qu'on aidât une diaphorèse critique. Mais si l'on troublait leur marche par la saignée et les purgatifs, elles devenaient alors rebelles.

Les mois de juin et juillet furent très-chauds, et l'on vit une grande quantité d'insectes, et sur-tout de reptiles et de serpens venimeux. On vit sortir pendant quelques jours, d'une fontaine, une eau rouge et fétide que le peuple superstitieux disait être du sang; mais analysée, on trouva qu'elle contenait une terre martiale mêlée d'un peu d'as-

phalte, dont l'écoulement avait été sans doute produit par le tremblement de terre.

Août fut extrêmement pluvieux, ce qui fit augmenter le nombre et l'intensité des fièvres erratiques, qui revenaient deux fois le jour avec délire, soupirs, plaintes, stupeur, et presque un état cataleptique.

Epizootie.

Dans le même mois les brebis furent attaquées de pustules blanchâtres pleines d'un pus fétide, avec la respiration difficile et l'haleine mauvaise.

On trouva aussi beaucoup d'animaux sauvages de toute espèce, morts dans les forêts. Les chiens voraces qui mangèrent de ces charognes, devinrent hydrophobes.

Au commencement de l'automne il y eut de si grandes inondations, que dans un seul village plus de quarante personnes périrent. On vit régner alors des dyssenteries, des catarrhes et des apoplexies.

1713.

Le commencement de janvier fut tempéré, humide et nébuleux. Vers le milieu il gela fortement. Il se termina avec des pluies et des vents considérables. Dans ce mois il y eut beaucoup de fièvres quartes qui, au moyen d'un cathartique, dégénéraient en tierces, et se jugeaient en quatre à cinq accès. Il y avait des petites véroles malignes et confluentes.

Dans le premier quartier de la lune de février le froid augmenta, ensuite il diminua, et il survint des pluies et un air tempéré. Les fièvres malignes pétéchiales commencèrent à paraître, débutant avec un délire féroce, quoique le pouls fût comme dans l'état naturel. Elles étaient mortelles le cinquième ou le septième jour.

Le commencement de mars fut serein et tempéré ; il y eut ensuite des pluies considérables. Avril fut serein jusqu'au 15, et il survint de la neige qui tomba en telle abondance, qu'il y en eut de quatre pieds de haut.

Le commencement de mai fut pluvieux, venteux et froid. Dans ce mois, il survint à Vienne en Autriche des fièvres malignes avec des exanthèmes et des bubons non pestilentiels, mais il mourut beaucoup de monde. François-Xavier Bensa a donné en 1717 une description de cette maladie.

Le commencement de juin fut pluvieux, venteux et froid ; le milieu, chaud et serein, et la fin pluvieuse. Juillet fut d'abord serein. Il survint ensuite des pluies et un froid rigoureux. La maladie pestilentielle de Vienne se répandit dans la Basse-Hongrie, et sur-tout à Presbourg.

Le mois d'août fut de même d'abord froid et pluvieux ; du 4 au 9, chaleur considérable.

Septembre fut pluvieux et austral. Le commencement d'octobre, tempéré et serein : ensuite pluie, froid et neige. La peste avait diminué. Novembre fut d'abord chaud et pluvieux, la fin fut froide. Décembre fut variable. Il ne restait

plus que peu de personnes atteintes de la maladie pestilentielle.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE LA HONGRIE, 1699, 1700, 1701, 1702, 1703, 1704, 1705, 1706, 1707, 1708, 1709.

1699.

L'HIVER fut austral et humide. Les petites véroles régnèrent épidémiquement. Elles furent assez malignes, et quelquefois compliquées de pétéchies. Au printemps on vit la rougeole, qui fut bénigne.

André Loew père et Ch. Fr. Loew son fils.

Aux mois d'avril, mai et juin, les fièvres pétéchiales malignes furent très-fréquentes, et devinrent mortelles pendant le solstice.

1700.

Cette année fut d'une intempérie remarquable. Janvier et février ne furent pas très-froids. Mars et avril le furent davantage. Il y eut constamment de la neige et des gelées, et l'on vit paraître des fièvres continues exanthématiques.

Juin et juillet furent pluvieux. Le temps fut très-chaud et serein depuis le mois d'août jusqu'au 15 septembre. Le reste de ce mois et tout celui d'octobre, furent extrêmement pluvieux. Pendant cette constitution atmosphérique, on vit

régner les toux, les rhumes, les fièvres, et surtout les quartes qui furent épidémiques, ainsi que les apoplexies.

1701.

La même inconstance de l'automne précédent se montra dans le commencement de cette année; car janvier et février eurent des jours d'un froid intense, suivis de jours très-tempérés, ce qui produisit beaucoup de maladies rheumatiques.

Mars fut modéré; mais en avril et jusqu'au milieu de mai, le temps fut froid, ce qui occasiona des catarrhes, des coliques convulsives, des épilepsies. Juin ne présenta aucune observation.

Juillet fut très-chaud; on vit des fièvres tierces et des miliaires. Les chaleurs furent intenses dans le mois d'août; il y eut peu de pluie; il régnait des fièvres ardentes qui étaient marquées par un frisson de trois heures, suivi d'une chaleur qui durait quelquefois quarante heures, avec un violent mal de tête, prostration des forces et délire. La saignée, et ensuite les diaphorétiques, en furent les meilleurs remèdes. Cependant ces fièvres se terminaient rarement avant le neuvième paroxisme. Elles continuèrent pendant tout septembre qui fut très-chaud et sans pluie.

Le mois d'octobre commença avec des pluies auxquelles succéda un temps chaud qui dura jusqu'à la fin de novembre. Il y avait alors peu de maladies. Le mois de décembre fut froid.

1702.

Le froid dura jusqu'au 6 janvier. Il survint après, quelques jours de pluie, et ensuite un temps serein et chaud. Février présenta la même constitution; on n'observa que quelques catarrhes.

Mars fut en général sec et venteux. Vers l'équinoxe, des fièvres malignes pétéchiales commencèrent à régner parmi les enfans, et ensuite parmi les adultes. Cette épidémie dura jusqu'au mois de juin.

Avril fut d'abord chaud et serein, et ensuite froid et venteux.

Mai fut tour à tour chaud, froid, sec, pluvieux, venteux et serein. Les gouttes vagues furent fréquentes.

Juillet fut très-tempéré et chaud, ainsi que le mois d'août, si l'on en excepte quelques pluies et grêles.

Les intermittentes tierces régnaient en abondance.

Septembre fut très-inconstant, et dans ce mois il y eut des diarrhées et des dyssenteries.

La moitié d'octobre fut belle et sereine, le reste fut froid, nébuleux et pruineux. Novembre fut d'abord froid et nébuleux, ensuite assez chaud. Les fièvres malignes furent fréquentes, ainsi que la petite vérole.

Décembre fut froid, aussi vit-on sévir les catarrhes et les rhumatismes.

1703.

Le commencement de l'année fut tempéré, mais bientôt après il survint un froid intense qui se termina par des pluies. En février, il neigea et il gela considérablement. Mars fut chaud, sec et agréable. Mai et juin furent très-chauds, avec peu de pluies.

On observa dans ce semestre des fièvres continues bénignes. Les petites véroles furent plus fréquentes et plutôt malignes que bénignes. On vit aussi des fièvres tierces au mois de juin.

Juillet fut pluvieux et les nuits fraîches. Août commença avec le froid et les pluies; il fut inconstant. Septembre fut très-serein et agréable, et d'une température très-chaude. Octobre fut en général humide et pluvieux.

Novembre et décembre eurent une constitution de printemps.

Les fièvres bilieuses furent très-fréquentes dans ce semestre, et dégénérèrent souvent en jaunisse. On les guérit facilement avec les poudres de sel de chicorée, l'*arcanum duplicatum* ou le tartre vitriolé, l'esprit de sel coagulé, les poudres hépatiques, et par fois quelques grains de diagrède sulfuré.

1704.

Janvier fut très-froid et neigeux. Février, très-variable, serein en grande partie, mais tour à tour pluvieux, venteux et neigeux. Mars commença

avec un froid intense, qui fut ensuite tempéré par un beau soleil. Avril fut, contre l'ordinaire, agréable, serein et sec, presque sans pluie, et avec des chaleurs d'été. Le commencement de mai fut froid et pluvieux ; le reste du mois fut chaud, serein, venteux et sec. Juin fut très-sec et chaud. Comme la ville eut un blocus de neuf semaines à soutenir, les fièvres malignes pétéchiales s'y déclarèrent, sur-tout parmi les troupes impériales, et y causèrent beaucoup de ravages, sur-tout au mois d'avril ; la rougeole régnait en même temps, et continua en mai et juin avec les fièvres continues, tierces et intermittentes, et les petites véroles qui furent sporadiques.

Juillet fut très-amène, mais fort chaud. En août les chaleurs diminuèrent un peu ; mais il y eut des tonnerres, de la grêle et des tempêtes qui furent suivies du retour de la chaleur. Septembre, octobre et novembre furent si chauds, que l'automne parut être changé en été. Ce ne fut qu'à la fin du dernier mois et au commencement de décembre qu'il commença à tomber un peu de neige avec un froid modéré.

En juillet et août, les diarrhées et les dyssenteries furent assez fréquentes. A la fin d'août les affections rhumatismales régnèrent, ainsi que les gouttes vagues.

Dans les trois derniers mois, on ne vit que des fièvres tierces, quartes, et des catarrhes.

1705.

Le commencement de l'hiver fut très-rigide et dura tout janvier et février. Mars fut en général sec et froid. Avril et mai furent variables et pluvieux, ainsi que la moitié de juin. Dans les premiers mois on vit des fièvres quartes, des rhumatismes ; en février, des pétéchiales qui simulaient des pleurésies dans leur principe, et qui régnèrent avec la plus grande malignité en mars et avril. Ce ne fut qu'au mois de mai qu'elles commencèrent à diminuer ; dans le même temps l'ictère fut très-fréquent. Au mois de juin il y avait des fièvres tierces et quartes, mais faciles à guérir. Juillet, d'abord serein, fut ensuite pluvieux, et la fin, ainsi que tout le mois d'août, furent extrêmement chauds.

Septembre fut entièrement venteux, froid ou pluvieux ; octobre au contraire fut chaud, sec et agréable ; novembre, chaud et serein. Le commencement de décembre annonça le début de l'hiver par des nuages, des brouillards et un temps froid ; cependant le reste du mois fut serein et doux. Le 24 décembre les Hongrois remirent le siége devant la ville, et après y avoir jeté quelques bombes, ils se retirèrent de nouveau au bout de deux jours.

Les fièvres pétéchiales régnèrent, mais assez bénignes, jusqu'au mois de décembre, et dans les trois derniers mois on vit de plus des rhumatismes, des catarrhes, des douleurs arthritiques, des odontalgies, etc.

1706.

L'ennemi reparut devant la ville le 3 janvier, et après l'avoir bombardée, il tenta d'y donner l'assaut; mais ses efforts furent vains, et s'étant retiré le 10, il tourna le siége en blocus.

Le mois de janvier fut très-froid; février fut plus modéré; mars fut rigide, venteux et pluvieux; il tomba de la neige dans le commencement d'avril, mais le reste du mois fut chaud et serein; presque tout le mois de mai fut froid et sec; juin fut chaud, serein, quoique mêlé de quelques pluies bienfaisantes. En janvier il y eut des catarrhes et des fièvres quartes.

En février, des fièvres continues, des rhumatismes bilieux, des gouttes; on vit repulluler les fièvres pétéchiales en avril, mai et juin.

Juillet fut très-chaud, il y eut des pluies et des tempêtes; août fut chaud de même, mais les nuits étaient rafraîchies par des pluies; octobre fut doux et serein, quoique les matinées fussent nébuleuses, et novembre jouit de la même température. En décembre il tomba de la neige et de la pluie, et il y eut des alternatives de chaud et de froid.

Dans l'été, on vit des fièvres de toute espèce, des diarrhées, des dyssenteries. En octobre, on vit beaucoup de dysuries et d'autres affections rénales; dans les autres mois, il y eut quelques apoplexies.

1707.

Le commencement de janvier fut chaud et serein, le froid ne vint que vers le 10 ; il tomba de la neige et il gela.

Il y eut en février des pluies et des brouillards infects, très-épais dans le commencement; le reste du mois fut sec; mars fut froid jusqu'au 15 ; il tomba ensuite de la neige et de la pluie : ce mois fut très-ingrat et pluvieux.

Avril fut froid, humide et venteux ; mai fut en général sombre, et il y eut peu de beaux jours. Le mois de juin fut au contraire beau et serein.

Dans ce semestre, les fièvres continues exanthématiques qui régnaient depuis quelques années continuèrent à être épidémiques. En février, on observa beaucoup d'affections catarrhales parmi les enfans.

Juillet fut chaud, mais inconstant ; août fut presque entièrement froid et pluvieux. En septembre il y eut beaucoup de brouillards et de pluies, et cette inclémence dura tout le mois d'octobre ; novembre fut un vrai temps d'automne; décembre fut très-variable.

Dans ce semestre on vit des fièvres continues, des tierces et des intermittentes.

1708.

L'hiver fut extrêmement doux. Janvier n'eut ni neige ni gelées, mais des brouillards et de la pluie;

pluie ; février fut doux, serein et tempéré. Cette constitution dura jusqu'à l'équinoxe de mars : alors survinrent des vents froids, des pluies et des gelées. Avril fut chaud, sec et serein ; mai fut variable, juin pluvieux.

Il n'y eut presque pas de maladies en janvier.

En février on observa des apoplexies et des fièvres continues ; en mars, avril, mai et juin régnèrent les petites véroles, les fièvres tierces et les continues.

Juillet fut plus pluvieux que serein, ainsi que le commencement d'août, le reste du mois fut chaud ; septembre fut très-chaud et sec ; octobre fut beau et serein jusqu'après le 15, ensuite il survint des nuits fraîches ; il tomba de la neige. Le mois de novembre fut chaud et tempéré ; en décembre il tomba des neiges abondantes qui amenèrent le froid.

Au mois de juillet il y eut des petites véroles malignes ; en août, des diarrhées et des dyssenteries ; en septembre, des fièvres erratiques, qui continuèrent en octobre. On vit en novembre régner la rougeole, qui devint maligne en décembre.

1709.

Janvier fut extrêmement froid ainsi que février ; il tomba abondamment de la neige : ce temps dura jusqu'en mars. Avril fut doux, chaud et serein ; mai, froid et pluvieux ; juin, chaud et sec.

En janvier, la rougeole continua, accompa-

gnée de toux véhémentes, des catarrhes, des fièvres continues.

En février on vit des pétéchiales.

En mars, des rougeoles, des miliaires, des catarrhes, et les pétéchiales qui continuaient.

En avril, des catarrhes et des fièvres intermittentes.

En juin, on n'observa que des fièvres tierces.

Juillet fut très-venteux, froid et austère ; août très-chaud, excepté les derniers jours qui furent venteux et froids.

Septembre fut froid et pluvieux.

En juillet, août, septembre et octobre, on vit régner des fièvres qui d'abord paraissaient devoir être des fièvres continues malignes, mais qui dégénéraient en intermittentes franches, accompagnées de vomissemens et de cours de ventre bilieux, cholériques, ainsi que d'exanthèmes miliaires récurrens. Ces fièvres furent épidémiques, la saignée fut préjudiciable ; les diaphorétiques, les sels amers, les évacuans et le quinquina furent les remèdes les mieux indiqués : lorsqu'elles furent mal traitées, elles dégénérèrent en cachexie et en hydropisie mortelles.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE LONDRES, DE L'ANNÉE 1661 A 1685.

Sydenham. POUR bien entendre ce que Sydenham expose dans ses constitutions épidémiques, il est néces-

saire de donner ici un précis de son système sur ce point de doctrine médicale.

Les maladies épidémiques, de quelque espèce qu'elles soient, se divisent en deux classes, celles du printemps et celles de l'automne; et quoiqu'elles puissent arriver en toute autre saison de l'année, il faut néanmoins les ranger parmi celles de la saison à laquelle elles appartiennent et dont elles approchent le plus; car quelquefois la température de l'air a une si grande convenance avec une maladie épidémique, qu'elle la fait naître avant son temps ordinaire. D'autres fois au contraire, elle en a si peu, que les corps, quoique déjà disposés à la maladie, n'en sont attaqués que quelque temps après.

Quelques maladies épidémiques du printemps paraissent dès le mois de janvier; puis prenant une accroissance par degré, elles arrivent à leur apogée vers l'équinoxe du printemps; ensuite elles diminuent insensiblement jusque vers le solstice d'été, époque où elles disparaissent, ou du moins elles ne règnent plus que sporadiquement. De ce nombre sont les rougeoles et les fièvres tierces, mais celles-ci ne commencent qu'au mois de février.

Il est des maladies d'automne qui se prolongent jusques en hiver; mais pour l'ordinaire, la constitution épidémique de cette saison ne dure guère que deux mois.

En général, la maladie dominante vers l'équinoxe d'automne, impose son caractère à toute la constitution morbeuse de l'année; et quelle que

soit la différence qui règne entre les types des maladies subséquentes et leurs formes spécifiques, la constitution dominante ne leur donne pas moins à toutes les mêmes symptômes généraux qui caractérisent leur identité.

Il arrive aussi que les maladies épidémiques saisonnières, et sur-tout les fièvres continues, diffèrent souvent l'une de l'autre; tellement que la méthode de traitement qui aura été salutaire une année, sera peut-être funeste l'année suivante. C'est pourquoi il est bien essentiel d'observer la constitution dominante, la marche de la maladie régnante, soit dans ses phénomènes généraux, soit dans ses complications, pour parvenir à son traitement rationnel, en ayant égard au sexe, aux tempéramens, aux habitudes, et à la manière de vivre de ceux qui en sont atteints.

ANNÉES 1661, 1662, 1663 ET 1664.

Les fièvres intermittentes d'automne, qui régnaient depuis quelques années, reprirent une nouvelle vigueur au mois de juillet, sur-tout les tierces de mauvais caractère; elles allèrent ensuite en augmentant, et se firent sentir avec le plus de violence au mois d'août. Elles emportèrent une infinité de gens, puis elles diminuèrent insensiblement. Elles cessèrent lorsque le froid de l'hiver se fit sentir. L'accès était plus violent que dans celles des années précédentes, la langue plus noire et plus sèche, l'intermission moins marquée, la perte des forces et de l'appétit plus grande; il

y avait plus de disposition à un double accès : enfin, tous les accidens étaient plus sévères, et leur terminaison plus funeste que dans les intermittentes ordinaires. Elles étaient très-rebelles chez les vieillards, les cacochymes, et ceux qui avaient été débilités par la saignée ou par quelqu'autre évacuation. Elles duraient deux ou trois mois.

Les fièvres quartes étaient moins communes, et accompagnaient celles-ci. Elles furent suivies d'une fièvre continue qui débutait comme les précédentes; leurs symptômes étaient les nausées, l'altération, la sécheresse de la peau, la langue noire. La maladie se jugeait par les sueurs.

La fièvre tierce, qui avait fait de grands ravages en 1661, se ralentit l'année d'après; et dans les automnes suivans, les fièvres quartes furent dominantes, la constitution de l'air étant toujours la même. Comme les fièvres quartes diminuaient toujours après l'automne, la fièvre continue qui avait été comme assoupie, se déchaînait alors avec fureur jusqu'au printemps, époque à laquelle elle faisait place aux fièvres intermittentes. Celles-ci disparaissaient au mois de mai; ensuite il survenait quelques petites véroles qui se retiraient à l'arrivée des maladies épidémiques, c'est-à-dire de la fièvre continue et de la fièvre quarte. C'est ainsi que ces épidémies se succédaient les unes aux autres.

Quant à la méthode de traitement des fièvres continues, Sydenham suivait celle-ci : lorsqu'il avait des malades jeunes, vigoureux, et d'un

tempérament sanguin, il débutait par la saignée ; qu'il réitérait suivant l'urgence des symptômes. Après cette évacuation, si le malade avait des nausées ou des envies de vomir, il administrait l'émétique : car si l'on omettait ce moyen, il survenait des cours de ventre dangereux, d'autant plus qu'ils augmentaient la faiblesse du malade. Dans ce cas, il fallait avoir recours au vomitif si le malade pouvait le soutenir. Il fallait toujours faire précéder la saignée, dans tous les cas où l'on devait l'employer avec l'émétique, de peur que les efforts occasionés par les vomissemens ne causassent une rupture des vaisseaux du poumon, ou un transport du sang au cerveau, qui aurait produit une apoplexie mortelle. Il fallait administrer l'émétique dès le commencement de la maladie autant qu'il était possible.

Après le vomissement, on donnait le soir une potion calmante. Si le lendemain de cette évacuation l'effervescence des symptômes continuait, on prescrivait un lavement émollient, ou l'on réitérait la saignée, si le tempérament du malade l'exigeait. On répétait les lavemens tous les jours jusqu'au dixième ou douzième, sur-tout aux sujets que l'on ne croyait pas devoir saigner. Lorsque la maladie était sur son déclin, on administrait les cordiaux, si les forces se trouvaient dans un état d'affaiblissement. Ce remède était nécessaire aussi dans le commencement de la maladie, lorsque le malade tombait tout-à-coup dans un état d'abattement, soit par l'effet de la fièvre, soit par l'âge, soit par de grandes évacuations.

Vers la fin de la maladie, on prescrivait un purgatif doux.

Quant au régime, il consistait en décoctions d'orge et d'avoine, en panades, en bouillon de poulet ; la boisson était de la petite bière chaude acidulée avec le jus d'orange.

Si la fièvre se prolongeait, soit par suite d'un mauvais traitement, soit par l'âge ou la cacochymie, il survenait une grande prostration des forces, à laquelle il fallait remédier par des vésicatoires ; car les cordiaux étaient insuffisans.

Les symptômes épigénoméniques étaient la frénésie, la toux, les saignemens de nez, le hoquet, la diarrhée et la passion iliaque.

On obviait au premier par les saignées généreuses, les lavemens et les remèdes rafraîchissans, et ensuite par de légers narcotiques. S'il y avait de l'insomnie, et que celle-ci durât plus long-temps que la fièvre, sans qu'il restât d'autres symptômes, un linge trempé dans l'eau rose et appliqué froid sur le front et les tempes, réussissait mieux que les narcotiques.

La toux, d'abord sèche, était ensuite accompagnée d'une expectoration difficile de matières visqueuses. On y remédiait par de petites doses d'huile d'amandes douces fraîchement exprimée.

On arrêtait les epistaxis trop violens par des potions narcotiques et les autres moyens usités en pareil cas. Mais s'ils étaient modérés, il était essentiel de les laisser agir ; car ils étaient alors une terminaison critique de la maladie.

Le hoquet survenait principalement aux vieil-

lards après des évacuations trop abondantes ; et souvent il était l'avant-coureur de la mort. Il fallait recourir promptement aux narcotiques, tel que le diascordium, qui est en même temps un cordial.

Lorsque la diarrhée survenait dans le cours de la fièvre continue, ce qui était ordinaire lorsqu'on n'avait point donné le vomitif dès le début, il fallait alors le prescrire sur-le-champ, si les forces du malade le permettaient. Dans le cas où l'émétique eût été déjà administré, on employait les lavemens astringens.

La passion iliaque était un symptôme terrible, mais rare ; l'indication la plus pressante était d'arrêter le mouvement déréglé de l'estomac et des intestins, de les fortifier et de les débarrasser des humeurs nuisibles. Pour remplir ces trois objets, on employait matin et soir un scrupule de sel d'absinthe dans une cuillerée de suc de limons ; et dans la journée, toutes les demi-heures, quelques cuillerées d'eau de menthe distillée; et deux ou trois jours après que les accidens avaient disparu, on donnait un gros de pilules cochées dissoutes dans l'eau de menthe. On réduisait le malade à quelques cuillerées d'eau de poulet pour toute nourriture.

Fièvres intermittentes.

Elles débutaient toutes par les symptômes qui leur sont ordinaires, tels que lassitude, céphalalgie, douleurs musculaires, frisson, envie de

vomir, et quelquefois vomissement de matières bilieuses, ensuite chaleur, pouls fort et fréquent, respiration accélérée, soif ardente, urines rouges et sans sédiment, et l'accès se terminait par une sueur universelle; il revenait après un espace de vingt-quatre heures, dans la fièvre quotidienne; de deux jours dans celle tierce, et de trois jours dans la quarte.

On abandonnait à elles-mêmes les fièvres intermittentes du printemps, et elles se dissipaient sans remèdes. Quelquefois cependant on pouvait recourir au vomitif suivi d'une potion narcotique après son opération; d'autres fois la maladie se guérissait par des diaphorétiques, et dans quelques cas, par des lavemens.

Les fièvres intermittentes d'automne débutent presque toujours d'une manière obscure, et sous le titre de continues; ensuite elles dégénèrent en tierces ou quartes.

Sydenham traitait les fièvres tierces d'automne avec de forts sudorifiques, tel que celui-ci :

℞ Eau de vie, une livre; thériaque, trois onces; safran, un gros : mêlez ensemble pour l'usage. Il commençait à provoquer la sueur par une décoction de sauge dans du petit-lait; et quand elle paraissait, il administrait deux gros de pilules cochées majeures dans une once de la mixture ci-dessus. Ces remèdes se donnaient quatre heures avant l'accès.

Quand le malade était affaibli par de précédentes évacuations, on retranchait les pilules

cochées, qui auraient augmenté la faiblesse des malades, sur-tout dans la fièvre double-tierce.

Lorsque, dans cette dernière, les accès jetaient les malades dans une extrême faiblesse, on leur ordonnait un électuaire composé avec les conserves de bourrache, de buglose, de romarin, et la thériaque; et le julep d'eau thériacale, de reine des prés, et de sirop d'œillet.

Quant aux fièvres quartes, on attendait que la maladie se fût un peu affaiblie d'elle-même, si les malades n'étaient déjà pas trop faibles, pour administrer le quinquina, que l'on donnait d'abord peu à peu et assez loin des accès, et les prises assez près les unes des autres, afin que la vertu d'une prise ne cessât pas avant qu'on donnât la prise suivante.

Les saignées rendaient ces fièvres plus longues et périlleuses.

Quand il n'y avait plus de fièvre, on purgeait soigneusement les malades.

Les symptômes qui accompagnaient par fois les fièvres intermittentes, étaient l'hydropisie, qui cédait ordinairement aux apéritifs et aux purgatifs.

Les enfans tombaient quelquefois dans une espèce d'étisie; on y remédiait par de doux purgatifs et par des onctions sur le ventre, avec un liniment apéritif composé d'huile de lis et de tamarin, de racines de brione et d'ache, d'onguent de guimauve, de beurre frais, de gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre, et de cire jaune.

Il survenait aussi en certains sujets, et sur-tout après les fièvres quartes, une espèce de manie qui provenait d'une extrême débilité. Les saignées, les évacuans et les laxatifs étaient fort contraires ; il fallait employer des cordiaux puissans, donner au malade une nourriture modérée mais succulente, et du bon vin.

La fièvre continue et les fièvres intermittentes ci-dessus décrites, furent presque les seules maladies épidémiques qui parurent durant la constitution des années 1661, 1662, 1663 et 1664.

1665 ET 1666.

Après un hiver très-froid et une gelée sèche qui dura sans interruption jusqu'au printemps, le dégel étant survenu tout d'un coup à la fin du mois de mars, on vit aussitôt des péripneumonies, des pleurésies, des esquinancies, et autres maladies inflammatoires qui firent de grands ravages. Il parut alors une fièvre continue épidémique bien différente de celle des années précédentes ; elle était accompagnée d'une céphalalgie plus violente, et de plus grandes envies de vomir.

La diarrhée, au lieu d'être prévenue par un vomitif, en était au contraire provoquée ; et néanmoins les envies de vomir ne cessaient point, la peau était sèche comme dans les fièvres de la constitution précédente ; cependant on pouvait exciter la sueur, et le meilleur moyen était la saignée. Dès que la sueur paraissait, les symptômes devenaient moins violens ; le sang était

souvent de la même couleur que celui des pleurétiques, seulement la gélatine n'était pas si blanche.

Vers le milieu de l'année, la peste se déclara à Londres avec ses symptômes ordinaires ; elle augmenta de jour en jour, et vers l'équinoxe d'automne elle se trouva dans sa plus grande force, car elle enleva alors dans une seule semaine environ huit mille ames, quoique les deux tiers au moins des habitans se fussent retirés à la campagne pour éviter la contagion. Elle diminua ensuite, et aux approches de l'hiver elle disparut presque entièrement ; car jusqu'au printemps elle n'attaqua que quelques personnes ; et le printemps étant venu, elle cessa tout à fait. Mais la fièvre continue subsista toute l'année suivante, et même jusqu'au printemps de 1667, quoique moins épidémique.

On traitera de ces deux épidémies en parlant de la peste.

1667, 1668, 1669.

Au printemps de 1667, les petites véroles, qui durant la constitution pestilentielle des deux années précédentes n'avaient point paru du tout, ou du moins très-rarement, commencèrent leur règne et subsistèrent jusqu'aux approches de l'hiver où elles s'affaiblirent ; mais elles reprirent de nouvelles forces au printemps suivant. Et au mois d'août 1669, elles cessèrent entièrement pour faire place à une dyssenterie épidémique.

Lorsque les petites véroles commencèrent, il parut une nouvelle sorte de fièvre que l'on pouvait nommer varioleuse ; car, à l'exception de l'éruption des pustules, elle était en tout semblable à la petite vérole. Et ces deux maladies épidémiques furent accompagnées d'une troisième qui était une diarrhée, laquelle survint dans l'été de 1669, et fut comme le précurseur de la dyssenterie, qui lui succéda au mois d'août.

Nous parlerons de la fièvre continue à l'article des typhus.

1670, 1671, 1672.

Au commencement du mois d'août 1669, il parut un choléra-morbus, des tranchées de ventre horribles sans aucune déjection, et une dyssenterie. Cette maladie avait été rare depuis dix ans. Le choléra-morbus ne dura que jusqu'au commencement de septembre. Les tranchées sans déjection accompagnèrent les dyssenteries jusqu'à la fin de l'automne. Ces deux maladies étaient elles-mêmes accompagnées d'une fièvre qui avait tous les symptômes de la dyssenterie sans en avoir les effets ; et on la nomma fièvre dyssentérique. Aux approches de l'hiver, la dyssenterie disparut pour un temps ; mais la fièvre dyssentérique devint plus virulente. Il y eut même en quelques endroits des petites véroles bénignes.

Dès le commencement de l'année suivante, la rougeole parut et épargna peu d'enfans ; elle augmenta peu à peu jusqu'à l'équinoxe du printemps,

et diminua ensuite par degrés. Elle disparut au mois de juillet; elle fut suivie de la petite vérole, qui elle-même céda sa place en automne à la dyssenterie : celle-ci cessa aux approches de l'hiver, et fut suivie de la fièvre dyssentérique et du retour de la petite vérole.

Au mois de février 1672, il parut des fièvres tierces qui disparurent avec le solstice d'été. A cette époque la fièvre dyssentérique se montra de nouveau; et l'automne étant avancé, la dyssenterie revint pour la troisième fois, mais avec moins de violence que l'année précédente. Elle cessa aux approches de l'hiver qui vit renaître la fièvre dyssentérique et la petite vérole, lesquelles régnèrent pendant le reste de la saison.

1673, 1674, 1675.

La petite vérole continua à régner en 1673; et au mois de juillet elle fut accompagnée d'une fièvre continue qui ne fut pas trés-épidémique : elles marchèrent d'un pas égal pendant l'automne et tout l'hiver. Au mois de novembre, un froid violent ayant été tout-à-coup suivi d'une chaleur extraordinaire, il parut quelques dyssenteries qui durèrent jusqu'aux environs de Noël; mais dès cette époque elles cessèrent tout à fait.

Le mois de janvier vit recommencer les rougeoles, qui furent aussi répandues qu'en 1670. Elles furent suivies de petites véroles qui régnèrent jusqu'en automne, et même assez avant dans l'hiver, dont le commencement fut plus

doux qu'à l'ordinaire ; mais le froid étant survenu, elles firent place à la fièvre continue qui, après avoir déjà duré un an entier, fit de grands ravages au commencement de juillet 1675. Cette fièvre subsista durant l'automne jusqu'à la fin d'octobre, époque où le temps, qui jusqu'alors avait été chaud et sec comme en été, devint tout-à-coup froid et humide; ce qui causa une quantité prodigieuse de toux et de rhumes, qui furent souvent accompagnés de la fièvre continue dominante. Ces affections morbeuses durèrent jusqu'à la fin de novembre, après quoi elles diminuèrent tout d'un coup ; alors la petite vérole reparut, mais elle était plus modérée que les années précédentes.

1676, 1677, 1678, 1679, 1680, 1681, 1682, 1683, 1684, 1685.

L'année 1676 produisit les mêmes maladies qu'avait fait la constitution des années 1673 à 1675. Cette constitution avait commencé pendant l'automne de 1673 ; et quand elle fut finie, les maladies qui parurent alors, c'est-à-dire en 1676, furent moins violentes et moins épidémiques qu'à l'ordinaire, quoique les qualités manifestes de l'air fussent très-différentes de celles des années précédentes ; car l'hiver fut extraordinairement froid, et l'été d'une chaleur insolite. On vit cependant des maladies semblables à celles qui avaient régné les autres années ; ce qui prouve bien que les maladies épidémiques ne viennent

pas des qualités sensibles de l'air, mais d'une certaine température occulte de cet élément. Il est vrai cependant que quelques-uns des symptômes des maladies épidémiques dépendent quelquefois de la disposition manifeste de l'air, comme on le vit par les rougeoles et le choléra-morbus qui régnèrent cette année-là.

La goutte et l'hématurie attaquèrent Sydenham dans l'année 1677; ce qui l'empêcha d'observer les épidémies qui régnèrent à cette époque.

La constitution de l'année 1678 fut entièrement différente des précédentes; car les fièvres intermittentes que l'on n'avait presque pas vues à Londres depuis 1664, se montrèrent épidémiquement: elles régnèrent au printemps, en été, et dans l'automne, faisant taire toutes les autres épidémies. L'hiver suivant elles diminuèrent un peu, pour faire place aux petites véroles et à d'autres maladies épidémiques qui prirent le dessus jusqu'au retour de la saison des fièvres intermittentes. Les fièvres tierces, et les quotidiennes ou doubles-tierces, furent plus fréquentes que les quartes; et au lieu d'avoir des intermittences marquées comme en 1664, après le troisième ou le quatrième accès, ces intermittences s'obscurcissaient, et la fièvre approchait de celle continue, sur-tout si l'on employait les cordiaux. Dès-lors ces moyens, ainsi que les sudorifiques et les évacuations sanguines et intestinales, ayant été reconnus inefficaces, on eut recours au quinquina, que l'on faisait prendre aussitôt après l'accès;

l'accès ; et s'il causait des évacuations, on l'associait à l'opium.

On prescrivait au malade une nourriture succulente et l'usage du vin.

L'année suivante 1679, les mêmes fièvres reparurent de nouveau. Au commencement de juillet elles augmentèrent d'intensité jusqu'au mois d'août, pendant lequel elles firent de grands ravages, et elles disparurent entièrement en novembre. Quelques-unes se guérissaient d'elles-mêmes ; mais d'autres affectaient si violemment les poumons, qu'elles causaient des vomissemens accompagnés de vertiges. Les premiers jours, la toux était presque sèche, ensuite le malade expectorait davantage. Cette toux approchait beaucoup de la coqueluche. On dut en attribuer la cause aux pluies froides du mois d'octobre précédent.

La saignée et les purgatifs furent les remèdes victorieux que l'on employa dans cette circonstance. On appliquait aussi les vésicatoires à la nuque pour prévenir les transports au cerveau.

Les fièvres intermittentes d'automne continuèrent à régner épidémiquement jusqu'en 1683 : cette année-là il y eut un hiver si rigoureux, que la Tamise gela de manière à en permettre le passage en voiture. L'hiver de 1684 ne fut guère moins froid ni moins long que le précédent. Au mois de février 1685, il survint un dégel qui fit changer la constitution de l'air : dès-lors il parut une nouvelle fièvre entièrement différente de celle qui avait régné les huit années précédentes. Elle se

répandit par toute l'Angleterre, et subsista jusqu'en 1686. On la prit d'abord pour une fausse péripneumonie ; mais c'était une erreur, dont on s'aperçut ensuite. Voici quels en étaient les symptômes: alternatives de froid et de chaud, douleur dans la tête et les membres, le pouls presque naturel, le sang extrait avait l'aspect pleurétique, ordinairement il y avait de la toux et une légère esquinancie : mais après l'hiver, ces deux symptômes étaient plus rares ; la fièvre, quoique véritablement continue, avait néanmoins vers le soir de fâcheux redoublemens, comme dans une double tierce ou quotidienne ; par fois il survenait du délire ou le coma : le premier était tranquille, seulement le malade avait une grande loquacité.

L'usage imprudent des cordiaux et d'un régime échauffant, causait souvent des pétéchies, surtout chez les jeunes gens d'un tempérament chaud. D'autres fois, il paraissait sur la superficie du corps des éruptions miliaires ; la langue était sèche et noire, sous un traitement stimulant ; et dans les autres cas, blanche et humide ; les sueurs étaient visqueuses et purement symptomatiques.

Le traitement consistait à saigner une ou plusieurs fois, selon l'exigence. Le soir même de la saignée, on appliquait un vésicatoire à la nuque ; et le lendemain on purgeait le malade avec le tamarin, le séné, la rhubarbe, etc. On réitérait ce purgatif de deux jours l'un, jusqu'à trois fois ; et le jour de la purgation, on administrait un julep narcotique fait avec l'eau de primevère, le sirop diacode et le suc de limon.

Les malades, et sur-tout les jeunes gens, se trouvaient assez souvent guéris après une saignée ou une seule purgation. Par fois il survenait un hoquet qui n'était nullement dangereux, pourvu qu'on ne l'irritât pas par des remèdes ; car il se dissipait ordinairement de lui-même. Il était fréquemment accompagné d'aphtes. Dans ce cas, on y remédiait par l'usage du quinquina.

La diète des malades consistait en gruau d'avoine, en fruits cuits et en bouillon de poulet. On leur permettait ensuite l'usage du vin.

Telle est en abrégé la constitution épidémique de Londres, durant un espace de vingt-quatre années consécutives. Nous ne sommes pas entrés dans les explications pathologiques que Sydenham donne des causes des diverses maladies qu'il a décrites ; son système se trouve souvent en contradiction avec lui-même et avec le traitement qu'il adaptait à ces maladies.

Nous ne résumerons point ici la doctrine de ce grand médecin, sur les épidémies annuelles et celles saisonnières. Nous avons suffisamment expliqué dans notre introduction ce qu'on devait entendre par ces divers genres d'épidémies. Nous avons aussi parlé de l'épidémie stationnaire, ou du génie épidémique particulier qui semble quelquefois planer pendant plusieurs années sur les maladies courantes, et leur imprimer un caractère qui lui est propre. Ce phénomène a été remarqué pour la première fois par Hippocrate ; et il semble que depuis ce grand observateur, un bien petit nombre de médecins aient cherché à

marcher sur ses traces. Car, la plupart des écrivains qui traitent des épidémies, n'ont égard qu'à la constitution présente et actuelle; quelques-uns rappellent tout au plus celle de la saison précédente; et presque tous négligent celle qui domine depuis un temps plus antérieur. Nous avons fait sentir l'importance de cette connaissance; et nous avons rapporté des exemples de ce genre d'épidémie stationnaire, en parlant de celle inflammatoire qui semble dominer à Milan depuis plus de dix ans, et de celle catarrhale que nous observons à Lyon depuis 1802.

Quant aux épidémies saisonnières, nous partageons le sentiment de Sydenham, de Ramazzini, de Van Swietten, et de beaucoup d'autres médecins célèbres; savoir, qu'elles ne suivent point régulièrement le cours des saisons, et que celles-ci n'influent pas constamment sur la production directe des maladies qui paraissent sous leur règne. Nous en voyons des preuves de fait irréfragables. Et après avoir exposé ci-dessous la constitution épidémique de Rome, durant un espace de trois années, par l'illustre Baglivi, nous allons donner celle de Paris, pendant quarante ans, comme une dernière preuve du principe que nous avons posé d'après nos grands maîtres.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE ROME, DE 1703, 1704 ET 1705.

Les tremblemens de terre furent très-fréquens dans les Etats romains, depuis le mois de janvier 1703, jusqu'en mars 1705. La ville de Spolette s'en ressentit vivement. Baglivi.

Le printemps de 1703 fut presque entièrement austral et pluvieux, le froid modéré.

L'été fut sec et d'une chaleur moyenne. Les fruits furent plus abondans qu'ils ne l'avaient été les années précédentes. Le vin, l'huile et le blé remplirent les sommelleries et les greniers.

Les maladies dominantes dans ces deux saisons furent les ophtalmies, la gale, les erpes-spuries, les fièvres mésentériques, et les doubles tierces familières aux Romains.

L'automne vit régner un nombre considérable de petites véroles, des apoplexies, et des morts subites qui depuis quelques années devenaient plus fréquentes et presque journalières.

Ce qu'il y eut de singulier et digne d'observation dans cette année, c'est qu'au début du printemps parurent des affections prurigineuses, scabieuses et herpétiques, accompagnées de pustules, de croûtes, et autres vices de la peau. Les ophtalmies et autres affections de même nature, furent si communes, que peu de personnes en furent exemptes.

Les jeûnes rigoureux, les abstinences, les alimens grossiers, tels que les poissons salés, auxquels s'imposèrent tous les habitans de Rome durant le carême, dans l'espoir de fléchir la colère divine dans ce temps calamiteux où les tremblemens de terre menaçaient d'une ruine totale, donnèrent lieu vraisemblablement au développement de ces diverses affections morbeuses.

Au mois de novembre, les vents du midi se mirent à souffler, et amenèrent de la pluie. L'hiver ne fut pas très-froid. Sa température inclina toujours à celle austrine. Le printemps fut constamment pluvieux, et ce temps dura jusqu'en juillet. Mais ensuite on eut une sécheresse qui dura jusqu'au mois d'octobre, sans cependant que la chaleur fût plus ardente. Depuis le mois d'octobre jusqu'à celui de février 1705, il ne cessa de pleuvoir à verse, et le vent du midi régna sans cesse. L'hiver ne fut pas très-rigide, et il ne gela point. Les tremblemens de terre continuèrent durant toute l'année 1704.

Les maladies dominantes furent les fièvres mésentériques, que Baglivi traitait avec succès, en employant les fomentations sur le ventre, les décoctions de chicorée, de semences de citron et de racines de gramen réunies, les purgations par intervalles, et la diète. Il trouvait le quinquina nuisible dans ces fièvres. Les morts repentines continuèrent à être très-fréquentes à Rome. Nul doute que la frayeur causée par les tremblemens de terre, n'eût une grande influence sur le système vital.

Ce fut en 1703 que l'on découvrit à Rome la célèbre colonne Antonine, composée d'un seul bloc de marbre de Syène, de cinquante pieds de hauteur.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE DE PARIS, DEPUIS 1707 JUSQU'EN 1747.

PENDANT l'hiver de 1707, les érysipèles furent très-fréquens ; ils se terminaient souvent par l'hydropisie ou par des rhumatismes. On employa les saignées, le tamarin et les purgatifs. Les pilules mercurielles réussirent très-bien chez une femme, qui fut guérie promptement et sans œdème aux pieds. Ce dernier symptôme, ainsi que l'avant-dernier, ne cédaient qu'aux purgatifs réitérés.

Dans le printemps, on observa un grand nombre de fièvres inflammatoires, et de péripneumonies qui dégénéraient en abcès aux poumons, lorsque la maladie était négligée dans son commencement. Les saignées, les tisanes de chiendent et de chicorée, aiguisées avec le tartre stibié ; le soir, les émulsions avec le sirop de pavots, composèrent le traitement le plus efficace de ces affections morbifiques.

Les chaleurs de l'été furent excessives ; mais au milieu et à la fin de la canicule, il survint des pluies accompagnées de vents si froids, que l'on fit du feu dans les appartemens. Ces variations subites de température occasionèrent des pleu-

résies, des péripneumonies qui vinrent se joindre aux cours de ventre et aux fièvres exanthématiques qui régnaient déjà. Les saignées, les doux purgatifs et les délayans, combattirent ces divers maux avec succès.

L'automne vit paraître un grand nombre de fièvres intermittentes et quelques pernicieuses, que le quinquina guérit sans retour.

L'hiver de 1708 fut assez modéré; aussi observa-t-on les mêmes maladies de l'automne précédent. Mais au printemps, le nombre des péripneumonies et des pleurésies fut considérable: leur symptôme le plus funeste était des sueurs abondantes qui, loin de soulager le malade, aggravaient au contraire le mal. La saignée, les tisanes adoucissantes, et beaucoup de lavemens dans le déclin, le tartre stibié en lavage comme purgatif, étaient les meilleurs remèdes qu'on pût leur appliquer. La mollesse de l'hiver, et les pluies continuelles, paraissaient avoir été la cause productrice de ces maladies.

Cette constitution dura jusqu'au solstice d'été; et dans la canicule, des fièvres de mauvais caractère, accompagnées de crachement de sang, se montrèrent épidémiques. Souvent les malades périssaient du troisième au cinquième jour. Il survenait à la peau une éruption qui le premier jour ressemblait aux pustules de la petite vérole. Cette maladie était encore caractérisée par des lassitudes et des faiblesses, le pouls inégal et embarrassé, de vives céphalalgies, des nausées, des vomituritions de matières visqueuses et

fétides, la dyspnée et une grande prostration des forces. L'inconstance de la saison et ses variations continuelles de chaleur, de pluie et de froid, n'influèrent pas médiocrement à fomenter cette épidémie.

La saignée, le tartre stibié à petite dose, les cordiaux, et sur le déclin de la maladie, les purgatifs légers, étaient la meilleure méthode de traitement qu'on pût employer.

L'automne fut plus chaud que l'été : il survint des fièvres intermittentes très-opiniâtres, accompagnées de dyssenteries. Il fallut les combattre par la saignée, les tisanes adoucissantes, les lavemens, la conserve de rose, l'ipécacuanha et le quinquina.

Depuis un temps immémorial, l'hiver n'avait été aussi rigoureux en France qu'en 1709. Le thermomètre descendit jusqu'au quinzième degré au-dessous de zéro ; et cette température dura du 6 au 23 janvier. Une guerre meurtrière, soutenue depuis neuf ans par l'ambition de Louis XIV, pour placer son petit-fils sur le trône d'Espagne, avait porté la misère publique à son comble ; les impositions énormes ruinaient les citoyens. La perte de la bataille de Malplaquet obligea les ministres à recourir à des expédiens vexatoires pour se procurer des vivres, des hommes et de l'argent. Les maladies vinrent encore augmenter ces calamités ; et l'on vit les affections morbeuses du printemps et de l'été se réunir à celles de la saison actuelle, pour conspirer ensemble à combler la mesure des nos maux. Les péripneumonies, les

fièvres malignes, celles intermittentes, les dévoiemens, les dyssenteries, régnaient en concurrence. Dans les premières, il fallait saigner brusquement dès leur invasion, et les traiter par les délayans et les diaphorétiques ; sinon elles dégénéraient promptement en péripneumonies malignes qui emportaient les malades. On opposait aux flux de ventre les saignées, les lavemens adoucissans, et les calmans combinés avec les cordiaux et quelques purgatifs.

La misère croissant au printemps, et les vivres devenant plus rares et de mauvaise qualité, le scorbut se déclara dans la capitale, et y devint tellement épidémique, qu'il fallut ouvrir l'hôpital de St. Louis pour y recevoir les malades nombreux qui se présentaient. Les maladies de l'hiver continuèrent à dominer, et leur caractère devint plus féroce encore.

Les mois de juillet et d'août furent très-chauds et secs. L'on vit disparaître les maladies de l'hiver, qui firent place aux fièvres malignes, lesquelles se masquaient, tantôt sous l'apparence d'une double tierce, tantôt sous celle d'une continue, avec redoublemens de deux jours l'un : céphalalgie aiguë, délire, inquiétude générale, un état de soporosité ou de stupeur, nausées, vomissemens, douleurs vagues et aiguës, telle était la symptomatologie de cette maladie, dont les riches périssaient plus fréquemment que les pauvres. Si l'on différait un ou deux jours d'y remédier, les malades étaient perdus sans ressource. Le délire, les mouvemens convulsifs et les sueurs fétides,

étaient les présages d'une mort prochaine. La saignée, un ou deux purgatifs stibiés, une boisson laxative acidule, et ensuite le quinquina, étaient les remèdes les plus appropriés à cette maladie.

La nuit du 13 au 14 septembre, un tonnerre affreux, suivi d'une pluie à verse, fut le prélude des maladies d'automne. Il parut une fièvre maligne du plus mauvais caractère, signalée par la douleur de tête avec ou sans délire, difficulté de respirer, point de côté, violentes douleurs abdominales avec épreintes et tenesme, ou constipation, des fluxions sur les dents et les oreilles. Plusieurs malades furent couverts de pétéchies noires. Quelques personnes qui avaient été saignées moururent, et d'autres guérirent. Les boissons acides furent utiles, et le quinquina nuisible.

La misère extrême de l'année précédente influa beaucoup sur la constitution épidémique de 1710. En janvier et février, il y eut beaucoup de morts subites parmi les gens riches et élevés en dignité. Il régna une fièvre pestilentielle pourprée qui fit beaucoup de ravages; elle s'annonçait par des frissons et une chaleur qui se succédaient irrégulièrement, des taches rouges ou livides qui paraissaient et disparaissaient, céphalalgie violente, délire, difficulté de la respiration, odeur fétide, déjections abondantes et de la plus mauvaise qualité. Cette maladie ressemblait beaucoup à celle de l'été précédent, et se traitait avec les mêmes moyens thérapeutiques.

Le printemps, l'été et l'automne furent soumis à une même influence épidémique ; car, durant ces trois saisons, on observa beaucoup de fièvres intermittentes, souvent compliquées de pleurésie et de crachement de sang. Les premiers accidens étant calmés, on recourait promptement au quinquina. Les fièvres malignes subsistèrent jusqu'au mois de mai.

L'hiver de l'année 1711 fut tardif, ainsi que le froid. Des pluies battantes et continuelles causèrent de grandes inondations. La même épidémie continua à régner, mais avec moins d'intensité. Elle se terminait souvent par des parotides, qu'il fallait se hâter d'amener à suppuration. Elle fit place ensuite à des fièvres inflammatoires qui, étant négligées, dégénéraient facilement en fièvres malignes. Le printemps vit renaître ces dernières, qui se compliquaient avec des péripneumonies. La saison était tempérée, mais humide. Mais nonobstant, ces maladies étaient presque toujours mortelles. Les fièvres tierces et périodiques eurent aussi leur tour, et elles cédaient à la saignée; mais si on les négligeaient, elles prenaient bientôt le caractère de l'épidémie dominante. Il y eut aussi quantité de petites véroles, plus dangereuses chez les riches que chez les pauvres.

Cette même constitution morbeuse subsista durant tout l'été. Et si dans les trois ou quatre premiers jours, il ne survenait pas d'hémorragie, le malade était suffoqué et périssait tout-à-coup.

Les petites véroles continuèrent seules dans

l'automne, mais d'une manière moins forte. Vers la fin de la saison, elles firent place à la scarlatine.

L'hiver de 1712 fut mou et pluvieux comme l'avait été l'automne précédent; on observa une grande quantité de fièvres intermittentes et continues, avec des miliaires ou des rougeoles. Les saignées, les légers diaphorétiques et les purgatifs répétés vers leur dernière période, en étaient les remèdes les plus efficaces. Il y eut aussi des dysenteries, qui cédèrent à un traitement antiphlogistique. Les rougeoles prirent dans la suite un caractère de malignité : elles débutaient dès-lors par une fièvre erratique, intermittente ou continue, avec des redoublemens irréguliers; ce qui durait six à dix jours. Alors paraissait la rougeole, accompagnée d'une grande difficulté de respirer, d'esquinancie, de dévoiement ou de constipation, d'insomnie, de nausées, de vomissemens et de lassitudes générales. On leur opposait la décoction de chiendent, la saignée et les cordiaux acidulés avec l'acide sulfurique. On purgeait ensuite avec une infusion de casse et de tamarin, que l'on animait avec le tartre stibié.

Il y eut encore des fièvres malignes au printemps; mais les maladies dominantes furent les péripneumonies et les pleurésies, que l'on combattait avec un traitement antiphlogistique actif. Le commencement de l'été vit peu de maladies; mais vers le mois d'août, on vit des fièvres de divers types qui prenaient encore par fois le génie des malignes. La saignée alors était dangereuse; mais le quinquina, uni aux cordiaux et aux acides,

fut un remède héroïque. La même constitution épidémique domina encore en automne. Il s'y joignit une toux sèche plus ou moins fréquente, avec quelques crachats striés de sang.

L'hiver de 1713 fut remarquable par ses variations brusques de température, qui produisirent des affections catarrhales et quelques fièvres intermittentes. Cette épidémie se prolongea jusque dans le printemps, et cette saison étant devenue chaude, on vit beaucoup de maladies graves dépendant de la dilatation subite des humeurs. Il régnait des fièvres malignes, des tierces et des continues, qui se terminaient par un érysipèle ou par une angine dangereuse. L'indication curative prescrivait l'emploi de la saignée, des délayans, des acidules et des cathartiques.

Malgré les vents et les pluies continuelles de l'été, il y eut peu de maladies, excepté quelques fièvres de divers types, quelques maux de gorge, et des douleurs latérales avec crachement de sang.

L'autome fut très-sain ; il n'y eut aucune maladie épidémique, et très-peu d'intercurrentes.

L'hiver de 1714 s'annonça par des catarrhes, des rhumes, et quelques intermittentes irrégulières. En janvier et février, il régna des pleurésies très-graves avec délire et transports violens, qui ne cédaient qu'à six et même huit saignées, aux délayans et aux purgatifs doux. Ces dernières maladies continuèrent au printemps, et elles se jugeaient par fois, par des éruptions critiques ou par des tumeurs. Il régna, à cette même époque, une épizootie en divers lieux de la France.

Les mêmes inflammations de poitrine continuèrent pendant l'été avec plus de violence ; et souvent les malades périssaient dès le cinquième jour. Le traitement était le même que dans l'hiver précédent. Il y eut aussi des fièvres malignes insidieuses où les malades, demeurant dans un état de stupeur pendant quelques jours, mouraient tout-à-coup comme foudroyés par une apoplexie.

Il y eut peu de maladies en automne, à l'exception de quelques pleurésies et fièvres intermittentes.

On eut occasion d'observer, dans l'hiver de l'année 1715, une constitution épidémique peu différente de celle de l'hiver précédent. Outre les toux et les catarrhes, il y eut beaucoup d'apoplexies, quelques petites véroles dangereuses, et des fièvres malignes qui se terminaient presque toutes par un abcès mortel dans la poitrine. Ces dernières subsistèrent encore au printemps, et furent assez souvent accompagnées de phrénésie. Il fallait saigner dès le principe ; car dès le quatrième jour la saignée était mortelle. Il fallait employer les apéritifs, les délayans et les laxatifs.

Des fièvres continues et des petites véroles funestes aux gens âgés et riches, furent les maladies épidémiques dominantes de l'été et de l'automne, dont la température fut assez régulière.

Un froid rigoureux annonça l'hiver de 1716; néanmoins on n'observa aucune épidémie, et il y eut peu de maladies. Le printemps eut une température des plus variables; en avril et mai,

régnèrent des pleurésies malignes, accompagnées d'une fièvre continue, avec redoublement, délire, faiblesse, mouvemens convulsifs. On employait le traitement antiphlogistique. L'été fut chaud, entremèlé de quelques journées froides et pluvieuses. Des fièvres continues et doubles tierces firent des ravages ; elles affectaient par fois une apparence de péripneumonie, et elles étaient souvent accompagnées de miliaire. On les combattit avec le quinquina, que l'on combinait avec le séné, la bourrache, le cerfeuil et le nitre en décoction, pour le rendre purgatif.

L'automne eut une température assez régulière ; la petite vérole survint et fut très-épidémique ; elle était souvent maligne ; il se faisait des métastases au cerveau, qui emportaient subitement les malades. La saignée, l'émétique, et ensuite les cordiaux, étaient les moyens thérapeutiques que l'on opposait à cette cruelle maladie.

En 1717 l'hiver fut assez doux, les petites véroles diminuèrent ; on ne vit plus que des fièvres continues et quelques pleurésies. Ces deux maladies, jointes à des diarrhées bilieuses et à la scarlatine, composèrent la constitution épidémique du printemps, qui fut chaud et sec. L'été qui le suivit eut la même température, mais à quelques degrés de plus. Les diarrhées bilieuses régnèrent avec nausée, vomissement et fièvre, et des dyssenteries bénignes ; il y eut aussi quelques petites véroles. L'automne arriva avec une température douce et sèche ; il y eut peu de maladies, et aucune épidémie.

Le commencement de l'hiver 1718 fut humide et tempéré. Le froid ne survint qu'au mois de février : alors parurent des fièvres du plus mauvais caractère, avec un pouls lent ou précipité, ou intermittent et vermiculaire ; la respiration suivait ces anomalies. La stupeur était générale, la céphalalgie intense ; il survenait par fois un érysipèle au visage ou au col ; d'autres fois, une angine avec des parotides. Dans la convalescence, les malades avaient des œdèmes généraux ou partiels.

Le printemps fut chaud et sec ; il y eut beaucoup d'apoplexies foudroyantes, et quelques fièvres ardentes qui furent vaincues par un traitement antiphlogistique. Les fièvres malignes régnèrent, mais très-faiblement. L'été suivant, qui fut extrêmement chaud, ne produisit aucune maladie épidémique à Paris; mais la Suette parut pour la première fois en Picardie, où elle fit de grands ravages. L'automne fut chaud et sec ; il y eut peu de maladies, à l'exception de quelques fièvres intermittentes, qui par fois étaient accompagnées de délire.

L'hiver de 1719 fut presque aussi chaud que l'automne ; aussi vit-on régner les fièvres intermittentes, qui cédaient aux évacuations suivies de l'administration du quinquina. Les érysipèles et les ictères furent très-fréquens, et se prolongèrent dans le printemps, en s'associant aux péripneumonies et à la petite vérole. L'été eut la même constitution atmosphérique que le prin-

temps, et les mêmes épidémies, avec des fièvres intermittentes.

L'automne fut entremêlé de jours chauds et de pluie. La petite vérole devint plus meurtrière. Il y eut beaucoup de dyssenteries qui furent funestes aux vieillards; des fièvres de tous les types, et des apoplexies foudroyantes.

Ces maladies se prolongèrent jusque dans l'hiver de 1720, qui fut tiède et humide. Les petites véroles furent moins fréquentes, mais plus dangereuses. La constitution atmosphérique du printemps fut assez froide; malgré cela les mêmes maladies continuèrent à régner épidémiquement. On remarqua aussi beaucoup de scorbuts, de pleurésies et de péripneumonies, dont quelques-unes furent malignes.

L'été débuta par de grandes chaleurs, et il finit par des jours froids. Une coqueluche épidémique et très-meurtrière vint se réunir aux péripneumonies et à des toux importunes qui terminèrent cette constitution.

L'automne fut régulier, il y eut peu de maladies, excepté des érysipèles qui furent fréquens et fâcheux; on leur opposa avec succès un traitement débilitant actif, et ensuite les cordiaux combinés avec les acides.

La saison hivernale de 1721 fut froide et humide; mais ce ne fut qu'en février que le froid se fit vivement sentir. La peste s'était déclarée à Marseille, où elle exerçait de terribles ravages. A Paris, les toux, les affections rheumatiques et goutteuses, les apoplexies, les pleurésies et les

coliques, furent les maladies tumultuaires de cette saison. Le printemps fut alternativement chaud et froid, et présenta la même constitution épidémique. Il y eut aussi un grand nombre de fièvres malignes, que l'on guérissait avec le quinquina.

L'été fut très-variable, et néanmoins il ne présenta rien d'épidémique ni de contagieux. On observa des érysipèles, quelques fièvres intermittentes, et des bilieuses, qui ne furent que sporadiques. Les mêmes variations de l'atmosphère se firent sentir dans l'automne; il y eut des dysenteries et des fièvres malignes; celles-ci se jugeaient assez souvent par des dépôts critiques.

L'année 1722 ne fut remarquable par aucune variation considérable de température, ni par aucune maladie épidémique. La peste de Marseille avait étendu ses ravages dans une partie de la Provence.

L'hiver de 1723 fut régulier; le printemps fut très-chaud; il n'y eut pas d'épidémie marquante. Sur la fin de la dernière saison, les apoplexies, les pleurésies et les érysipèles, furent les maladies les plus communes. La chaleur cessa en mai, et le froid dura jusqu'en juillet. On vit beaucoup de fièvres intermittentes et continues, qui dégénéraient par fois en choléra-morbus. Vers le milieu de l'été parurent les petites véroles.

A la même époque, la Suette étendait ses ravages dans la Picardie et l'Artois.

L'automne, qui fut tempéré, ne vit que beaucoup de petites véroles.

L'année suivante 1724, eut un hiver chaud et humide ; les petites véroles furent moins fréquentes et moins dangereuses ; il y eut beaucoup d'affections soporeuses et apoplectiques. Le printemps, qui ressembla à l'hiver pour sa température, offrit des petites véroles et des fièvres malignes peu intenses.

Les chaleurs très-fortes de l'été, furent tout-à-coup interrompues par un froid assez vif, et les fièvres malignes prirent plus d'empire. La saignée était nuisible ; en voici un exemple :

Un homme robuste fait un long voyage à pied ; les deux derniers jours de ce voyage il est attaqué de la fièvre ; il continue sa route. Arrivé à Paris, on le saigne du bras le troisième jour de sa maladie ; le soir on réitère la saignée ; le lendemain on saigne au pied ; les accidens augmentent, il survient des vomissemens ; on prescrit un émético - cathartique qui produit d'abondantes évacuations par le haut et par le bas ; tous les symptômes deviennent plus graves, et le malade périt le septième jour. A peine est-il mort, que tout son corps se couvre de sugillations pourprées ; on est obligé de l'enterrer promptement, à cause de l'odeur affreuse qu'il exhale.

L'automne fut tiède ; les fièvres malignes continuèrent, mais avec moins de violence. Elles avaient le caractère de doubles tierces ; aussi le quinquina réussit-il dans leur traitement. Cette maladie fut épidémique chez les femmes en couche, plusieurs en furent les victimes.

L'an 1725 s'annonça sous des auspices peu

favorables. L'hiver fut froid et humide, et vit régner encore la constitution épidémique automnale. Le printemps eut la même température. Il y eut une grande diversité de maladies, telles que des fièvres inflammatoires, des péripneumonies, des angines, des diarrhées, et des petites véroles qui étaient accompagnées de ces toux opiniâtres, symptômes concomitans des rougeoles.

L'été fut froid et pluvieux; la récolte des blés manqua, et le pain vint à huit sous la livre. Néanmoins il y eut peu de maladies. L'automne ressembla à l'été; les fièvres continues reprirent leur règne avec des symptômes de malignité.

L'hiver et le printemps de 1726 furent très-calamiteux, par la disette des vivres et leur cherté exorbitante; néanmoins il régna fort peu de maladies, qui ne furent que sporadiques.

L'été fut très-chaud; la pénurie du pain continuant à se faire sentir, la mauvaise nourriture engendra le scorbut qui régna épidémiquement avec la petite vérole, laquelle fut très-dangereuse.

L'automne fut régulier, et eut beaucoup de fièvres périodiques qui, étant négligées, dégénéraient en fièvres malignes.

L'hiver de 1727 fut très-tempéré; il ne tomba point de neige, et il gela peu. Il y eut peu de maladies. Le printemps présenta beaucoup d'alternatives de chaud et de froid; il régna quantité de graves pleurésies, dont quelques-unes furent malignes.

La fin de juin et le commencement de juillet furent froids, comme l'est ordinairement le mois

de mars. A cette température, succédèrent de grandes chaleurs. Les apoplexies, des fièvres rhumatismales, des rougeoles, des petites véroles, des fièvres intermittentes, qui dégénéraient en malignes chez les femmes en couche, formèrent le triste tableau de la constitution épidémique de cette saison, et de l'automne qui eut à peu près la même température.

En 1728, des pluies accompagnées d'une température molle, constituèrent la température de l'hiver. Et aux maladies de l'automne qui continuèrent, se joignirent des toux vives et opiniâtres, des pleurésies, des catarrhes, des rhumatismes, des maux de gorge et des apoplexies. La constitution atmosphérique, et celle épidémique, furent les mêmes encore pendant le printemps. L'été fut très-chaud et sec, entremêlé cependant de quelques journées très-fraîches. On remarqua, durant cette saison, des diarrhées, des débordemens de bile, des fièvres intermittentes, quelques fièvres érysipélateuses. La petite vérole fut épidémique dans les environs de Paris. L'automne eut des alternatives de chaud et de froid; les apoplexies, les paralysies, les petites véroles, régnèrent en concurrence avec les fièvres intermittentes et les malignes.

Le froid de l'hiver de 1729 fut très-long; il y eut beaucoup de pleurésies, et quantité de fièvres intermittentes et continues; des apoplexies et des scorbuts. Au printemps, les pleurésies et les péripneumonies furent très-fréquentes et dangereuses; le scorbut régna épidémiquement. Les

chaleurs fortes de l'été, interrompues par des froids piquans et subits, donnèrent plus d'intensité aux fluxions de poitrine qui furent accompagnées de fièvres ardentes et de malignes ; le scorbut diminua. L'automne fut remarquable par son intempérie qui entretint la constitution épidémique dominante depuis le printemps.

L'année 1730 s'annonça par des pleurésies, des péripneumonies et des catarrhes qui furent épidémiques par toute l'Europe ; il y eut aussi quelques fièvres ardentes et malignes. Cette constitution épidémique se soutint au milieu de l'inconstance de la saison du printemps. Il y eut en même temps beaucoup de rougeoles et de scarlatines.

L'été fut plutôt froid que chaud, et les vents furent très-variables ; les catarrhes et les toux persévérèrent avec les rougeoles ; les fièvres intermittentes étaient fréquentes et accompagnées de violentes céphalalgies. Malgré les variations de température de l'automne, il y eut peu de maladies, excepté la petite vérole, et des rougeoles de mauvais caractère.

Toute l'année 1731 fut généralement froide et sèche. Les affections de poitrine régnèrent constamment ; elles se terminaient souvent d'une manière funeste ; on les regardait comme ayant un caractère érysipélateux : elles furent sur-tout épidémiques chez les religieuses de l'abbaye de Montmartre, et dans le couvent de S.te Marie. A la fin de l'été, il y eut quelques fièvres malignes,

et des petites véroles qui régnèrent encore en automne avec des diarrhées.

L'hiver de 1732 eut beaucoup de dyssenteries. Les fièvres malignes furent très-fréquentes, et continuèrent dans le printemps, qui fut d'une température molle et austrine. La Suette régna dans la Brie, et le Poitou était en proie au scorbut. L'été fut d'abord froid, et ensuite chaud ; il n'y eut aucune épidémie à Paris, mais la Suette se montra à Bordeaux et dans les environs. A la fin de l'été parurent les fièvres malignes, avec délire et convulsions. L'automne fut régulier ; les fièvres malignes continuèrent ; les apoplexies furent très-communes.

Les maladies de l'automne persistèrent durant une partie de l'hiver de 1733, et des pleurésies très-graves s'y réunirent. Une toux épidémique se répandit par toute la France avec des accès si violens, que plusieurs personnes en furent suffoquées et périrent subitement. Les 6 et 7 février, il survint à Paris un brouillard fort épais, qui fut suivi de fièvres malignes et vermineuses ; et la toux épidémique accrut d'intensité, en excitant le crachement de sang. La température du printemps fut très-inégale, et les mêmes maladies continuèrent leur cours. La saison estive fut chaude ; et aux fièvres malignes se joignirent des diarrhées, des coliques, des apoplexies et des érysipèles.

L'automne fut doux et tempéré. Cependant il y eut beaucoup de fièvres intermittentes avec convulsions et délire ; des apoplexies, des catarrhes

suffoquans, des diarrhées, des érysipèles, peu de rougeoles et de petites véroles.

L'hiver de 1734 fut froid, mais régulier. Les toux opiniâtres, les catarrhes, et quelques pleurésies, furent les seules maladies dominantes. La saison irrégulière du printemps ne vit que des rhumes et des catarrhes. Dans l'été, de brusques changemens de chaud et de froid firent maintenir les maladies du printemps. Il y eut aussi des coliques, des débordemens de bile, et des fièvres malignes, peu de petites véroles, mais un grand nombre de rougeoles.

L'automne fut d'une température aussi inégale que les précédentes saisons; il y eut beaucoup de toux et de rhumatismes. L'armée française, à son retour d'Allemagne, fut attaquée d'une épidémie de fièvres nerveuses et de la dyssenterie; lorsque ces deux maladies se réunissaient, elles étaient mortelles. Les boissons acidules, nitrées et stibiées, et ensuite les cordiaux, furent les remèdes que l'on pratiqua avec le plus de succès dans les hôpitaux militaires.

On eut l'année suivante 1735 un hiver très-inégal, un froid plus ou moins vif; la gelée, la pluie, et des vents violens se succédaient rapidement. Il y eut alors beaucoup de toux opiniâtres, des catarrhes, des fluxions de toute espèce, des rhumatismes et des apoplexies foudroyantes.

L'épidémie régnait toujours dans l'armée avec des symptômes de catalepsie; elle continua jusqu'à la fin de février; elle attaqua principalement les troupes qui avaient fait le siége de Philisbourg.

Le commencement du printemps fut alternativement chaud et froid ; il y eut beaucoup de pleurésies, de catarrhes, d'affections soporeuses, et quelques fièvres malignes. Le froid continua tout le mois de mai, et avec lui les affections catarrhales. La Suette désolait les environs de Paris, et dans la ville il y eut une grande mortalité parmi les femmes en couche.

Les maladies de l'été furent aussi variées et irrégulières que sa température; on observa des pleurésies, des crachemens de sang, des asthmes, des fièvres ardentes et malignes, et des diarrhées par fois vermineuses. La Suette exerçait constamment ses ravages dans la Brie et dans la Normandie ; elle cessa à la fin du mois d'août.

L'automne fut chaud et humide. Les petites véroles, les rougeoles, les scarlatines s'y disputaient l'empire ; il y eut aussi des affections arthritiques.

L'hiver de 1736 fut pluvieux et peu froid ; les rougeoles continuèrent, et l'on observa en janvier beaucoup de fièvres malignes, auxquelles se joignirent des catarrhes, des affections soporeuses et des apoplexies chez les vieillards.

Il y eut une grande mortalité parmi les femmes en couche; la délivrance était heureuse, mais vers le troisième jour les lochies se supprimaient. Celles que l'on saignait périssaient ordinairement en peu de jours; celles au contraire à qui l'on prescrivait une boisson délayante aiguisée avec le sel duobus ou la terre foliée de tartre à petites

doses, et des laxatifs suivis de purgatifs minoratifs réitérés, se tiraient d'affaire.

Le printemps fut doux; il y eut peu de maladies; à la fin d'avril, les rougeoles et les petites véroles reparurent avec les fièvres continues de mauvais caractère. Le commencement de l'été fut froid, et il y eut des pleurésies, des coliques très-vives avec fièvre ardente. Les colléges et les pensions furent infestés par la scarlatine. La fin de la saison fut très-chaude, il régna beaucoup de petites véroles et de rougeoles compliquées de vermination. Il y eut quelques fièvres putrides chez les pauvres gens, et des bilieuses qui régnèrent jusqu'en automne. Cette saison eut une température très-variable, aussi observa-t-on une grande variété de maladies, telles que des dyssenteries, des apoplexies, des fièvres de tous les types, des catarrhes, des toux vives, des rhumatismes et des petites véroles. Les fièvres malignes se terminaient souvent par des dépôts critiques.

La constitution atmosphérique hivernale de 1737 fut absolument semblable à celle de l'hiver précédent, et les maladies furent à peu près les mêmes. La mortalité régnait toujours parmi les puerpères.

Le printemps fut encore plus inégal que l'hiver, ce qui donna lieu à un grand concours d'affections de poitrine très-dangereuses. L'été s'annonça sous de tristes auspices; le mauvais temps continuel perdit toutes les récoltes; il survint beaucoup de fièvres malignes longues et opiniâtres, des catarrhes, des diarrhées et des érysipèles.

L'automne mit le comble à l'intempérie de l'année, il fut froid et pluvieux ; les fièvres malignes continuèrent, les diarrhées se changèrent en dyssenteries, les enfans éprouvèrent des fièvres vermineuses ; les rhumes, les catarrhes, les asthmes furent aussi très-fréquens.

L'hiver de 1738 étant froid et sec, on vit paraître une épidémie catarrhale qui fut générale en France, et à laquelle on donna le nom de *follette*, parce que plusieurs malades avaient de légers délires. Il y avait, à ce qu'il paraît, quelques miasmes de mauvaise nature répandus dans l'air ; car on vit tomber morts tout à coup beaucoup d'oiseaux. Les catarrhes suffoquans furent communs, ainsi que les apoplexies et les fièvres malignes. La douce température du commencement du printemps fit trève à ces affections ; mais un temps froid étant survenu, les maladies de poitrine se montrèrent aussitôt. La Suette régnait à Lusarche et à Royaumont. L'été fut d'abord très-chaud, et ensuite froid. Il survint beaucoup de fièvres inflammatoires et des vermineuses ; la petite vérole ne discontinuait pas ses ravages. Il y avait aussi une fièvre continue avec des redoublemens périodiques réguliers ; elle dégénérait promptement en maligne : les purgatifs et le quinquina y furent d'une grande utilité. L'automne fut tempéré ; les dyssenteries furent nombreuses, les fièvres continues et la petite vérole ne se ralentirent point.

L'année suivante 1739 s'annonça par un hiver très-inégal ; des petites véroles, des fièvres continues avec apparence de malignité, des dyssen-

teries, des rhumatismes et des toux opiniâtres, furent les maladies régnantes de cette saison.

Le printemps d'abord doux, fut ensuite froid, puis chaud ; il y eut beaucoup de fièvres malignes et de graves péripneumonies. Les prisonniers du Châtelet et de Bicêtre furent attaqués d'une fièvre catarrhale. L'été fut irrégulier comme le printemps, et aux maladies de cette saison se joignirent les dévoiemens, les apoplexies et des fièvres vermineuses. L'automne fut froid et humide ; les fièvres malignes dominèrent et les petites véroles furent très-funestes.

A la suite de cette saison froide et pluvieuse, l'hiver de 1740 fut comparable à celui de 1709, et ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'on vit régner durant cette saison des diarrhées, des dyssenteries, et toutes les maladies particulières de l'été. A Vernouillet, Triel et Mantes, régnait une épidémie de fièvre ardente et maligne, à tel point que dans l'un de ces villages, sur trente personnes qui en furent atteintes, vingt-neuf en moururent. La Flandre française fut aussi en proie à la même épidémie.

Au printemps suivant, cette maladie continua et s'associa au catarrhe avec complication vermineuse ; elle étendit ses ravages : sur quatre cent cinquante-cinq malades, trois cent quatre-vingt-sept y succombèrent. Le scorbut vint ajouter à ces maux, et une grande partie des calamités de 1709, occasionées par le froid et la famine, se renouvelèrent à cette époque. La mort de l'empereur Charles VI ne tarda pas à rallumer aussi

dans toute l'Europe le fléau de la guerre, dont les peuples sont si souvent les malheureuses victimes, comme les tristes jouets de l'ambition de leurs souverains.

Le temps inconstant de l'été fut nuisible aux récoltes ; la canicule fut froide et pluvieuse. Cependant les maladies furent moins funestes et moins fréquentes.

L'automne ne présenta pas un aspect plus riant. Sa température froide et nébuleuse fit manquer la récolte du vin ; par-tout régnait une misère affreuse. Les fièvres malignes, les intermittentes, les diarrhées, les dyssenteries, les jaunisses, les rhumes, les pleurésies et les péripneumonies, suivies de récidives très-graves, formèrent le triste tableau épidémique de cette saison.

La guerre ouvrit le cours de l'année 1741. L'hiver d'abord humide devint ensuite froid et sec. On vit encore régner des épidémies estives telles que des diarrhées, des dyssenteries, des fièvres intermittentes, quelques malignes, et des affections catarrhales qui attaquèrent particulièrement les femmes en couche et celles enceintes.

La fièvre putride et la dyssenterie décimèrent les prisonniers du Châtelet. Dans le même temps plusieurs personnes moururent de catarrhe suffoquant et d'apoplexie. Le printemps commença avec un vent du nord froid et sec. Mai fut très-pluvieux, et juin assez beau. Les dévoiemens, les fièvres intermittentes, les fluxions de poitrine, les toux violentes et les apoplexies continuèrent, et il survint des fièvres malignes accompagnées de

crachement de sang. Il y eut très-peu de petites véroles. Le scorbut régnait toujours dans les hôpitaux. Il y eut des dyssenteries chez les pauvres.

L'été fut chaud et sec. On observa peu de maladies, excepté quelques fièvres intermittentes et quelques putrides dont les récidives furent dangereuses.

L'automne fut très-beau; il y eut une double floraison; cependant il régna des fièvres intermittentes et malignes, et un assez grand nombre de petites véroles.

Le froid de l'hiver de 1742 fut assez vif, sur-tout en janvier. Néanmoins les maladies furent les mêmes que celles de l'automne. Le vent du nord continua au printemps avec froid et sécheresse: les fièvres malignes firent de grands ravages dans l'armée d'Allemagne; elles étaient accompagnées de toux violentes et opiniâtres.

L'été fut froid et sec comme le printemps, aussi vit-on régner beaucoup de maladies de poitrine, des rhumatismes, et toutes les affections morbeuses qui dépendent d'une transpiration abondante interceptée. Il y eut un grand nombre d'apoplexies et d'esquinancies. Les petites véroles commencèrent leur règne en août; mais elles ne furent pas légitimes. L'automne vit paraître les fièvres ardentes, inflammatoires, bilieuses et malignes, pour lesquelles on employait utilement le quinquina vers leur déclin.

Une épidémie catarrhale que l'on surnomma la *grippe*, annonça l'hiver de 1743, qui prit subitement et avec vigueur. Les fièvres malignes sub-

sistèrent néanmoins accompagnées des apoplexies, des rhumatismes et des attaques de goutte. Ces maladies continuèrent dans le commencement du printemps qui fut froid ; elles diminuèrent d'intensité au mois de mai qui fut plus tempéré. L'été et l'automne furent froids et secs, et cette température contribua à maintenir le cours des mêmes maladies, au milieu desquelles se mêlèrent les érysipèles avec phlyctènes, les petites véroles et les flux de ventre.

Le froid de l'hiver 1744 fut très-vif ; il y eut peu de maladies, excepté quelques apoplexies. Le printemps jouit de la même température, et l'on ne vit que quelques affections de poitrine chez les personnes délicates.

L'été fut variable, et la canicule froide. Les petites véroles régnèrent épidémiquement. Ce fut au mois d'août de cette même année que le roi Louis XV tomba malade à Metz d'une fièvre maligne. L'automne fut chaud avec quelques pluies par intervalles. Les diarrhées, les dyssenteries, les rhumatismes et les fièvres intermittentes, dont quelques-unes, avec symptômes de malignité, furent les maladies dominantes de cette saison.

L'année 1745 s'annonça par un hiver mou et humide ; il y eut peu de maladies dont aucune ne fut épidémique. Seulement il régna quelques affections catarrhales à la suite des fêtes données pour le mariage du dauphin.

Il y eut au mois de mars une épizootie parmi les vaches dans les environs de Paris. Au printemps l'on vit se propager une épizootie générale

sur

sur les bêtes à cornes. Il paraît que c'était une maladie venue de la Hongrie. La température de cette saison fut très-inégale, de même que celle de l'été. Cependant, à l'exception de la petite vérole, il y eut très-peu de maladies. L'automne fut doux. On observa des toux violentes, des maux de gorge, des catarrhes, des fluxions de poitrine et autres maladies appartenant au printemps.

Le froid de l'hiver suivant, 1746, fut d'abord assez vif, mais il ne dura pas. Il fut accompagné de rhumes, de catarrhes, de diarrhées, de petites véroles, de fluxions de poitrine et d'apoplexies.

Il périt en janvier beaucoup de femmes en couche, quoique leur délivrance eût été heureuse. L'ouverture des cadavres montra l'épiploon gangrené, la matrice très-gonflée et enflammée, les ovaires remplis de pus : la vessie, le rectum et les parties voisines de la matrice portant aussi des traces d'inflammation, et des épanchemens séreux dans les cavités. Les saignées étaient très-utiles. Ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'en février on vit les femmes qui avaient accouché depuis un mois, attaquées de cette maladie, de préférence à celles qui accouchaient à cette époque.

Le froid se fit de nouveau sentir au printemps, et amena les toux, les catarrhes, les diarrhées, les dyssenteries, les petites véroles et la fièvre maligne. Les inégalités brusques de la température de l'été et de l'automne firent que les mêmes maladies du printemps y dominèrent. Les diarrhées et les dyssenteries furent plus rares en automne.

En 1747, l'hiver, d'abord très-modéré, devint ensuite très-vif, la neige tomba abondamment; on observa seulement les maladies ordinaires à cette saison. Le printemps fut froid et inconstant; il y eut des toux, des diarrhées, des apoplexies et peu de petites véroles. Les mois de mai, juin et juillet jouirent de la même température que le printemps. Les chaleurs vinrent se faire sentir vivement en août : il survint des fièvres bilieuses et quelques tierces. L'automne fut régulier et chaud, et eut les mêmes maladies que l'été.

RÉFLEXIONS

Sur les Constitutions épidémiques des Saisons.

Nous venons de présenter un tableau rapide des constitutions épidémiques saisonnières de quelques régions situées sous différentes latitudes. Leur étude méditée nous a suggéré les observations suivantes.

Constitution épidémique de Modène, de 1689 à 1694.

Les pluies, les vents du midi, les inondations considérables, et la nielle des blés et des fruits, parurent être les causes productrices des fièvres de mauvais caractère qui désolèrent le Modénois pendant quatre ans. Une vermination copieuse en formait un des symptômes principaux ; et il n'est pas douteux qu'elle n'eût été provoquée par la mauvaise nourriture ; les animaux même ressentirent les effets pernicieux de cette constitution morbifique.

L'année 1692 avait été assez régulière ; celle de 1693 fut tout-à-fait désordonnée, une saison tenait la place de la précédente, et cependant on n'observa que des dyssenteries épidémiques.

Nous ne voyons point, durant ces cinq années, cette suite d'épidémies saisonnières que l'on remarque par fois, et le génie épidémique dominant paraît être celui des fièvres typhodes.

Une observation singulière faite par Ramazzini, dans l'année 1693, c'est qu'au mois de janvier, époque où dominaient les fièvres pétéchiales, il y eut une éclipse de lune pendant laquelle la majeure partie des malades moururent. Hippocrate, dans ses épidémies, parle aussi de l'influence des astres sur les maladies. Mais l'observation de Ramazzini est digne d'être recueillie et confirmée par d'autres nouvelles sur tous les genres de maladies, et sur-tout sur celles aiguës; et ces observations pourraient être faites dans tous les hôpitaux : elles ne seraient pas sans fruit pour la pratique et l'expérience.

Nous voyons dans les constitutions épidémiques d'Augsbourg, de Hesse, de Bâle et de Berlin, depuis 1693 jusqu'en 1796, le même génie épidémique des fièvres malignes dominer comme dans le Modénois à la même époque; cependant la constitution atmosphérique était tout-à-fait différente.

A quel agent épidémique rapporterons-nous ces erreurs de conceptions utérines et de génération que nous observons dans la constitution de Hildeseim en 1696, et qui s'y étaient montrées déjà en 1685, au rapport de Hannæus et de Muller ?

La constitution épidémique de Berlin, en 1797, présente des maladies inflammatoires, et

principalement des ophtalmies, que l'on guérissait par des applications d'alcohol sur les paupières, ce qui calmait leur ardeur. Ce remède, singulier en apparence, paraît néanmoins naturel d'après les lois de la physique, qui nous apprennent que l'évaporation a lieu aux dépens du calorique qui est absorbé ; et nous savons qu'en enveloppant un vase plein d'eau avec des linges mouillés d'esprit de vin, l'eau prend en peu de momens un degré de fraîcheur assez remarquable. Tel est aussi l'effet de cette fraîcheur que l'on ressent sur la surface de la peau en y appliquant une liqueur spiritueuse volatile.

Dans la constitution épidémique d'Augsbourg, de 1697 et 98, nous voyons les pronostics de la médecine sur la température austrine en défaut ; car elle n'exerça aucun empire sur les maladies courantes. Les chaleurs ramenèrent les fièvres malignes des années précédentes.

Les constitutions épidémiques de Berlin ne présentent de remarquable que la transplantation dans ce royaume des affections rachitiques que les Français réfugiés, après la révocation de l'édit de Nantes, y apportèrent ; de plus, le scorbut et la syphillis, qui dominèrent pendant plus de dix années consécutives sous une forme épidémique.

La constitution épidémique de Tubingen, des années 1699 et 1700, fournit deux exemples d'épidémie de famille ou Epioïxie, qui furent deux fièvres malignes et contagieuses nées spontanément et sans aucune communication ou

contact avec d'autres contagiés ou matières suspectes quelconques; ce qui est une preuve du développement naturel et spontanée des contages, ainsi que nous l'avons fait observer dans notre introduction.

Nous voyons encore le génie épidémique des fièvres malignes se montrer en 1697 à Mansfeld, et l'année suivante, toute irrégulière qu'elle fut, n'offrir aucune épidémie, mais seulement des mélancolies, des manies et des fureurs utérines.

Les fièvres malignes se montrèrent aussi en 1699, 1700 et 1701, dans la Silésie. La constitution de St-Gall, de 1696, ne fait mention que d'une fièvre semblable qui attaqua particulièrement les enfans, et sur-tout ceux des bouchers, chez qui elle fut mortelle.

Charles Raygers, dans les épidémies de Presbourg, fait mention de pleurésies qui parurent dans l'été, et de dyssenteries contagieuses en automne. L'année 1697 vit régner des fièvres malignes.

Les constitutions épidémiques de Laybach ne présentent aucune remarque intéressante. Celles de la Basse-Hongrie, pendant onze ans, font voir une prédominance des fièvres malignes qui furent particulièrement épidémiques en 1706 et 1707.

Si nous portons maintenant nos regards sur les constitutions épidémiques de Paris durant un intervalle de quarante ans, nous n'y observons aucune régularité dans le cours des épidémies saisonnières. Nous y apercevons une prédominance bien marquée et presque continuelle des fièvres

malignes, des petites véroles et des rougeoles. Les autres maladies ne semblent y paraître que sporadiquement, et comme des acteurs en sous-ordre. Les calamités de la famine et de la guerre donnent lieu à des épidémies de scorbut qui sont peu durables. Le dernier fléau paraît donner une nouvelle vigueur aux fièvres de mauvais caractère, sur-tout au commencement et au milieu du dix-huitième siècle. Nous avons vu la même cause produire les mêmes maux vers sa fin, et au commencement de celui-ci.

En 1720 et 1721 la peste ravage la Provence. Les années 1733, 1738 et 1743 furent remarquables par trois vastes épidémies catarrhales, la Grippe, la Follette et la Russe, qui parcoururent les deux mondes. Vers ces mêmes temps une nouvelle maladie, encore peu observée, la Suette, se développa dans la Picardie, l'Artois, la Beauce, et autres provinces du nord-est de Paris. On la vit aussi à Bordeaux.

Il paraît, d'après ce tableau épidémique, que les affections des membranes muqueuses, les rhumatismes, les gouttes et l'apoplexie formaient, avec les épidémies dominantes, le complexe des maladies qui affligeaient le plus communément les habitans de Paris durant cet espace de temps.

Enfin, récapitulons les constitutions épidémiques de Londres, décrites avec cette supériorité de talent d'un observateur tel que Sydenham, pendant vingt-cinq ans. Nous y voyons cinq grandes épidémies dominantes; savoir: la fièvre continue ou *dépuratoire*, les fièvres intermit-

tentes, la fièvre pestilentielle et la peste, les petites véroles et les dyssenteries, accompagnées des fièvres bilieuses. Nous faisons abstraction de ces fièvres varioleuses et dyssentériques, qui sont des variétés inutiles, puisque leur traitement était le même que celui des petites véroles et des dyssenteries. Nous ferons aussi un reproche à ce grand médecin, c'est d'avoir négligé l'étude des maladies exanthématiques, telles que la rougeole, la scarlatine, la miliaire, etc. Il paraît qu'il ne regardait ces maladies que comme des symptômes épigénoméniques et éventuels de ses grandes épidémies.

Après avoir exposé la partie, pour ainsi dire, expérimentale et pratique des constitutions épidémiques des saisons, nous ajouterons que nous avons lu et médité tout ce qu'ont écrit sur la théorie de ces phénomènes les illustres Raymond, Demars, Sims, Freïnd, et tant d'autres auteurs estimables, et qu'à l'exemple de Van Swietten, nous avons nous même noté avec l'attention la plus scrupuleuse et la plus suivie, pendant huit ans, les variations de la température, les hauteurs du baromètre et du thermomètre, le rapport des saisons entr'elles, leur influence réciproque; et nous confessons ingénûment que nous n'avons pu parvenir encore à fixer d'une manière exacte le pouvoir et les effets de cette influence. Il existe tant d'anomalies dans l'état physique des saisons des différentes années, que toute combinaison, tous rapprochemens, toutes confrontations deviennent bien difficiles.

« Il y a, dit Sydenham, diverses constitutions
» d'années qui ne dérivent ni du chaud, ni du
» froid, ni de la sécheresse, ni de l'humidité;
» mais plutôt d'une altération secrète et inexpli-
» cable dans les entrailles de la terre, qui com-
» munique ensuite à l'air des qualités *morbi-*
» *fiantes* qui produisent les diversités des ma-
» ladies. »

Il est facile de voir dans les vingt constitutions épidémiques que nous venons de donner, combien peu la succession des saisons influe d'une manière constante et uniforme sur celle des maladies épidémiques. Il arrive même assez souvent que dans deux saisons semblables, ayant une même constitution atmosphérique, on observe des maladies d'une nature différente. Disons avec Sydenham : *Quæ qualis sit illa aeris dispositio, nos pariter ac eum plura alia, circà quæ vecors ac arrogans philosophorum turba nugatur, planè ignoramus.*

Un grand obstacle se présentera toujours dans l'étude des constitutions épidémiques générales; c'est la diversité des climats, des températures, de la météorologie de chaque pays, l'exposition des lieux, et tant d'autres circonstances physiques qui changent absolument l'état constitutionnel d'une province, d'un canton, d'une ville, relativement à d'autres localités voisines. Il faut donc que chaque médecin, d'après le sage précepte d'Hippocrate, se contente d'étudier la topographie du pays qu'il habite, le cours des saisons, la météorologie et les maladies qui y dominent.

Mais cette étude exige au moins dix ans de résidence, et une profonde méditation de l'excellent traité des eaux, de l'air et des lieux du père de la médecine, et de la troisième section de ses aphorismes. Toutefois il n'est pas inutile de connaître quelques descriptions de constitutions épidémiques de différens climats, comme celles que nous avons présentées. Cette connaissance apprendra que dans telle saison et sous telle température, on a vu se développer telles espèces de maladies, et quels sont les moyens thérapeutiques qu'on leur a opposés avec plus d'efficacité ; que sous tel autre état atmosphérique, ces mêmes maladies ont présenté une physionomie ou des complications diverses, et qu'alors il a fallu les combattre par une autre méthode de traitement. Ce moyen nous semble le seul que l'on puisse adopter, et nous croyons qu'il est inutile de chercher à interroger la nature et ses lois physiques sur les causes premières ou phénoménologiques des épidémies saisonnières ; contentons-nous d'en bien saisir les effets.

D'après toutes ces considérations nous croyons poser comme axiomes fondamentaux de ces épidémies les phénomènes suivans, qui se présentent le plus clairement à notre conception.

Cinq constitutions ou états atmosphériques forment la base première de la météorologie des saisons, savoir : chaude-sèche, chaude-humide, froide-sèche, froide-humide, et tempérée.

Ces constitutions ne régnant que passagèrement, n'exercent aucune influence marquée sur

le développement des maladies ; il est nécessaire qu'elles subsistent durant un certain espace de temps qu'on ne peut déterminer, pour devenir les causes efficientes et productrices de ces maladies. Leur influence même, lorsqu'elles n'ont pas été bien déterminées, ne se fait souvent sentir que lorsqu'une constitution a remplacé la précédente.

Les faits et une longue expérience, nous confirment les prénotions du vieillard de Cos, sur les espèces de maladies propres à chaque constitution des temps. Ainsi, les phlegmasies des membranes muqueuses qui tapissent le système de la respiration, se développent d'une manière plus ou moins active, toutes les fois que l'influence de la constitution froide-humide se fait sentir plus ou moins vivement et plus ou moins de temps. Est-elle vive et passagère? nous voyons des toux, des rhumes, des coryza, des catarrhes; est-elle forte et de longue durée? ces affections premières dégénèrent en péripneumonies, en pleurésies, en médiastinites et autres maladies inflammatoires qui ont souvent lieu secondairement par le consensus des parties internes.

Mais les maladies inflammatoires primaires ou congénérées, sont le résultat d'une constitution froide-sèche soutenue.

Une constitution chaude-sèche produit presque toujours des fièvres bilieuses, des hépatites, des flux intestinaux, des choléra-morbus et des dyssenteries.

Enfin, c'est sous le règne de la constitution chaude-humide, que nous observons le plus com-

munément les fièvres de tous les types. Et si cette constitution exerce son influence durant un assez long espace de temps, la plupart des fièvres intermittentes dégénèrent alors en continues ; et dans certaines régions rapprochées des tropiques, elles revètent promptement un caractère contagieux, en se compliquant d'éruptions exanthématiques, telles que les pétéchies; et de vermination.

La fièvre jaune, qui est une espèce d'hépatite, paraît aussi se développer et se propager sous cette constitution.

Ordinairement la constitution tempérée ne voit aucune espèce de maladie dominer d'une manière marquante. On y voit diminuer et s'éteindre peu à peu les maladies de la constitution précédente, sur-tout si la première subsiste pendant un certain temps.

Terminons cette digression par ces principes aphoristiques d'Hippocrate, que nous regardons comme des points fondamentaux d'observation-pratique.

« Si après un automne modérément pluvieux,
» l'hiver est tempéré, et que le printemps et l'été
» soient convenablement rafraîchis par des pluies:
» l'année sera salubre.

» Si au contraire l'hiver est sec et venteux, le
» printemps pluvieux et chaud : l'été sera néces-
» sairement fiévreux et mal sain.

» Si les chaleurs de la canicule sont modérées:
» l'automne sera salubre ; tandis que dans le cas
» contraire, les femmes et les enfans seront
» affectés de graves maladies. Les fièvres quartes

» seront communes, et se termineront fréquem-
» ment par l'hydropisie.

» Si l'hiver est chaud, pluvieux et influencé
» par les vents du midi, et que le printemps soit
» sec et boréal : les grossesses et les accouchemens
» seront fâcheux ; il y aura des dyssenteries et
» des fluxions sur l'organe de la vue.

» Un été sec et chaud produira des dyssen-
» teries, des flux de ventre et des hydropisies
» secondaires.

» Si au contraire l'été et l'automne ont une
» température pluvieuse et australe, l'hiver of-
» frira beaucoup de maladies, et sur-tout des
» fièvres ardentes, des pleurésies et des péri-
» pneumonies.

» Si un automne pluvieux et austral succède à
» un été sec et venteux : il règnera des céphalées,
» des enrouemens, des catarrhes et des toux,
» accompagnés de phthisie.

» Un temps constamment sec et serré convient
» sur-tout aux femmes et aux constitutions hu-
» mides ; tandis qu'il est nuisible aux personnes
» bilieuses, qui sont alors exposées aux inflam-
» mations et aux fièvres aiguës.

» Les femmes et les enfans éprouveront les
» mêmes accidens, lorsqu'un hiver froid et sec
» sera suivi d'un printemps chaud et pluvieux. »

Telles sont les maximes générales que nous devons adopter dans l'étude des constitutions épidémiques. Et nous complèterons la somme de nos connaissances dans cette partie si importante de l'art de guérir, si nous y joignons les circons-

tances des localités, des climats, des latitudes, des influences lunaires, et des accidens physiques éventuels, qui toutes influent plus ou moins sur le développement des maladies.

En marchant d'après de tels principes sur les traces d'Hippocrate, de Baillou, de Sydenham, de Baglivi, de Lancisi, de Ramazzini, et des observateurs célèbres de nos jours, il sera difficile de commettre des erreurs dans la pratique; leur expérience sera notre guide le plus sûr; et le médecin préparé, pour ainsi dire, à la constitution morbifique qui va se développer, s'armera d'avance de tous les moyens propres, sinon à la prévenir, du moins à la combattre avec succès.

SECONDE PARTIE.

MALADIES ÉPIDÉMIQUES PROPRES OU ÉVENTUELLES.

Nous avons expliqué dans la seconde section de notre introduction, ce qu'on doit entendre par épidémie proprement dite; c'est pourquoi nous ne reviendrons pas sur cet article, et nous allons tracer l'histoire pratique des différentes espèces d'épidémies que nous avons pu recueillir par de longues et pénibles recherches.

Nous commencerons par les maladies les plus simples et pour ainsi dire topiques, ou qui n'affectent qu'un système, et même souvent qu'une partie seule de ce système: nous passerons successivement à celles générales, simples et compliquées. Il nous semble que cette méthode est la plus propre à en faciliter l'analyse, pour nous élever ensuite à des considérations positives et axiomatiques sur chacune des espèces que nous aurons décrites.

Nous nous servirons en général, pour la dénomination des maladies, de la nosologie de Pinel, avec la synonymie correspondante des autres nosologistes, afin d'être entendus des médecins de tous les pays.

Affections des membranes muqueuses.

Si les travaux de notre illustre compatriote F. Xavier Bichat ont éclairé, avec le flambeau de l'anatomie la plus exacte et la mieux raisonnée, le système des membranes muqueuses, quelques modernes théoriciens ont voulu en généraliser les affections morbeuses d'une manière bien propre à replonger la science dans un chaos d'erreurs d'observation et de pratique. Nous ne ferons point ce pas rétrograde, et nous rejetterons ces hypothèses vaines et dangereuses, pour nous en tenir à ce que les grands maîtres nous ont enseigné sur ce point.

Nous savons que les membranes muqueuses, ainsi nommées du fluide qu'elles secrètent et dont elles sont lubréfiées, forment un système que nous diviserons en six parties absolument distinctes et indépendantes l'une de l'autre, quant aux affections morbifiques qui leur sont propres, savoir :

Les membranes qui revêtent la face interne des paupières, de la fosse orbiculaire, des voies lacrymales et de la partie antérieure de l'œil. Ce sont les membranes muqueuses de l'organe visuel.

Les membranes de l'organe auditif qui tapissent la trompe, le tympan, et le fond de l'oreille externe.

Celles qui recouvrent les conduits excréteurs des parotides, des glandes sous-maxillaires et de la tyrroïde.

Celles qui s'étendent sur l'intérieur des fosses nasales,

nasales, de la bouche, et qui ensuite, se divisant en deux branches, vont tapisser, l'une les voies aériennes et le système de la respiration, et l'autre l'appareil gastrique et intestinal.

Enfin, les dernières sont celles qui recouvrent la surface interne de tout l'appareil urinaire et génital chez l'homme et chez la femme; et ces deux parties sont tellement indépendantes l'une de l'autre, que l'on pourrait encore facilement en former deux divisions : car les altérations morbeuses que l'une éprouve, sont totalement distinctes de celles auxquelles l'autre est sujette.

Les faits que nous allons rapporter viendront à l'appui de la division que nous avons adoptée, et il n'est aucun vrai praticien qui ne sache parfaitement que ces diverses parties du système des membranes muqueuses, sont sujettes à des maladies purement topiques ou locales, qui tranchent d'une manière bien caractéristique les unes d'avec les autres : ainsi l'ophtalmie simple n'affecte que l'organe de la vue ; l'ottite et l'ottalgie, celui de l'ouïe ; le coryza, la membrane pituitaire, et par fois le conduit lacrymal ; l'angine, les premières voies aériennes et alimentaires, ou plutôt l'ouverture de leurs conduits. Le catarrhe simple n'affecte que les membranes des bronches, et s'associe quelquefois le coryza ; la coqueluche, compromet souvent les bronches et l'œsophage; la péripneumonie intéresse les bronches et le poumon ; la gastrite, l'estomac; la diarrhée, les intestins grèles ; la dyssenterie, les gros intestins; la cistite, la vessie et tout le système urinaire; la

blennorrhée et la blennorrhagie, le canal de l'urètre et le vagin ; et la leucorrhée, l'utérus. Et chacune de ces maladies exige un traitement particulier, et tout à fait différent l'un de l'autre.

Ils se trompent étrangement ces novateurs informes qui prétendent généraliser ces affections diverses et les assujettir à une seule classe et à un seul mode de traitement. C'est d'après ces inductions erronées que, depuis quelques années, de jeunes médecins peu expérimentés ont confondu les fièvres catarrhales avec celles muqueuses. Ils verront bientôt quelle grande différence il existe entre le caractère, les symptômes et la marche de chacune de ces deux espèces de maladies. Qu'ils consultent d'une part les observateurs les plus célèbres, tels que Forestus, Baglivi, Lancisi, Hoffmann, Sydenham, Morgagni, Strack, de Haën, Saillant, Cabanis et Pinel ; qu'ils méditent ensuite l'excellent traité d'Huxham sur la fièvre lente nerveuse ; le mémoire si connu de Rœderer et Wagler sur l'épidémie de Goettingue ; l'ouvrage de Sarcone et les considérations savantes de Pinel sur la fièvre muqueuse : alors ils sauront reconnaître et différencier la fièvre catarrhale d'avec cette dernière.

La plupart de ces innovations en médecine, sous l'apparence d'observations philosophiques, ne sont que des rèveries de cabinet qui rappellent le siècle des Thémison, et les ingénieuses hypothèses des Brown, des Darwin et des auteurs du contre-stimulus ; mais elles pâlissent bientôt devant l'expérience acquise au lit du malade.

En partant du principe ci-dessus établi, nous devrions décrire successivement les épidémies qui affectent le système des membranes muqueuses; mais, comme il s'en trouve plusieurs qui appartiennent à la classe des maladies épidémico-contagieuses, nous sommes obligés de les séparer d'avec celles qui sont purement épidémiques. Au reste, nous les placerons chacune dans leur ordre, à mesure que nous ferons l'histoire des maladies composant les cinq grandes classes dans lesquelles nous les avons distribuéès; savoir: épidémiques, épidémico-contagieuses, contagieuses, anomales ou inconnues et épizootiques.

Nous commençons en conséquence par les épidémies catarrhales simples.

Fièvre catarrhale.

Peripneumonia notha (Sydenham, Boerhaave Selle). *Peripneumonia catarrhalis* (Huxham). *Pleuritis humida* (Stoll). *Febris catarrhalis* (Fred. Hoffmann, Sauvages, Strack, etc.). *Catarrhus* (Cullen). *Phlegmatorrhagia* (Junker). *Catarrhe pulmonaire* (Pinel).

Parmi les nombreux écrivains qui ont traité des épidémies catarrhales, nous distinguerons ceux qui nous en ont transmis l'histoire chronologique et les meilleures observations pratiques.

Un laborieux professeur de l'école de Padoue, le docteur Zeviani, a inséré dans les actes de l'institut d'Italie une excellente dissertation sur ce

sujet ; M. Perkins, de Boston, a traité avec beaucoup de sagacité les maladies de ce genre qui règnent dans le nouveau continent.

M. Saillant donna en 1780 un tableau raisonné des épidémies catarrhales de l'Europe depuis 1557 ; le professeur Cabanis, et le docteur Loudun, de Lyon, ont publié des mémoires intéressans sur le même sujet. Nous profiterons de leurs utiles recherches.

Les affections catarrhales n'étaient point inconnues aux anciens, et Hippocrate, dans la 3.e section de ses aphorismes, dans ses prédictions ou pronostics, et dans ses prénotions, signale cette maladie. Mais comme ce père de la médecine et tous les anciens maîtres qui ont écrit après lui, jusqu'au douzième siècle, habitaient des climats très-chauds et voisins des tropiques, ils n'avaient point observé le génie particulier épidémique de cette affection ; d'abord parce qu'elle était rare sous ces latitudes, et ensuite parce que cette épidémie étant éphémère et peu stable, n'entrait plus dans ce que les anciens entendaient par constitution épidémique.

L'histoire des maladies catarrhales ne commence qu'au treizième siècle ; encore n'en avons-nous que de simples notions chronologiques jusqu'au milieu du seizième.

L'une des plus anciennes épidémies de ce genre dont il soit fait mention depuis le commencement de l'ère chrétienne, est celle du mois d'août
1239. 1239, que l'on trouve notée dans la chronique
Chron. des fr. Min. des frères mineurs.

Cette même chronique parle d'une seconde qui régna en 1311, en France, où elle fit périr beaucoup de monde. 1311. Chron. des fr. Min.

Buoni Segni, dans l'histoire de Florence, raconte qu'un vent pestilentiel amena au mois d'août 1323 un catarrhe épidémique en Toscane et dans toute l'Italie. 1323. Buoni Segni.

Quatre ans après, selon le même historien, une épidémie semblable se déclara au mois de mars et parcourut l'Italie, et il ajoute qu'une troisième éclata en hiver à Florence et dans les environs, où elle fut funeste à un grand nombre de personnes. 1327. Idem. 1358. Idem.

Valesco de Tarente dit : « J'ai vu en 1387, » époque où je reçus la licence de médecine à » Montpellier, un catarrhe qui fut si général, » qu'à peine la dixième partie de la population » en fut exempte; presque tous les vieillards en » moururent. Cette épidémie fut suivie d'affections rheumatiques très-fréquentes. Le traitement consistait en décoctions pectorales de » camomille et de graines de coriandre, édulcorées avec le sirop de pavots; on prescrivait des » lavemens, de légers sudorifiques et la diète. » (Lib. II, *de Catarrho*, *pronostic.*) 1387. Valesco.

Cette épidémie régna tout le mois de janvier et une partie de février, et se fit sentir aussi en Toscane, où elle fut, au rapport de Buoni Segni, très-funeste aux vieillards.

Valesco parle d'une autre épidémie catarrhale qui régna en 1400 par toute l'Italie. 1400. Idem.

1403. Pasquier. Pasquier, dans ses recherches sur la France, livre IV, chap. 28, rapporte que, dans les registres du parlement de Paris, il est fait mention d'une épidémie catarrhale qui se déclara le 26 avril 1403, et qui fut si générale et si forte, que les audiences des tribunaux furent suspendues.

1410. Valesco. Sept ans après, Valesco en observa une autre, et il s'exprime ainsi sur son caractère : *Est quasi ægritudo generalis, et quasi pestilentialis suo modo, et aliqui indè moriuntur, maximè decrepiti, et per loca facit cursum suum, et bene tempore meo vidi quatuor vicibus*, (de signis catarrhi, ed. de Venise 1523.)

1411. Anonyme. Voici ce que dit un auteur sur l'épidémie de 1411 : « Il y eut une maladie dont une infinité de » personnes furent touchées, par laquelle on per- » doit le boire, le manger et le dormir; et toute- » fois et quantes que le malade mangeoit, il avoit » une forte fièvre. Ce qu'il mangeoit lui sembloit » amer ou puant. Toujours trembloit, et avec ce, » étoit si las et rompu de ses membres, que l'on » ne l'osoit toucher en quelque part que ce fût; » aussi étoit ce mal accompagné d'une forte toux » qui tourmentoit son homme jour et nuit : la- » quelle maladie dura trois semaines entières, sans » qu'aucune personne en mourût. Bien est vrai » que, par la véhémence de la toux, plusieurs » hommes se rompirent par les génitoires, et plu- » sieurs femmes grosses accouchèrent avant terme; » et quand venoient à guérir, ils jettoient grande » effusion de sang par la bouche, le nez et le » fondement, sans qu'aucun médecin pût juger

» dont procédoit ce mal, sinon d'une générale
» contagion de l'air, dont la cause étoit cachée :
» cette maladie fut appelée le *Tac*, et tel autrefois
» souhaitoit par risée ou imprécation le mal du
» *Tac* à son compagnon. »

Ecoutons encore l'auteur des mémoires pour servir à l'histoire de France et de Bourgogne, sous les règnes de Charles VI et de Charles VII. Pasquier.

« En icelui temps advint par le plaisir de Dieu,
» qu'un mauvais air corrompu chut sur le monde,
» qui plus de cent mille personnes à Paris mit en
» tel heur, qu'ils perdirent le boire et le menger
» et le repouser, et avoient très-fort fiebvre deux
» ou trois fois le jour; et espécialement toutes
» fois qu'ils mengeoient et leur sembloient toutes
» choses quelxconques amères et très-maulvaises :
» et avecque ce, qui pis étoit, on perdoit tout
» pouvoir de son corps, que on n'osoit toucher à
» soi de nulle part que ce fût, tant estoient grevés
» ceux qui de ce mal estoient atteints, et duroit
» bien sans cesser trois septmaines ou plus. Et
» commença à bon escient à l'entrée du mois de
» mars, et le nommoit ou le *Tac* ou le *Horion*.
» Avec tout le mal devant dit, on avoit la toux
» si fort et la rhume, et l'enroueure, qu'on ne
» chantoit qui rien fût de haultes messes à Paris.
» Mais sur tous les maulx, la toux étoit la plus
» cruelle à tous jour et nuit, qu'aucuns hommes
» par force de toussir estoient rompus, et aucunes
» femmes grosses qui n'estoient pas à terme, orent
» leurs enfans sans compaignie de personne, par
» force de toussir qu'il convenoit mourir à grant

» martyre, mère et enfant : et quand ce venoit sur
» la garison, ils jettoient grant foison de sang
» bête (*caillé*) par la bouche, par le nez et par
» dessous, qui moult les ebahissoit, et néant-
» moins personne autre ne mouroit. Mais à peine
» en povoit personne être guary ; car depuis que
» l'apétit de menger fust aux personnes revenu,
» si fust-il plus de six septmaines après, avant
» qu'on fust nettement guary. Ne fisisien (*méde-
» cin*) nul ne savait dire quel mal c'estoit. Mais
» les superstitieux moins esclairez et plus décisifs,
» prononcèrent tout hautement et tout aussi judi-
» cieusement que le bon homme *Homenas* de
» Rabelais, que c'estoit vengeance et punition
» divine sur tous ceux qui avoient chanté certain
» vaudeville fort licentieux qui couroit alors ; et
» ils en avoient tellement persuadé le peuple,
» que ceux qui se trouvoient guarys demandoient
» en plaisantant aux autres : *en as-tu ? Oh ! par
» ma foy tu as chanté la chanson.* »

1414. Mezerey. Mezerey, dans son histoire de France, parle d'une épidémie du même genre qui régna dans les mois de février et mars à Paris, et qui attaqua les vieillards. On la nomma *Coqueluche* à cause du bonnet nommé *coqueluchon* dont on se servait à cette époque pour se garantir du froid.

1427. Pasquier. C'est encore Pasquier qui raconte l'épidémie catarrhale de cette année en ces termes :

« Environ quinze jours avant la St. Remi
» cheut un mauvais air corrompu dont une très-
» maulvaise maladie advint, qu'on appeloit *la
» Dando*, et n'estoit nul ne nulle qui aucunement

» ne s'en sentist dedans le temps qu'elle dura :
» est la manière comment elle prenoit. Elle com-
» mençoit ès rains et ès épeaulles, et n'estoit nul,
» quand elle prenoit, qui ne cuidast avoir la gra-
» velle, tant faisoit cruelle douleur. Et après ce
» venoient les assées (*accès*) ou fortes frissons,
» et estoient ou bien huit ou dix ou quinze jours,
» que on ne povoit ne boire ne menger ne dor-
» mir, les ungs plus, les autres moins. Après ce
» venoit une toux si très-mauvaise à chacun, que
» quant on estoit au sermon, on ne povoit en-
» tendre ce que le sermonneur disoit, par la
» grant noise des tousseurs. Elle eut très-forte
» durée jusqu'après la Toussaint bien quinze
» jours ou plus, et ne eussiez guères trové homme
» ne femme, qui ne eust la bouche ou le nez
» tout essevé (*couvert*) de grasse rongne pour
» l'assée ; et quand on encontroit l'ung l'autre,
» on demandoit : *as-tu point eu de la Dando?*
» S'il disoist non, on lui répondoit tantost :
» *or te garde bien que vrayement tu en gouteras*
» *un morcelet*. Et vrayement on ne mentoit pas
» que pour vray il fut pou (*peu*), fust petit ou
» grant, femme ou enffent qui n'eust en ce temps
» ou assées, ou la toux qui trop duroit longue-
» ment. »

Carli, dans l'histoire de Vérone, remarque 1438.
qu'à la fin de l'année 1438 il se déclara dans cette Carli.
ville un catarrhe épidémique, qui parcourut en-
suite toute l'Italie, et qui fut funeste aux enfans
et aux vieillards.

1482. Mezerey. Mezerey cite encore une épidémie catarrhale extraordinaire, qui régna dans toute la France en 1482, et qui n'épargna ni grands ni petits.

1505. G. Torrella. Gaspard Torrella, qui écrivait l'histoire d'Italie au commencement du seizième siècle, rappelle en ces termes l'épidémie de 1505 : *Ægritudo ovina Italiam, Hispanosque invasit, paucis pepercit, senibus maximè, cum raucedine gravedine, molestâ tussi distilationibusque per superiora, comitante febre.* L'expression *ægritudo ovina* correspond à celle italienne, *il male del castrone*, dont on se servait alors en Italie pour désigner le catarrhe.

1510. De Thou. L'historien De Thou fait mention d'une épidémie semblable en 1510. *Morbus novus in Italiâ dictus* Vervecinus *qui in oriente primùm, dein Italiâ Hispaniâque lethalis; namque ex eâ Anna Philippi regis uxor decessit, et Gregorius XIII, summus pontifex, periculosè ægrotavit, incognitâ initio remediorum ratione multos afflixit:* coquelucham *vulgò vocabant.*

Senert en parle aussi de cette manière : *Communis illa porrò omnibus decantata gravedo anhelosa anno* 1510 *in omnes ferè mundi regiones debacchata, cum febre, summâ capitis gravitate, cordis pulmonumque angustiâ atque tussi; quanquam multò plures attigit quàm jugulavit.* (De abdit. rer. caus. lib. 2, cap. 12.)

Hollerius, *comment. in Coac. Hipp.*, rapporte aussi en peu de mots cette même épidémie ; il paraît même, d'après lui, qu'elle fut accompagnée

de malignité : car il dit que les malades auxquels il survenait des parotides périssaient promptement.

Sauvages, dans sa nosologie, rappelle cette épidémie sous le nom de céphalite et coqueluche. Elle fut, dit-il, générale en France sous le règne de Louis XII, en 1510. C'était une fièvre continue ardente avec annorexie, horripilations, délire, gastrodynie, néphralgie, toux, douleurs dans les membres et céphalalgie gravative. Souvent le septième ou le onzième jour survenaient le délire, le soubresaut des tendons, la leipopsychie, les dents chargées de matières noires. La langue devenait aussi noire, sèche et brûlée. Sauvages.

Outre les remèdes généraux, on appliquait jusqu'à cinq vésicatoires; savoir : deux aux bras, deux aux jambes, et un derrière la tête. On faisait prendre aux malades l'eau de chardon béni, l'eau thériacale, le bézoard minéral et le camphre.

Les superstitieux, et sur-tout la cour de Rome, firent courir le bruit que cette maladie était une punition que Dieu envoyait en France, parce que Louis XII, alors régnant, avait fait assembler le clergé de son royaume à Tours, pour défendre les droits temporels de la couronne contre les injustes prétentions du pape Jules II, que le concile de Pise et de Milan voulut déposer.

Marcellus Donatus, Paradin et Trochoreus, font mention de deux épidémies catarrhales qui parurent en 1515 et 1543. 1515 et 1543. Donatus.

Nous voici arrivés à la première époque de l'histoire médicale des épidémies catarrhales. 1557. Riverius.

Rivière, Mercatus, Valleriola et Schenck, vont nous donner la relation de celle qui parut en 1557 dans presque toute l'Europe. Ecoutons le premier.

Au mois de juillet 1557, un peu avant de grandes pluies et une inondation qui causa de grands dommages dans la campagne de Nismes, il parut une épidémie appelée *coqueluche*, qui attaqua tout le monde indistinctement; elle fut si cruelle, qu'elle emportait beaucoup de personnes le quatrième, le septième, et au plus le quatorzième jour. Elle était caractérisée par une toux forte avec mal de gorge, inflammation et fièvre continue. La céphalalgie était véhémente; la toux opiniâtre empêchait de dormir. A ces symptômes se joignaient des douleurs fortes et continues aux reins et aux lombes, qui empêchaient de marcher, et un corysa intense qui rendait la respiration laborieuse.

Si après une saignée et les boissons expectorantes, il survenait une sueur fétide sans prostration des forces, les malades guérissaient; mais si la fièvre continuait avec épuisement et débilité, ils succombaient.

Quelquefois une légère purgation était nécessaire; mais on n'employait que la casse, la manne ou la rhubarbe, avec les décoctions béchiques. On devait éviter avec soin les remèdes plus actifs. (*Obs. com.* 9.)

Mercatus. Mercatus (*de int. morb. cur. lib I*, 143) s'exprime ainsi : Une certaine constitution demi-pestilentielle se répandit sur presque tout le monde entier avant l'automne de 1557; c'était

une fluxion catarrhale qui attaqua presque toutes les personnes le même jour, et en même temps. Elle était accompagnée d'une fièvre à type de double tierce, marquée par des symptômes tellement pernicieux, que peu s'en fallut qu'elle ne fît périr la majeure partie des malades. Aussi les médecins furent-ils très-perplexes dans le mode de traitement à adopter dans cette épidémie en Espagne : car les saignées et les purgatifs n'étaient d'aucun secours, et furent même funestes à plusieurs malades.

Voici ce qu'en dit Valleriola (*loc. med. comm. append. lib. cap.* 2). En 1557 il régna dans toute la France une épidémie catarrhale semblable à celle de 1510; elle était si active, qu'elle saisissait subitement les personnes en bonne santé. Elle était caractérisée par les symptômes suivans: douleur gravative à la tête, respiration difficile, raucité de la voix, frisson, fièvre et toux véhémente qui menaçait de suffocation. Les premiers jours la toux était sèche et sans nul crachement, les poumons se remplissaient d'une humeur cuite, et après le septième ou le quatorzième jour, il survenait une expectoration de matières très-visqueuses et difficiles à se détacher, et chez d'autres, d'une humeur claire et écumeuse. Dès-lors la toux et la difficulté de respirer diminuaient. Dans la progression de la maladie, les malades se plaignaient de lassitude, de perte des forces et de l'appétit, de dégoût, d'inquiétude, de langueur et de veilles. Valleriola.

La maladie se jugeait chez les uns par la diarrhée, et chez les autres par les sueurs.

Tous les âges, tous les sexes et tous les états furent attaqués de l'épidémie, et dans le même temps. Elle ne fut funeste qu'aux enfans qui n'avaient pas la force de cracher.

Le traitement le plus efficace ne consistait point dans les saignées, ni dans les purgatifs, qui étaient plus pernicieux qu'utiles. Les éclegmes (loochs) et les potions pectorales étaient plus efficaces, en apaisant la toux et en favorisant l'expectoration.

On donna à cette maladie le nom de coqueluche, parce que ceux qui en étaient attaqués se couvraient la tête d'un coqueluchon, croyant par ce moyen empêcher la fluxion cérébrale de se porter sur le poumon.

Schenck. Schenck rapporte l'histoire de Valleriola, et ajoute que cette épidémie se répandit aussi dans toute l'Allemagne, où elle présenta les mêmes symptômes qu'en France et en Espagne.

Cardan. Enfin Cardan (*de providentiâ ex anni constit.*) raconte que vers le milieu du seizième siècle, il survint dans la Lombardie un catarrhe suffoquant, qui faisait mourir promptement ceux qu'il attaquait, et sur-tout les vieillards. Les médecins employaient les béchiques, mais sans grande efficacité.

L'ouverture des cadavres fit voir la trachée artère, et quelquefois les poumons, pleins d'une humeur sanieuse. Cette maladie était accom-

pagnée d'une fièvre modérée. Il périt beaucoup de personnes riches, si promptement, que l'on soupçonna qu'elles avaient été empoisonnées.

Forestus et Dodonæus observèrent la même maladie en Hollande, où elle se compliqua de maux de gorge. Forestus.

J. Ph. Ingrassia (*Informazione del pestifero morbo, etc.*) signala la même épidémie en 1557 et en 1563, en Sicile. Cette dernière fut beaucoup plus sérieuse à Palerme où elle fit périr un grand nombre de pauvres gens : la maladie ne durait que deux ou trois jours. Il n'y avait que ceux qui portaient des cautères qui échappaient à la mort. 1563. J. Ph. Ingrassia.

Jean Bauhin, dans une lettre à Gesner, parle de cette épidémie qui régna à Bâle à la même époque. Voici ce qu'il en dit : Bauhin.

« *Licèt non sit mihi commoditas magna scri-*
» *bendi, cùm laborem morbo epidemico qui est*
» *gravitas capitis cum dolore et defluxionibus*
» *magnis, quibus correpti sumus ferè omnes.*
» *Vocant Galli hunc morbum* coqueluche, *nihil-*
» *hominus volui tibi scribere.* »

Baillou, dans ses épidémies, rapporte celle de 1574 en ces termes : 1574. Baillou.

« L'été et l'automne furent très-pluvieux, et
» le vent du midi régna constamment : on observa
» beaucoup d'odontalgies, des enchifrènemens
» avec écoulement d'humeurs âcres et séreuses
» par le nez, des toux avec oppression de poi-
» trine, des distillations sur les parties infé-
» rieures. Il y eut même quelques apoplexies

» occasionées par le transport du sang au cerveau.
» Les malades éprouvaient, dans les épaules et
» dans la poitrine, des douleurs vagues, sem-
» blables à celles de la pleurésie. Les remèdes
» nombreux étaient plutôt nuisibles ; il fallait
» adoucir les sérosités et en faciliter la coction. »

1578. Baillou. Le même auteur rapporte ainsi l'épidémie catarrhale de 1578. Cette épidémie parut à Paris vers la fin de l'été, qui avait été sec et brûlant. Elle attaqua principalement les enfans ; et le nombre des malades fut très-considérable. On lui donna le nom de *Quinte*, parce qu'elle était caractérisée par des accès ou paroxismes de toux qui revenaient toutes les cinq heures. Cette toux, que nul auteur n'avait encore décrite, était si violente, que les malades rendaient du sang par le nez et par la bouche, et ils vomissaient souvent. Il paraît que cette affection attaquait les bronches et les poumons ; car on vit des malades rendre par l'expectoration une grande quantité de matières sémi-putrides. Galien donne pour cause de cette maladie, l'inflammation de la gorge et de l'appareil de la respiration. Dans l'intervalle des accès, ou dans l'intermittence, il se fait une collection de matière morbifique qui, portée à un certain point, produit le paroxisme de la toux. Cette maladie était toujours accompagnée de fièvre grave et véhémente ; s'il survenait de la diarrhée, elle calmait un peu la violence de la toux ; d'autres fois, elle conduisait au contraire les malades à l'émaciation et à la consomption. On voyait mourir les enfans avec une terrible

difficulté

difficulté de respirer. Quelques-uns, au moment de leur mort, rendaient une quantité prodigieuse d'humeurs par la bouche et par les narines.

L'épidémie précédente fut le prélude d'une autre bien plus considérable, qui remplit l'Europe de tristesse et de deuil; ce fut celle de 1580. Aussi la trouvons-nous décrite par les médecins les plus illustres de ce temps-là, en Allemagne, en France, en Italie et en Espagne; nous allons en donner les meilleures descriptions, pour être à même de les comparer entre elles dans les considérations générales qui termineront l'histoire des épidémies catarrhales. 1580.

Sur la fin de juin et dans le mois de juillet, dit Forestus, il régnait à Delft une fièvre catarrhale avec mal de gorge, enrouement et toux violente. Cependant la maladie n'était pas dangereuse, et l'on en guérissait promptement, au moyen de la saignée et des juleps pectoraux; mais si on la négligeait, elle se changeait en péripneumonie. Forestus.

Cette épidémie parcourut non-seulement la Belgique, mais encore toute l'Allemagne et la France: elle ne disparut que dans le mois de novembre.

Une constitution catarrhale domina en Espagne en 1580, pendant tout l'été, avec une fièvre accompagnée des symptômes les plus graves; les uns avaient des affections gastriques; d'autres, la pleurésie, l'angine, ou une respiration suffocante. Un grand nombre de malades souffraient de violentes céphalalgies, des douleurs dans tout le corps et dans toutes les articulations. Enfin, la Mercatus.

maladie prit un tel caractère de malignité, que beaucoup de sujets y succombèrent ; et ceux mêmes à qui l'on faisait une saignée, mouraient au premier accès fébrile. Il s'éleva parmi les médecins de grandes discussions, pour décider si l'on saignerait ou si l'on purgerait, ou bien si l'on emploierait d'autres moyens. Quelques-uns usèrent témérairement des premiers, trompés par le génie de la fièvre qui, étant éphémère, paraissait très-grave dès le premier jour ; et ils firent beaucoup de victimes, « *quo profectò factum fuit* » *ut plures interficerent imprudentes et imperiti* » *medici, quàm mali sævitia et inclementia.* »

La meilleure méthode de traitement était d'abandonner la maladie aux seuls efforts de la nature, s'il n'y avait pas de fièvre et que les accidens n'empirassent pas. Dans le cas contraire, on pouvait saigner sans crainte ; et l'on prescrivait ensuite les expectorans, les adoucissans, les légers laxatifs, et autres remèdes employés dans les autres affections catarrhales ordinaires. (*Mercatus*, *loc. cit.*).

Bockelius. Bockelius, dans son ouvrage intitulé *Synopis novi morbi quem plærique catarrhum febrilem, vel febrem catarrhosam vocant*, décrit ainsi cette même épidémie en Allemagne :

L'hiver de 1580 avait eu une constitution austrine et nébuleuse ; la rougeole et la petite vérole furent fréquentes, et par fois mortelles : il y eut des fièvres malignes, algides au dehors, brûlantes au dedans. L'aquilon, accompagné de pluies et de bruines, régna tout l'été : il y eut des

fièvres ardentes, des catarrhes, des vertiges, des enrouemens, des toux laborieuses, des ophtalmies, des affections soporeuses; mais celles catarrhales prirent le dessus; et voici les symptômes de cette maladie: dans le début ou l'invasion, lassitudes spontanées, langueur, douleur de tête gravative, et tuméfaction des parotides qui disparaissait facilement. La fièvre était irrégulière, avec frissons et chaleurs récurrentes; dans le progrès, il survenait un enrouement avec toux continuelle et fatigante, mal de gorge, chaleur brûlante à la région précordiale, âpreté à la gorge et au larynx, coryza avec ulcération des narines. D'autres avaient des fluxions aux oreilles, avec écoulemens purulens, douleur au col et aux épaules, soif ardente, dégoût des alimens, inappétence: il survenait par fois des diarrhées aux gens d'un tempérament bilieux; ceux sanguins avaient des hémorragies nasales, et par fois le délire. Ce catarrhe était mortel pour les vieillards.

On nomma cette épidémie, catarrhe suffoquant, fièvre et ardeur suffocatives, fièvre catarrheuse; quelquefois elle dégénérait en phthisie. S'il survenait promptement des sueurs abondantes, la maladie se jugeait aussitôt.

L'automne eut une température austrine, dès-lors l'épidémie fut très-violente; mais elle le devint davantage encore en hiver, et sur-tout vers les côtes de la Baltique.

Les malades qui succombaient avaient la langue aride ou livide, les dents noires et sèches, la bouche sèche et le râlement.

Cette épidémie parcourut tour à tour la Hongrie, la Dalmatie, la Bohême, la Franconie, la Thuringe, la Belgique, l'Angleterre; parut en automne à Hambourg, et en hiver dans la Basse-Saxe.

Henisch. Voici la narration de G. Henisch (*Comment. in Aretæum*). L'an 1580, il régna en Saxe une synoque épidémique compliquée de catarrhe, d'où on l'appela catarrhe épidémique. Cette maladie attaqua les quatre cinquièmes de la population; elle provint de l'inégalité de la température de l'année précédente et de celle courante, et elle s'annonçait par les caractères suivans : affaiblissement des forces, pesanteur dans la région précordiale, palpitations de cœur, le pouls petit, accéléré et inégal, respiration difficile, céphalalgie gravative; et dans le progrès de la maladie, la prostration des forces devenait telle, que les malades tremblaient et avaient des lipothymies. Quelques-uns éprouvaient des veilles continuelles; d'autres tombaient dans un état soporeux; une humeur âcre et saline fluait de la tête sur la poitrine et excitait la toux; il survenait aussi des douleurs vagues dans tous les membres. La chaleur, dans le principe de la maladie, n'était pas ardente au toucher; cependant les yeux devenaient rouges et tuméfiés; les urines étaient d'abord crues, ensuite épaisses. Il survenait à quelques malades des hémorragies nasales; la plupart finissaient par avoir des sueurs copieuses qui jugeaient la maladie au quatrième jour; rarement elle outre-passait le septième ou le neuvième.

Hiéronym. Reusnerus (*Observ. méd.*, n.os 6 et 193) observa la même épidémie en Allemagne, où elle fut appelée *huhnerzipf* (gloussement de la poule); il ajoute que George Laubius prescrivit dans cette maladie, avec le plus heureux succès, la poudre de feuilles de ronces de Hongrie, dont il faisait prendre ʒ j à ℈ jv toutes les heures avec le sirop de limons, ou de grenades ou de vinaigre, ou bien avec les eaux de scabieuse, de chardon béni, d'oseille, de cerises noires, ou l'infusion de fleurs de tilleul. Il donnait aussi le vin de coings, la thériaque, le diascordium aux sujets cacochymes, et le soir quelques juleps somnifères. Reusnerus.

Les observations que Sennert a consignées dans le livre IV, chap. 17 de ses œuvres, sur cette épidémie, sont encore plus instructives. Au lever de Sirius, vers la nouvelle lune de l'équinoxe d'automne, parut une épidémie catarrhale qui parcourut non-seulement l'Europe, mais même presque toutes les parties du monde. On lui donna les diverses dénominations de catarrhe fébrile, fièvre catarrheuse ou suffocative, toux épidémique, céphalée contagieuse; et les Allemands l'appelèrent *den Ziep*, *den Schaffshusten*, *die Schaffkranckeit*, *der Hühner Wenn*, parce que cette toux est commune aux brebis, et qu'elle imite le gloussement de la poule. Sennert.

La maladie débutait par une douleur de tête, chaleur fébrile, et chez quelques malades une propension continuelle à la soporosité, comme dans la peste; d'autres, au contraire, souffraient

des veilles. Ensuite survenait une toux sèche, douleur à la région diaphragmatique, âpreté à la gorge, cardialgie et difficulté de la respiration; et quoique la toux qui était violente ne durât pas long-temps, cependant l'oppression subsistait jusqu'au quatorzième jour. Ceux à qui il survenait des sueurs, guérissaient vers le trentième ou le quarantième jour; alors ils n'expectoraient pas beaucoup, et la matière morbifique s'éliminait par la transpiration; chez d'autres, elle s'évacuait par les urines ou par les selles. Quoique le plus grand nombre des hommes fût attaqué de cette épidémie, il n'en mourut cependant pas la millième partie; car l'on ne vit succomber que ceux qui avaient d'anciens vices latens dans les viscères, et ceux que l'on saignait. Cette dernière circonstance fut observée principalement à Rome, où il mourut plus de neuf mille personnes de la maladie, dont la cause fut, dit-on, produite par la constitution humide des années précédentes et l'influence dominante du vent du midi.

Zechius. Jos. Zechius, *cons.* 52, prétend que cette affection catarrhale était accompagnée de la fièvre éphémère, putride ou hectique, et qu'il vit la fièvre quarte se réunir à cette épidémie.

J. Wierus. Jean Wierus attribua la mortalité de Rome à la trop grande promptitude des médecins Italiens pour saigner, vu qu'ils sont plus attentifs à l'effervescence fébrile, qu'à la malignité latente.

Le traitement qu'on employa avec le plus de succès, fut les évacuans tels que la fleur de casse,

l'électuaire lénitif, la manne, le sirop de roses, les boissons acidulées, l'eau de scabieuse, les loochs avec les sirops de diacode, de pavots et de jujubes.

Salius Diversus (*de febre pestilenti*) parle de cette même épidémie en ces termes : La corruption de l'air produisit en 1580 une épidémie non-seulement en Europe, mais même dans les autres parties du monde, et à laquelle on donna différens noms, quoique par-tout elle n'eût qu'une même forme. Elle s'annonçait par une fièvre ardente chez les uns, et légère chez les autres, avec douleur de tête. Il survenait un coryza très-inquiétant, et cette affection gagnant bientôt la poitrine, produisait une toux violente. Dès le commencement, les crachats étaient une matière aqueuse et crue, la soif peu pressante et par fois nulle. Les malades perdaient l'appétit avec abolition presque entière du goût, ou du moins une grande dépravation dans ce sens; symptômes qui subsistaient plusieurs jours même après que la fièvre était passée. Les malades se plaignaient aussi de lassitudes et de faiblesse dans les membres et le corps. Malgré la cessation de la fièvre, qui disparaissait ordinairement le quatrième jour et même avant ce temps, la toux subsistait néanmoins plusieurs jours encore, et avait peine à se résoudre par une coction légitime. Cette maladie fut funeste aux vieillards, aux valétudinaires, aux infirmes, à ceux qui avaient la poitrine étroite, et à ceux qui vivaient d'une manière déréglée. Elle n'épargna du reste ni âge, ni sexe, ni condition.

Salius.

Elle commença à paraître à la fin de l'automne ; et parcourut successivement toute l'Europe de région en région. Elle subsista encore l'hiver, le printemps et l'été de l'année suivante, et ne disparut que dans l'automne : ainsi elle régna dans les temps de froid, de chaleur, de sécheresse et de pluie, et elle se montra dans les pays montueux et élevés comme dans ceux bas et marécageux, sous différentes latitudes.

On remarqua que les oiseaux ressentirent l'influence du mauvais air, car ils abandonnèrent les pays où l'épidémie se déclarait. Ceux de passage partirent avant le temps ; et ceux qui dorment la nuit dans des lieux bas, allaient se coucher dans des endroits plus élevés. Les animaux mêmes qui se nourrissent d'herbes et de feuilles, prenaient du dégoût pour ces pâtures qui vraisemblablement étaient altérées par quelque vice dans l'air.

Salius n'indique point quelle était la méthode de cure de cette épidémie.

Cornario. Diomede Cornario, de Venise, dans ses observations de médecine, n'a pas manqné de recueillir celle de cette épidémie. En 1580, dit-il, aux mois d'août et de septembre, une épidémie se répandit tout-à-coup en divers pays de l'Europe, attaquant une infinité de monde, et n'épargnant ni âge, ni sexe, ni condition. C'était une fièvre fluxionnaire accompagnée d'une chaleur insolite, de catarrhe, d'enrouement, de sécheresse de la langue, avec céphalalgie, veilles, toux, soif, oppression de poitrine, nausées, lassitude générale et vertiges semblables à ceux de l'ivresse, constipation ; ce-

pendant, malgré l'appareil assez imposant de ces symptômes, il mourut peu de monde. Ordinairement la maladie se terminait par des sueurs spontanées, le deuxième, troisième ou quatrième jour, quelquefois plus tard, et même sans aucun remède.

Le mois de juin avait été très-humide, froid et pluvieux. Il survint tout-à-coup en juillet une chaleur sèche, considérable, et qui dura quelques semaines. Il paraît que cette constitution atmosphérique fut la cause de cette épidémie.

Quelques malades employèrent des remèdes, et sur-tout la saignée, et ils guérirent heureusement.

Zacutus Lusitanus nous a aussi laissé la note suivante de cette épidémie, à laquelle il donne le nom de *Morbus vervecinus, male del Castrone*. Cette maladie parut pour la première fois en Portugal en 1580 : elle fut apportée du Levant; elle était peu dangereuse, mais remarquable par ses progrès et la célérité avec laquelle elle se répandit dans tous les pays : en voici les principaux signes. Zacutus Lusitanus.

D'abord il survenait des horripilations aux parties inférieures et le long de l'épine du dos; ensuite une pesanteur de tête, une langueur dans les membres. La maladie se jugeait par les sueurs vers le quatrième ou cinquième jour; mais, si celles-ci n'avaient pas lieu, elle dégénérait alors en fièvre mortelle, sur-tout chez ceux qui abusaient de la saignée ou des remèdes actifs. La respiration devenait plus embarrassée, la matière morbifique se portait toute sur la poitrine, les forces se perdaient et les malades succombaient.

Vilalba de Madrid, dans son excellente épidé- Vilalba.

mialogie d'Espagne, page 117, signale ainsi cette épidémie. Le 31 d'août 1580, se déclara en Espagne la maladie contagieuse du catarrhe, qui dépeupla presque entièrement Madrid et beaucoup d'autres villes. Elle fit de si rapides progrès à Barcelone, que dans l'espace de dix à douze jours elle attaqua plus de vingt mille personnes, dont un grand nombre moururent; et dès le 7 de septembre, tous les environs de la ville en étaient infestés.

C. Campana. Cesare Campana (*istoria del mondo*) en donne aussi une relation, rapportée par Bella Gotta de cette manière. En 1580 toute l'Europe, l'Asie et l'Afrique éprouvèrent une épidémie si grave, que si elle eût eu un peu plus de force elle aurait, au dire des naturalistes, fait mourir plus de monde que la peste elle-même. Cependant elle se guérissait assez facilement au moyen de la diète et d'une petite saignée, et en moins de huit jours les malades étaient rétablis. La maladie s'annonçait par des douleurs gravatives considérables dans tout le corps, avec fièvre ardente, toux, distillation d'humeurs par le nez, rougeur des yeux et vertiges continuels; et c'est de ce dernier symptôme, dont les moutons sont souvent affectés, qu'on lui donna le nom de *male del castrone*. L'opinion commune attribua la cause de cette épidémie à l'intempérie du printemps, qui fut presque constamment pluvieux, avec des variations fréquentes et subites de chaud et de froid. Dès que le mal attaquait quelqu'un, aussitôt toute sa famille en était atteinte. Il ne mourut guère

que les personnes qui commirent des erreurs de diète, les gens faibles et délicats, et ceux qui avaient déjà la poitrine affectée de vieux catarrhes.

Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que dans certains pays la diète, les purgatifs et la saignée, furent mortels; dans d'autres, l'usage des vins généreux, l'application des ventouses taillées aux épaules, suffisaient pour guérir.

L'épidémie se fit sentir en Italie dès le mois d'août, et y régna jusqu'à la fin de septembre. Elle alla ensuite parcourir d'autres régions.

Terminons cette époque par l'observation consignée dans la dixième de Riverius. Il régna, en 1580, une maladie épidémique catarrhale pendant la plus grande partie de l'été. Aux mois d'avril et de mai, il était sorti de la terre en Languedoc, une quantité si prodigieuse d'insectes, qu'ils en obscurcissaient l'air, et qu'on les écrasait par millions sur les routes. L'épidémie gagna bientôt Beaucaire, Arles, Avignon et autres lieux. Peu de personnes purent s'y soustraire; il mourut même beaucoup de monde. Cependant, si on y remédiait dès le principe, on guérissait promptement. Cette maladie était caractérisée par la toux, la fièvre, la céphalalgie avec douleur dans les lombes. Par fois la fièvre semblait cesser durant quelques jours, mais c'était pour reprendre de nouvelles forces, et elle attaquait les malades plus violemment. D'autres fois elle était continue, et ses redoublemens éteignaient en peu de jours la vitalité. Quelques-uns étaient emportés par un

Riverius.

délire frénétique ; chez d'autres la fièvre devenait lente, et les consumait par la phthisie.

Il fallait recourir dès le début de la maladie à une méthode de traitement convenable, et la meilleure était de commencer par une saignée. Ensuite on prescrivait les boissons pectorales, les doux purgatifs, les clystères réfrigérans, les ventouses, les opiats et les épithêmes cordiaux, et un régime approprié.

Forestus. Forestus, dans une lettre à son frère relative à cette épidémie, lui conseillait de saigner dès l'invasion de la maladie, et de prescrire aussitôt après un lénitif. Mais si les malades étaient faibles, pituiteux et non pléthoriques, ce moyen était pernicieux. Il rapporte qu'il vit plusieurs personnes se guérir elles-mêmes, en prenant de la thériaque mêlée avec un peu de safran.

1590 et 1591. Jansonius. Il paraît que l'épidémie catarrhale de 1590 ne fut pas moins générale que celle qui avait régné dix ans auparavant. Sennert la décrivit en Allemagne, Varandée en France, Tronconio et Jansonius en Italie. Voici ce que nous avons trouvé de ce dernier dans l'ouvrage intitulé : *Mercurius Gallo-Belgicus, tom. 1, lib. 4.*

En 1590 et 91, il régna en Italie une épidémie cruelle ; c'était une fièvre très-aiguë avec toux et coryza. Le siége de la maladie était ordinairement à la tête, c'est pourquoi presque tous les malades tombaient dans un délire frénétique, et mouraient le huitième ou le dixième jour. Le remède le plus certain était la saignée au bras, aux tempes ou à la jugulaire.

On attribua la cause de cette épidémie aux pluies continuelles et aux inondations de l'année précédente, qui furent suivies des chaleurs les plus ardentes ; cette inclémence des saisons avait aussi produit une espèce de famine.

La maladie exerça ses ravages principalement en Ombrie, dans le patrimoine de St. Pierre et en Lombardie. Les hommes en étaient plutôt attaqués que les femmes, et ceux de trente-cinq à quarante ans en étaient les plus maltraités. Il mourut très-peu de femmes.

On rapporte que dans la seule ville de Rome, depuis le mois d'août 1590 jusqu'à pareille époque de l'année suivante, il mourut plus de soixante mille personnes de cette maladie.

Une autre épidémie semblable régna en France 1593.
et en Italie en 1593. Chifflet et Marcello Cagnato Chifflet, Marcellus.
en ont laissé une simple notice.

J. B. Mella, dans son opuscule (*il cortesivo*), 1597.
mentionne une autre épidémie catarrhale qui Mella.
régna en 1597 en Italie ; Zacchia l'observa à Naples, et Schenck en Allemagne. Mais nous n'y avons trouvé aucune description médicale de cette maladie.

Mercurialis cite l'épidémie qui régna à Naples 1617.
en 1617 comme une maladie catarrhale ; mais Mercurialis.
c'était une vraie angine (*male in canna*, mal de gorge). Nous la décrirons dans sa classe.

Buoncuore et Zacchia racontent brièvement 1627.
l'épidémie catarrhale qui domina à Naples en Buoncuore
1627, et qui de là parcourut toute l'Italie. Elle

était caractérisée par l'enchiffrènement, la toux, l'enrouement et la phlogose de la gorge et des amygdales. Elle fut en tout semblable à celle de 1580. (*Zacchia, quæst. med. leg. lib.* 3, *tit.* 3.)

1658. Willis. Willis (*de febribus*) nous a laissé une bonne description de l'épidémie catarrhale de 1658, dont il fut témoin à Londres. La voici.

L'été de l'année 1657 avait été excessivement chaud. L'hiver suivant commença de bonne heure, et s'annonça par une température très-froide. Depuis le commencement de décembre jusqu'à l'équinoxe du printemps la terre fut couverte de neige, et le vent Borée souffla constamment depuis le 25 mars jusqu'à la fin de juin. Le ciel était brumeux, et l'on ne jouissait que de quelques journées intercalaires de beau temps. Les pores de la peau étaient resserrées. Le *latex serosus* qui surchargeait le sang, ne pouvant s'exhaler par la transpiration, se jeta sur les poumons. Au commencement du printemps on observa quelques fièvres tierces; mais vers la fin d'avril une épidémie catarrhale parut tout à coup, et elle attaqua en même temps un si grand nombre de personnes, que dans quelques villes d'Angleterre on vit plus de mille individus tomber malades dans une semaine.

La maladie s'annonçait par une toux fatigante avec expectoration copieuse, mal de gorge et enchiffrènement; ensuite survenait la fièvre avec chaleur, soif, inappétence, lassitude spontanée, et douleurs gravatives au dos et aux jambes. Chez quelques malades, la fièvre était légère et n'obli-

geait pas à garder le lit; mais ils se plaignaient de prostration des forces, de dégoût, de langueur, de toux et de catarrhe. Quelques autres, chez lesquels les symptômes étaient plus intenses, étaient retenus au lit avec une chaleur très-forte, soif ardente, veilles, enrouement et toux presque continuelle. On observa chez plusieurs des saignemens de nez ou des crachats sanguinolens, ou enfin des déjections striées de sang. Un grand nombre de vieillards et d'infirmes, ou de gens faibles attaqués de cette maladie, y succombèrent; mais les sujets qui étaient robustes et d'une constitution saine, en réchappèrent; les premiers paraissaient mourir d'une congestion à la poitrine et d'une fièvre hectique.

La cause de cette épidémie tint essentiellement à la constitution atmosphérique des saisons précédentes.

Lorsque la maladie était peu grave, on abandonnait le soin de sa guérison à la nature, et elle se jugeait ordinairement en peu de jours par diaphorèse. C'est pourquoi après une sueur copieuse, qui survenait vers le troisième jour, la fièvre, la chaleur, la soif, la lassitude et les douleurs gravatives s'apaisaient. La toux seule continuait encore durant quelques jours, et diminuait ensuite peu à peu jusqu'à sa totale disparition.

Mais si les symptômes étaient plus violens et plus intenses, on avait recours à la saignée, aux diaphorétiques et aux pectoraux.

Cinq ans après cette épidémie, c'est-à-dire en 1663. 1663, une autre de la même espèce se montra Paulini.

subitement dans les états Vénitiens, où elle attaqua plus de soixante mille personnes dans l'espace d'une semaine. Elle fut, dit Paulini, produite par un brouillard très-intense sorti des lagunes du golfe Adriatique. Il n'en indique point le traitement.

1669. Fanoïsius Guido. Fanoïsius Guido, dans son petit écrit intitulé *Dissertatio medica de morbo epidemico hactenùs inaudito*, etc., fait une mention assez courte et inexacte de l'épidémie catarrhale qui régna en Hollande en 1669.

Bartholin. Bartholin dit aussi dans les éphémérides germaniques, que des toux épidémiques régnèrent pendant l'été de cette même année en Allemagne, où elles firent périr beaucoup de monde.

Sylvius de le Boë. Sylvius de le Boë, déjà âgé, la décrivit pareillement dans les Pays-Bas, et il en mourut lui-même.

Etmuller. Etmuller l'observa en Allemagne, et en a laissé cette courte notice. Après un printemps brumeux et un commencement d'été très-variable, il survint une épidémie catarrhale dont les symptômes généraux étaient la toux, l'enchiffrènement, la céphalalgie gravative, les douleurs aux lombes et dans tous les membres, avec fièvre plus ou moins ardente. Cette maladie n'était point dangereuse : les jeunes gens prenaient des saignemens de nez; d'autres éprouvaient des diarrhées, et la maladie se jugeait ordinairement par les sueurs.

Etmuller employa dans le traitement de cette maladie les sudorifiques, les boissons pectorales,

les

les emplâtres céphaliques unis à l'huile distillée de succin.

Les éphémérides des curieux de la nature (déc. 1, an 6-7, obs. 213) donnent l'observation suivante de Charles Rayger, sur le catarrhe épidémique qui régna dans la haute Hongrie en 1675. 1675. Rayger.

Pendant le mois de septembre et une partie d'octobre, il régna à Presbourg un catarrhe tellement épidémique, qu'aucune maison ni aucune famille n'en furent exemptes. Son invasion uniforme s'annonçait par un frisson suivi de chaleur et fièvre durant vingt-quatre heures environ; ensuite la toux se déclarait avec coryza et mal de gorge. Le début de la maladie étant vif et véhément, paraissait annoncer qu'elle serait grave : néanmoins il n'en mourut personne. On en attribua la cause à un été pluvieux suivi d'un automne inconstant comme aux mois de mars et d'avril. Cette épidémie régnait en même temps par toute l'Allemagne.

Le célèbre accoucheur Peu, dans sa *Pratique des accouchemens*, page 59, fait mention de cette même épidémie, qui régna aussi dans toute la France. Au mois de septembre 1675, dit-il, il s'éleva en diverses contrées de la France un brouillard fort épais et fort pénétrant qui dura plusieurs jours; la ville de Paris n'en fut pas exempte : il s'ensuivit une toux si générale, qu'elle n'épargna personne; les deux sexes en furent attaqués; mais elle *donna* d'une telle force sur les femmes enceintes, que la plupart en moururent, Peu.

les unes par des fluxions de poitrine, et d'autres par inanition à la suite d'un avortement accompagné d'une ménorrhagie dans laquelle elles perdaient tout leur sang. Les femmes qui en réchappèrent, ne durent leur salut qu'à leur bon tempérament; car les remèdes prophylactiques ne servaient de rien. On vit des femmes se faire saigner plusieurs fois : elles guérirent, à la vérité, du catarrhe; mais elles tombèrent dans un grand affaiblissement, et il survint à la plupart des leucophlegmasies, des hydropisies et autres collections aqueuses dans le bas ventre. Le traitement le plus suivi ne pouvait empêcher que les femmes enceintes ne se blessassent.

1676. Sydenham. Ettmuller. Deux excellens praticiens nous ont laissé la description de l'épidémie catarrhale de 1676 : Sydenham en Angleterre, et Ettmuller en Allemagne. Un troisième illustre écrivain, Thomas Willis, en mourut. Nous commencerons par celle du premier, insérée dans son *Colleg. consult.* Une épidémie catarrhale parut vers la fin de 1675 dans l'Allemagne, qu'elle parcourut entièrement.

Toute l'année avait été d'une température très-inconstante. Les pluies continuelles de l'été avaient causé de grandes inondations. Le vent du sud-ouest régna presque constamment. Pen-l'équinoxe d'automne, il s'élevait tous les matins des brouillards très-épais; à midi, le soleil dardait quelques rayons, et il pleuvait le soir. Ce fut vers la fin du mois de septembre que se déclara l'épidémie qui régna pendant les deux

mois suivans ; elle s'annonçait par un coryza accompagné d'une secrétion muqueuse abondante par les narines, et une douleur gravative et tensive à la tête. Au bout de quelques jours, il survenait une espèce de toux *férine* violente, profonde, fréquente, d'abord sèche, et plus violente pendant la nuit, ensuite avec quelques crachats sanguinolens ; peu à peu elle devenait humide et suivie d'une expectoration abondante de matières visqueuses ; et elle s'en allait en diminuant par degrés. Quelques malades étaient attaqués tout-à-coup d'une éteinte de voix ou enrouement, avec une respiration tellement embarrassée, qu'elle semblait les menacer de suffocation. L'oppression était si forte, qu'ils ne pouvaient tousser ; mais heureusement elle ne tardait pas à cesser ; et dès-lors la respiration devenait plus libre, la toux revenait, et l'enrouement disparaissait petit à petit.

A ces symptômes se joignaient souvent des frissons vagues et récurrens le long des reins ; ils étaient suivis d'une chaleur plus ou moins intense. Ces frissons duraient tout le jour ; la chaleur commençait vers le soir et durait jusqu'après minuit. Quelques malades éprouvaient des lancinations dans les membres ; d'autres, des douleurs latérales pongitives, et par fois dans la poitrine, qui rendaient la respiration difficile en exaspérant la toux. La chaleur était forte alors, le pouls fréquent et vif sans être élevé. Tous ces symptômes, imposans au premier aspect, étaient suivis d'une expectoration d'une matière vis-

queuse, glutineuse, sanguinolente et cuite qui les faisait disparaître. Les urines du matin étaient très-colorées, avec un sédiment copieux, briqueté et farineux. En général, il y avait chez tous ces malades une grande prostration de forces.

Ettmuller attribue la cause de cette épidémie à trois vices dans l'air. Il était froid, humide, chargé d'atômes pernicieux, et privé de ses parties balsamiques ou vitales. Le froid condensait les pores, et, joint à l'humidité, il empêchait la transpiration des parties excrémentielles du sang. Les atômes répandus dans l'air avaient la propriété pongitive des sternutatoires, et affectaient les membranes des narines et de la trachée. Enfin la grande humidité semblait absorber toutes ses parties balsamiques, dont la privation causait la prostration des forces et l'étouffement. De ces trois vices de l'air dérivaient les symptômes généraux de la maladie.

Pour satisfaire à ces diverses indications, Ettmuller prescrivait dès le début, les opiats pour calmer l'irritation et l'effervescence des parties affectées, et il en faisait cesser l'usage dès que l'expectoration survenait; quelquefois, au lieu d'opiats, il employait le soufre anodin de vitriol (liqueur anodine), ensuite les incisifs, les huileux, les résolutifs, les légers diaphorétiques, tels que l'infusion de fleurs de sureau, la liqueur de corne de cerf, les décoctions de scabieuse, le sirop de pavots blancs ou de diacode, les loochs avec le sirop de raisins secs et de violette, et les frictions sèches

avec des linges chauds. Enfin on évacuait la lymphe au moyen des diurétiques.

Voyons actuellement la relation que Sydenham a faite de cette même épidémie qu'il observa à Londres. L'automne de 1676 fut si beau et si doux jusqu'à la fin d'octobre, qu'on aurait cru être en été ; mais le temps ayant changé subitement, et étant devenu froid et humide, il survint une toux épidémique si violente, que presque personne n'en fut exempt. Des familles entières en furent attaquées en même temps, et elle ne fut pas sans danger pour les malades ; car à la toux se joignait la fièvre avec tous les symptômes de la pleurésie, c'est-à-dire, douleur latérale aigüe, crachement de sang, etc. La maladie débutait toujours par une douleur de tête, au dos et aux extrémités, symptômes ordinaires à la fièvre de la constitution actuelle ; la seule différence qu'il y avait, c'est que la matière morbifique se portait plus particulièrement sur le système de la respiration, à la faveur de la toux qui en irritait les membranes. Quoique tout l'appareil symptomatique semblât indiquer une pleurésie essentielle, toutefois la maladie ne demandait que le même traitement employé pour la fièvre constitutionnelle d'alors, tandis que celui de la pleurésie était au contraire très-nuisible. D'ailleurs, dit Sydenham, la pleurésie primitive ne règne ordinairement que dans le printemps. Ainsi on ne devait regarder celle de cet automne que comme symptomatique de l'épidémie dominante, et produite par l'action de la toux sur l'appareil de la respiration.

Sydenham.

Pour parvenir au traitement rationnel de cette maladie, il faut remarquer, ajoute le même auteur, que lorsque le froid vient à resserrer tout-à-coup les pores de la peau, la matière qui se sépare du sang par la transpiration insensible, rentre alors en dedans, se dépose sur les poumons, les irrite et excite la toux; alors la fièvre s'allume et devient plus forte, si on augmente encore la chaleur du sang par un régime trop échauffant.

Mais quelle que soit la fièvre stationnaire qui domine alors, la nouvelle pyrexie dont il s'agit en prend aussitôt le nom, le génie et le caractère, nonobstant les symptômes particuliers que la toux lui a imposés. Par conséquent l'indication curative prescrit de remédier à celle-ci et à la fièvre principale. D'après ces principes, Sydenham traita ses malades de cette manière :

Si la toux était sans fièvre, il mettait les malades au régime en leur défendant la viande et toutes les liqueurs spiritueuses. Il leur ordonnait de faire un exercice modéré, de prendre l'air et de boire quelque infusion pectorale, ce qui suffisait pour apaiser la toux et pour prévenir la fièvre et les symptômes qui l'accompagnaient ordinairement. Le régime prescrit et les boissons adoucissantes tempéraient le sang, et l'exercice, en ouvrant les pores de la peau, rétablissait la transpiration arrêtée par le froid, et procurait l'évacuation de la matière morbifique.

Les narcotiques, les anodins et les cordiaux spiritueux étaient nuisibles et pouvaient, en augmentant la densité des humeurs, et en activant

plus encore le mouvement du sang, faire dégénérer la maladie en péripneumonie ou en pleurésie. Ce malheur arrivait fréquemment aux gens du peuple qui pensaient se guérir en prenant de l'eau de vie brûlée ou autres liqueurs incendiaires.

Quelquefois il survenait aux personnes délicates et aux petits enfans, tantôt dès le principe de la maladie, tantôt le second jour, une douleur à la tête, au dos et dans les membres, et des sueurs spontanées, sur-tout la nuit. A ces symptômes s'associaient assez souvent les points de côté, un resserrement de poitrine qui rendait la respiration difficile, arrêtait la toux et augmentait la fièvre. Alors on saignait au bras, on appliquait les vésicatoires à la nuque. On donnait tous les jours un lavement, on faisait lever les malades tous les jours pendant quelques heures, et on leur donnait pour boisson, de la petite-bière, du lait coupé avec de l'eau ou quelque autre boisson raffraîchissante. Si, vers le troisième ou quatrième jour, la douleur latérale ne diminuait pas, on réitérait la saignée, et l'on continuait les lavemens que l'on suspendait vers le déclin de la maladie, sur-tout chez les hommes hypocondriaques et chez les femmes hystériques, chez qui la maladie se prolongeait alors, au lieu de se terminer, parce qu'ils troublaient l'économie animale.

La quantité de remèdes et le grand nombre de saignées mis en usage par plusieurs médecins eurent des effets très-funestes; car les malades ainsi traités succombèrent presque tous.

Il est bien essentiel, pour réussir dans le trai-

tement des maladies, d'avoir sans cesse sous les yeux la constitution épidémique de l'année, qui communique à toutes les maladies qui règnent en même temps, sa nature et son génie particulier; au surplus, l'épidémie actuelle ne présenta dans son cours aucun signe de malignité.

1679. Blegni. Nicolas de Blegni observa en 1679 une épidémie catarrhale de même nature, qui régna pendant une partie de l'hiver en France. Schacht et Mosley la virent aussi en Angleterre. Elle ne présenta aucun fait digne de remarque.

1691. Lebenwaldt. Adam Lebenwaldt a inséré dans les éphémérides des curieux de la nature (an 9, obs. 129), une notice sur l'épidémie catarrhale de 1691. La voici.

Dans l'hiver de 1691, après un froid rigoureux et une fonte subite des neiges, occasionée par des vents du midi au mois de mars, il régna en Styrie un catarrhe épidémique, caractérisé par un sentiment de suffocation, toux férine avec expectoration de matières cuites, par fois sanguines, sanieuses et fétides, chaleur fébrile, soif intense, dégoût pour les alimens.

On ne trouva pas de meilleurs remèdes que les alexipharmaques tempérés.

Wepfer. J. J. Wepfer, médecin des troupes suisses et confédérées en Allemagne, rapporte la même épidémie qui régna dans l'armée, mais qui fut accompagnée de symptômes de malignité.

Il régnait depuis quelque temps des fièvres tierces intermittentes simulant de doubles tierces ou hémitritées, mais sans intermittences bien

marquées. Elles se répandirent dans l'armée des confédérés en 1691, et attaquèrent depuis les chefs jusqu'aux derniers soldats. Bientôt le nombre des malades s'éleva à plusieurs milliers; c'était un vrai Protée revêtant diverses formes. Quelquefois la maladie abattait les forces dès son invasion; d'autres fois les malades portaient pendant quelque temps l'ennemi dans leur sein, sans néanmoins qu'il leur empêchât de vaquer à leurs devoirs. La fièvre était tantôt continue, tantôt hémitritée, tantôt tierce-simple, et vers l'automne se changeait en quarte. Les continues dégénéraient en intermittentes, et celles-ci au contraire devenaient continues. L'épidémie vint de la Hongrie, où les magnats n'en étaient pas plus exempts dans leurs palais que les pauvres sous le chaume. Elle régna non-seulement dans les camps, mais de la Hongrie elle gagna la Carniole, la Styrie, la Carinthie, le Tyrol, le pays des Grisons, la Suisse, et ensuite les bords du Rhin. A Franckenthal et Manhein, où l'armée était campée, différens symptômes accompagnaient cette fièvre; ils étaient plus ou moins graves, tels que la céphalalgie, les mouvemens convulsifs, la veille, la soporosité, le délire, l'oppression de poitrine, une toux sèche et violente, suivie quelquefois d'une expectoration difficile de matières visqueuses, épaisses ou sanguinolentes, avec ou sans douleur latérale. Certains malades avaient du dégoût pour toute espèce de nourriture; d'autres, au contraire, étaient affamés; la plupart éprouvèrent une soif ardente, avec la langue très-

aride. Les efforts de la toux faisaient souvent rejeter les boissons et de la bile. Les uns étaient constipés, d'autres avaient la diarrhée ; une courbature générale affectait tout le corps ; les urines étaient naturelles et très-colorées. Les sueurs jugeaient pour l'ordinaire la maladie, ou bien des urines chargées de sédiment, ou enfin une diarrhée modérée. Malgré l'appareil imposant de tous ces symptômes, la plupart des fébricitans guérirent.

Wepfer ne fait aucune mention de la méthode curative.

1695. Schenck. Nous avons trouvé, dans le second livre des observations de Schenck (*de Tussi*), une notice du catarrhe épidémique qui régna à Paris en 1695, et que l'on nomma *Quinte* comme celui de 1580; et l'étymologie qu'il donne de cette expression est assez curieuse; car, dit-il :

Quòd quemadmodum quinta essentia erutu difficilis est, *sic et hæc tussis sanatu difficillima*.

Dans le même temps cette épidémie se montra aussi à Rome, où elle fit périr beaucoup d'enfans. Les symptômes furent absolument de la même nature que ceux de l'épidémie de 1580. Les meilleurs remèdes étaient les boissons béchiques et pectorales, telles que la décoction de plantin édulcorée avec les jujubes, les figues, les raisins secs, le sirop de violettes, et l'on y ajoutait un peu de sirop diacode.

1699. Haller. Les Actes des curieux de la nature, dans l'histoire des maladies de Breslaw, publiée par l'illustre Haller, nous apprennent qu'une fièvre

catarrhale se déclara au mois de décembre 1699, à Breslaw et dans les environs. Le mois de janvier fut nébuleux et venteux; il tomba beaucoup de pluie et le froid fut modéré. Février fut en grande partie de la même température ; le froid devint plus fort, et vers la pleine lune on eut des jours sereins. Mars ne fut pas moins inconstant ; il tomba de la neige qui fondit aussitôt, et la terre se couvrit de frimats. Enfin, la constitution atmosphérique de ce trimestre fut généralement froide et humide, et l'on vit régner de fausses pleurésies, des gouttes, des fièvres pétéchiales, des petites véroles, des angines et des toux convulsives parmi les enfans.

Le premier jour d'avril paraissait annoncer un beau printemps ; mais le temps devint brumeux, couvert, et d'une température molle. Le mois de mai eut très-peu de beaux jours, il plut beaucoup, et les vents du nord et de l'ouest le rendirent rigide. Il régna des fièvres malignes, où l'on observa même quelques bubons critiques : il y eut beaucoup de cardialgies, d'angines, d'ottites et d'enrouemens.

Juillet fut en grande partie pluvieux et venteux, avec quelques jours de beau temps. Août fut plus agréable ; cependant il survint des pluies vers la fin du mois. Et ce ne fut qu'au mois de septembre qu'on eut un temps d'été. Les rhumatismes, les migraines et les affections hypocondriaques et hystériques furent les maladies dominantes de ce trimestre, avec des fièvres de tous les types.

Le commencement d'octobre fut aussi beau que septembre ; le reste du mois fut entremêlé de jours pluvieux, nébuleux et venteux. Le mois de novembre fut serein et agréable jusqu'au premier quartier de la lune ; il y eut ensuite huit jours de froid, qui diminua bientôt pour faire place aux brouillards et à la pluie. Cette température dura jusque vers le 15 de décembre, et l'année finit par un froid intense. Ce fut dans ce mois que parut la fièvre catarrhale, laquelle attaqua principalement les personnes de vingt à trente ans qui étaient d'un tempérament flegmatique ou mélancolique. La maladie débutait par la toux ; et toutes les fois que dans les cinq premiers jours il ne survenait pas une expectoration critique, il s'allumait une fièvre périodique quotidienne, que Fernel appelle *fièvre lente*. Et voici quelle était sa marche : vers les quatre heures après midi survenait des horripilations et un frisson léger qui durait pendant une heure, et qui était suivi d'une chaleur peu considérable, mais âcre et mordicante, laquelle subsistait durant toute la nuit. La langue n'était pas sèche, mais elle se couvrait d'un mucus blanchâtre et visqueux ; la soif était presque nulle, le pouls fréquent sans être très-fort ; les urines assez colorées, déposaient sur les parois du vase un sédiment rougeâtre ; grande lassitude dans les membres, anorexie et agrypnie avec céphalalgie gravative, bourdonnement d'oreilles et toux importune. Il se joignait par fois des douleurs pleurétiques avec délire ; mais le danger était très-grand s'il survenait une angine avec des

aphtes ; dans le commencement la sueur était rare ; mais les déjections alvines étaient plus fréquentes, et elles diminuaient l'action fébrile. Si dans la seconde période de la maladie la diarrhée persistait, elle n'était d'aucun mauvais augure ; cependant les laxatifs n'étaient pas d'une grande efficacité. Dès que le paroxisme fébrile était passé les malades se trouvaient mieux, seulement il leur restait de l'abattement. Cette maladie subsistait ainsi pendant quatorze jours, et le médecin devait avoir des appréhensions si la fièvre ne conservait pas son même type.

Les médicamens les plus efficaces furent les résolutifs et les sels diurétiques. Les cordiaux et les alexipharmaques étaient nuisibles ; et lorsque vers le douzième ou quatorzième jour il survenait une tuméfaction aux tonsilles, on administrait avec succès les poudres de cinabre et de nitre. On permettait quelques gouttes de vin entre les paroxismes.

Le seizième et le dix-septième siècle ont été assez fertiles en épidémies catarrhales, parmi lesquelles celles de 1510, 1559, 1580 et 1675, furent les plus remarquables et les plus étendues. Mais le dix-huitième siècle va nous en présenter un bien plus grand nombre. Les médecins les plus célèbres, tels que Lancisi, Fred. Hoffmann, Huxham, Morgagni, de Haën, Sauvages, Heberden, Sims, Rosen de Rosenstein, Stoll, Strack, et un grand nombre d'observateurs Français, vont nous fournir des matériaux pré-

cieux pour compléter l'histoire médicale ou la monographie de l'épidémie catarrhale.

1702. Baglivi. Nous ne ferons pas mention d'une épidémie catarrhale qui régna en 1702 à Rome; Baglivi ne fait que l'indiquer. Passons à la fameuse année 1709. Hoffmann. 1709, dont l'hiver fut si rigoureux et les autres saisons si désordonnées. Nous n'en rappellerons point ici la constitution météorologique et épidémique que nous avons exposée dans la série des constitutions saisonnières de Paris, page 217.

Ce fut sur la fin d'avril et au commencement de mai qu'Hoffmann, étant à Berlin, observa l'épidémie catarrhale qui se déclara non-seulement dans cette ville, mais dans toute la Prusse. Et voici en bref les symptômes : frissons suivis de chaleur fébrile, prostration des forces, toux sèche et presque suffocante chez quelques-uns, soif ardente, dégoût des alimens, exaspération de tous ces symptômes pendant la nuit, ce qui rendait le sommeil inquiet et troublé. Quelques malades avaient les extrémités tour à tour chaudes et froides; et ceux qui se croyant guéris voulaient sortir et s'exposer trop tôt à l'air, éprouvèrent une grande pesanteur de tête, une douleur gravative générale, des vertiges et des enchifrènemens. Du reste, Hoffmann ne fait aucune mention de la méthode de traitement.

Lancisi. L'illustre médecin du pape Clément XI, Lancisi, qui nous a laissé une topographie médicale des Etats pontificaux, qu'on peut regarder comme un modèle d'observations vraiment Hip-

pocratiques, décrit ainsi l'épidémie catarrhale qui infesta Rome et l'Italie cette même année.

L'automne de 1708 fut très-doux et aussi chaud que l'été précédent. Mais cette agréable température se changea tout-à-coup en un hiver tellement rigoureux, que de mémoire d'homme on n'en avait vu de semblable. Toute l'Europe l'éprouva : il dura depuis la fin de décembre jusqu'au milieu de février 1709. On eut de longues et fortes gelées, et des neiges abondantes apportées par un vent du nord très-âpre. Les deux ou trois premiers jours de février le vent du midi souffla, et il fit place au Borée pour reparaître vers le 20 du même mois, et alterner ensuite avec ce dernier. Les pâturages, les récoltes ensemencées, les oliviers et les arbres à fruits furent très-endommagés. On vit alors à Rome débuter des affections de poitrine qui y devinrent bientôt épidémiques. C'étaient d'abord des coryza et des douleurs rhumatismales avec une toux modérée, comme dans le seizième et le dix-septième siècle, selon le temoignage de Cagnato et de Marcellus Donatus. Mais vers la fin de janvier, on vit se joindre aux symptômes principaux, le mal de gorge, les douleurs latérales et les crachemens de sang, surtout chez les individus qui vivaient dans l'intempérance.

Les avant-coureurs de la maladie étaient une lassitude générale, ensuite frissons suivis de chaleur fébrile, céphalalgie, douleurs aiguës dans la poitrine; le pouls devenait dur, les urines enflammées et quelquefois troubles; la toux plus

fréquente et plus vive, accompagnée d'insomnie, d'anxiété et d'oppression précordiale. Les joues se coloraient en rouge, et le reste du corps prenait une teinte ictérique.

Les bâtimens et les prisons de la sainte Inquisition furent exempts de cette épidémie, parce qu'ils étaient voisins de fournaises qui réchauffaient l'air, et que leur situation les mettait à l'abri des vents du nord.

Les femmes furent moins exposées que les hommes à contracter la maladie. Les gens riches qui pouvaient se préserver du froid, en furent quittes pour quelques enchiffrènemens où coryza, et l'enrouement. D'autres éprouvèrent quelques douleurs extérieures à la poitrine, avec de légères accessions fébriles rheumatalgiques. Mais l'épidémie exerça ses fureurs sur le peuple et sur les personnes d'un tempérament faible ou peu prévoyantes.

Malgré tous ces symptômes alarmans, la plupart des malades échappèrent au danger de la mort par la sueur, ou un epistaxis ou un flux de ventre, ou enfin par des urines abondantes ; et ces évacuations étaient accompagnées d'une expectoration de matières puriformes mûres. Néanmoins, la maladie se jugeait souvent sans cette dernière excrétion.

L'ouverture des cadavres fit voir la poitrine enflammée jusqu'au diaphragme, et injectée d'un sang noir ; et des concrétions polypeuses dans les gros troncs veineux du cœur.

Lancisi regarda cette épidémie comme une fièvre

fièvre rheumatique, mais qui revêtait un caractère insidieux : car son invasion n'était marquée que par une simple douleur de poitrine sans fièvre, ou bien par un enchiffrènement accompagné de toux; mais chez les sujets cacochymes ou humoriques, elle prenait bientôt tous les traits d'une fièvre inflammatoire, avec des paroxysmes ou exacerbations périodiques qui dégénéraient en crises essentielles.

La cause de cette épidémie fut produite par la constitution chaude de l'automne précédent, auquel succéda brusquement l'hiver le plus rude. Ce qui le prouve, c'est que les personnes qui se préservèrent du froid ne furent point atteintes de la maladie, laquelle n'attaqua que les pauvres et ceux qui s'exposèrent imprudemment à l'intempérie de la saison. Au reste, il ne mourut que la sixième partie des malades, c'est-à-dire seize pour cent.

Cette épidémie ressemblait à celle qui désola Rome en 1570. Cagnato, qui l'observa, en parle ainsi : *Anno 1570, hieme et veris initio, magna orta est pleuritidis et anginæ epidemia quæ multa hominum millia utriusque sexûs et omnis ætatis interfecit; cùm interim aquilonis flatûs vis maxima et assiduè et longo tempore irruisset.*

L'épidémie actuelle cessa vers l'équinoxe du printemps. Quant au traitement, la saignée faite avant le quatrième jour était salutaire aux malades d'un tempérament robuste, mais elle était funeste aux personnes faibles, et lorsqu'on la pratiquait seulement vers le septième jour; comme

aussi lorsque l'expectoration était mûre, ou s'il survenait quelque évacuation critique, les ventouses scarifiées sur les douleurs latérales furent généralement utiles. On aidait ces moyens par des boissons abondantes, délayantes et émollientes, et par des potions huileuses. Les vésicatoires réussirent sur-tout chez les malades gras, chez lesquels on craignait une congestion d'humeurs. Enfin on employa les clystères émolliens et les laxatifs légers; il fallait s'abstenir des purgatifs qui provoquaient des convulsions et le délire.

MM. Thomasini, Trolli, Modi, Sinibaldi, Fossombrone, Realis et Pachioni, tous sept médecins à Rome, employèrent avec succès ce même traitement. Modi seul rejeta l'usage des vésicatoires.

1712. Camerarius. Camerarius a consigné dans les Ephémérides des curieux de la nature une note sur l'épidémie catarrhale qui se déclara à Tubingen, où elle régna pendant les mois d'août, septembre et octobre 1712. Crusius en observa une semblable dans la même ville en 1580, au mois de juillet. Les symptômes de la première étaient une toux sèche sans expectoration, l'enrouement, l'âpreté de la gorge, l'éternuement, l'enchiffrènement, la difficulté de respirer. Souvent la toux et l'enrouement subsistaient encore dans la convalescence; quelquefois la maladie étant négligée, dégénérait en péripneumonie ou en phthisie. La fièvre accompagnait la toux, avec frisson, chaleur, céphalalgie et douleurs gravatives générales: il n'y eut point, comme dans l'épidémie de 1580,

des parotides, des hémorragies ni des tumeurs à la gorge, ainsi que l'observa Rhumelius; mais Camerarius vit quelques aphtes dans la bouche.

Au reste cette épidémie, quoique de longue durée, ne fut point dangereuse; la diète, le repos au lit, quelques infusions théiformes de sauge, de scordium ou de fleurs de sureau, et quelques poudres absorbantes légèrement diaphorétiques et nitrées, suffisaient pour procurer des sueurs qui jugeaient promptement la maladie.

Les actes de la société de médecine de Berlin, 1718.
qui contiennent d'excellentes observations, font Act. Berol.
mention de l'épidémie catarrhale qui régna dans cette ville, nouvelle capitale d'un royaume que le grand Fréderic venait d'élever par la force de ses armes victorieuses. Ce fut au commencement du printemps, après un hiver assez froid et par une température variable, mais sur-tout froide, nébuleuse et humide, que cette épidémie se déclara. Les gens pléthoriques en furent les premiers atteints, sous la forme d'une maladie qui débutait comme une fièvre aiguë; ensuite elle attaqua tous les enfans des deux sexes, mais plus particulièrement les garçons. La fièvre qui était continue, avait des accessions ou redoublemens réguliers tous les soirs, que l'on remarquait à une augmentation de chaleur. Quelquefois cependant on observait des mouvemens fébriles irréguliers et des altérations sensibles dans le pouls qui disparaissaient bientôt, lorsqu'un traitement convenable réduisait la fièvre à son véritable type.

Les enfans à qui il survenait des congestions

humoriques aux glandes extérieures ou aux membres, étaient dès-lors délivrés de la fièvre; mais si au contraire, par quelque erreur de régime, la matière morbifique se répercutait sur la poitrine, la fièvre s'exacerbait avec de graves anxiétés précordiales et le délire, et souvent les viscères s'enflammaient.

La maladie se jugeait de différentes manières, selon les divers tempéramens : par des hémorragies nasales chez les sujets cholériques et sanguins; par des parotides ou par des écoulemens aux oreilles chez les enfans ; elle se jugeait rarement par la diarrhée. Cependant de légères évacuations alvines soulageaient beaucoup les malades.

Le plus grand nombre des fébricitans n'éprouva pas également des crises simultanées et sincères ; elles survenaient successivement vers le septième jour, et c'était par les sueurs et les urines que la maladie se jugeait le plus généralement et le plus souvent.

Cette épidémie ne fut pas dangereuse; elle n'exigeait presque aucun remède, excepté ceux que l'on emploie dans les fièvres quotidiennes simples, la nature faisait le reste; mais si l'on mettait en œuvre les saignées et les purgatifs, la maladie empirait et dégénérait en péripneumonie.

1729 et 1730. Fr. Hoffmann. L'épidémie catarrhale de 1729 et 1730 fut une des plus généralement répandues en Europe que l'on eût vue jusqu'alors; car elle parcourut la Russie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, la France, l'Angleterre,

l'Italie et l'Espagne. Fréderic Hoffmann, André Lœw, Scheuckzer, Beccaria et Morgagni, nous en ont laissé une description exacte et détaillée : voici celle du premier.

L'hiver de 1728 avait été presque aussi rigoureux que celui de 1709. Le printemps fut froid et venteux ; l'été et l'automne eurent une température des plus inconstantes. Les mois de janvier et février 1729 furent très-humides ; et ce fut à cette époque que débuta l'épidémie que l'on nomma *Synoque catarrhale*, et qui attaqua des milliers de personnes en Saxe dans l'espace d'un mois, sans exception d'âge, de sexe, d'état ni de tempérament ; mais plus particulièrement les hommes de moyen âge et ceux d'un tempérament pléthorique. Les enfans furent les moins exposés.

La maladie ne s'annonçait point par des frissons, mais par une céphalalgie gravative, l'inappétence, la veille, une toux sèche et fatigante, la prostration des forces, une chaleur intense avec le pouls vibré, célère et quelquefois inégal. Quelques malades éprouvèrent de légers délires, des rèvasseries, des tremblemens des membres ; d'autres, une somnolence continuelle avec des aberrations mentales, et il y en avait qui ne pouvaient se tenir levés ou assis, sans éprouver des défaillances. Les douleurs dans les membres, l'enchiffrènement, l'oppression de poitrine, l'enrouement et la toux étaient les symptômes les plus marquans et les plus ordinaires ; et tous les soirs aux approches de la nuit on remarquait une exacerbation générale. Il parut même chez quelques

sujets humoriques, vers le quatrième ou le septième jour, des exanthèmes anomaux simulant les pétéchies et le pourpre blanc ou rouge, mais ils étaient insignifians.

Les malades à qui, dès le commencement, on fit une saignée réglée selon leur tempérament et leurs forces, et que l'on traita ensuite par de doux diaphorétiques et des boissons délayantes, furent promptement guéris ; car, dès le quatrième jour, la fièvre baissait, avec rémission de tous les symptômes ; les urines déposaient un sédiment copieux, et la maladie était jugée par cette secrétion, ou bien par des sueurs abondantes, ou une diarrhée bilieuse, ou enfin par une expectoration d'humeurs cuites.

Il y eut des cas où la maladie fut plus bénigne. Les symptômes principaux étaient une toux violente et convulsive, l'enflure de la gorge, qui par fois s'exulcérait, et le gonflement des parotides, avec tumeur érysipélateuse à la face. Alors Hoffmann prescrivait les boissons délayantes, et ensuite une infusion de manne pour produire quelques selles salutaires. Il terminait le traitement par les infusions théiformes et par les poudres diaphorétiques unies avec l'extrait de safran.

Les malades chez lesquels on négligea la saignée, ou à qui l'on administra des remèdes échauffans, et sur-tout lorsqu'on abusa des bézoardiques, furent en danger ; la maladie devenait plus grave et plus longue, et se compliquait souvent de malignité. Le délire et les veilles con-

tinuelles, les catarrhes âcres et opiniâtres, des exanthèmes pourprés et miliaires, étaient le résultat d'un traitement non méthodique. La fièvre et tous les symptômes subsistaient alors jusqu'au quatorzième jour avec violence, et quelquefois même plus long-temps; et les malades finissaient par succomber. Il fallait avoir recours aux boissons tempérantes, analeptiques, antispasmodiques, acidulées avec le suc de citron ou l'acide sulfurique; aux décoctions citronnées de corne de cerf, ou de racines de scorsonnère nitrées; et vers l'époque de la crise, on prescrivait quelques alexipharmaques tempérés de légers cordiaux, tels que l'essence de scordium, ou des bézoardiques.

Rapportons maintenant l'observation intéressante de Lœw, consignée dans le 3.e volume des Ephémérides des curieux de la nature (*appendix* 78). Les trois premières saisons de l'année 1729 avaient été d'une intempérie remarquable. L'automne fut inconstant, humide et chargé de brouillards. Dans le premier trimestre de cette année, les hépatites, les fièvres inflammatoires et celles malignes et pétéchizantes furent les maladies dominantes dans toute l'Autriche. Avril, mai et juin virent des fièvres catarrhales bénignes et malignes qui régnaient sporadiquement et conjointement à des petites véroles. En juillet, août et septembre, les catarrhales malignes continuèrent, et l'on vit des fièvres continues, des miliaires blanches chez les femmes en couche, des diarrhées opiniâtres et des doubles

Lœw.

tierces. On observa au mois d'octobre un grand nombre d'angines, de péripneumonies, de pleurésies et d'autres maladies inflammatoires. Enfin, au mois de novembre, le temps s'étant radouci et l'atmosphère se chargeant de brouillards et d'humidité par la quantité de pluie qui tomba dans toute l'Europe, ce fut alors que la fièvre catarrhale se développa avec tous les caractères de l'épidémie, et elle ne termina son cours que vers la fin du mois de janvier, après avoir parcouru toutes les régions de l'Europe, depuis la Russie jusqu'en Espagne. Elle fut beaucoup plus intense et plus dangereuse dans les pays bas et humides, et dans ceux qui furent inondés par les pluies, que dans les pays élevés. Elle se fit sentir moins fortement en Suisse; mais à Londres, à Paris, en Espagne et en Italie, elle emporta beaucoup de monde. Elle fut si désastreuse à Ferrare et à Ravenne, qui sont les pays les plus bas et les plus marécageux de l'Italie, que le magistrat de Bologne refusa de recevoir les habitans de ces deux villes qui venaient s'y réfugier. A Londres, il mourut au milieu de novembre, dans une seule semaine, neuf cent huit personnes de cette maladie, qui y fit plus de ravages que la peste de 1665.

Cette épidémie attaquait plus particulièrement les individus d'un tempérament sanguin-phlegmatique, et ceux d'une constitution lâche, lymphatique et irritable, tels que les enfans; mais en général elle n'épargna ni âge, ni sexe, ni condition; et l'on compta plus de soixante mille

malades à Vienne. Les femmes enceintes en souffrirent beaucoup, et plusieurs se blessèrent. Cependant la maladie ne fut pas aussi maligne à Vienne qu'en Italie et dans quelques endroits de l'Angleterre, où elle se compliqua de malignité et de pétéchies qui emportaient les malades en peu de jours. A Vienne, elle se terminait communément le quatrième jour; mais si elle se compliquait avec quelques maladies intercurrentes, elle se prolongeait jusqu'aux septième, quatorzième ou vingt-unième.

Les symptômes de cette maladie furent très-variables. Cependant elle se déclarait en général par une lassitude spontanée, accompagnée d'insomnie, de chaleur forte, sans que les malades fussent altérés. Le pouls était plus tardif, plus faible, et souvent même presque imperceptible, avec d'autres symptômes de malignité auxquels se joignaient l'inappétence, le dégoût pour tous les alimens, et une toux sèche et incommode par sa véhémence et sa continuité. Les malades se plaignaient de mal à la tête ou d'oppression de poitrine; quelquefois il leur survenait des vertiges, le délire, le coryza et l'éternuement; plusieurs accusèrent une forte douleur au dos et aux articulations, des engourdissemens dans tous les membres avec tension, des frissons récurrens et de la diarrhée. Quelques-uns étaient enroués; d'autres éprouvaient des horripilations par tout le corps; on remarqua des malades qui avaient le visage bouffi et les yeux ternes. Les femmes enceintes avaient en outre des douleurs à la

région lombaire, aux reins et au ventre. Les gens d'un caractère timide éprouvaient des anxiétés précordiales; ceux sujets à la pierre ou aux calculs avaient des vomissemens accompagnés de violentes douleurs à la vessie et aux reins. Enfin, les hystériques et les hypocondriaques éprouvaient une sensation perpétuelle de froid vers la suture sagittale.

Les veilles, le délire, les syncopes et les convulsions accompagnèrent les cas graves, qui se terminaient par la mort, ou par une fièvre lente, étique, consomptive, ou par une hémoptysie. On observa des congestions se former au cerveau et produire une phrénite, ou par fois une ophtalmie sympatique. Les métastases sur la poitrine occasionaient la phthisie, l'hydrothorax et la leucophlegmasie. La maladie se compliquait par fois avec la fièvre bilieuse, continue ou double tierce. Enfin on vit s'y associer l'angine et la péripneumonie.

Lorsque l'affection catarrhale était simple, elle se terminait du quatrième au septième jour par un épistaxis, ou par un léger crachement de sang, ou par des hémorrhoïdes fluentes, ou enfin par une ménorrhagie.

Quant au traitement: le plus convenable était la saignée dès le début de la maladie, sur-tout chez les sujets sanguins ou pléthoriques, chez les femmes enceintes, et dans les cas de complication de la phrénésie, de l'angine, de la péripneumonie ou du catarrhe suffocant. La seconde indication était de porter à la peau la matière morbifique, et de la faire évacuer par une transpiration

douce, égale et continue. On y parvenait au moyen des diaphorétiques tempérés et des absorbans, et l'on provoquait en même temps les urines par les diurétiques. Il fallait néanmoins éviter les diaphorétiques trop actifs chez les sujets pléthoriques; car ils occasionaient une exaspération de tous les symptômes, provoquaient le délire, l'oppression, les anxiétés précordiales, les soubresauts des tendons, et supprimaient les urines. Les vomitifs n'étaient pas moins dangereux, en ce qu'ils amenaient une hémoptysie par la commotion qu'ils excitaient dans le système de la respiration. Les poudres tempérantes avec le cinabre et le nitre, les émulsions, les potions analeptiques, les clystères et les boissons délayantes, étaient les moyens efficaces dont il fallait user pour calmer les symptômes et procurer un sommeil bienfaisant. Lorsque la diarrhée survenait, et qu'elle était trop forte, on prescrivait les diapnoïques, et l'on se gardait bien des astringens et des opiats.

Cette épidémie fut causée par l'inconstance générale et l'intempérie des saisons. On ressentit au mois de décembre, à Naples, à Rome, dans le Milanez et en Suisse, des secousses de tremblement de terre : au mois d'octobre on en avait déjà éprouvé à Fréderiсshall, en Norwége et en Islande. Le Vésuve n'avait fait aucune éruption; la fermentation souterraine n'en avait dû être sans doute que plus forte, et avait pu produire sur la surface de la terre, en forme de transpiration, les brouillards sulfureux dont elle fut couverte, et qui donnèrent naissance à cette épidémie.

Scheukzer. Jacques Scheukzer fit aussi insérer dans le t. 4 des Actes des curieux de la nature (*app. obs. IV*), l'histoire de cette épidémie en Suisse. Le mois de janvier 1730, y est-il dit, fut en partie nébuleux; il survint beaucoup d'affections rhumatiques et catarrhales, dans le canton de Lucerne principalement, et ces dernières se changeaient bientôt en péripneumonie, si l'on n'y apportait de prompts remèdes. Cette épidémie devint ensuite si générale que, sur mille personnes, à peine cinq en furent-elles exemptes; mais elle ne fut pas bien intense, et les légers diaphorétiques, tels que les infusions de pavots édulcorées avec le sirop de la même fleur, les mixtures d'huile d'amandes douces, d'eau de chèvrefeuille et de chardon béni, et sur la fin, des potions laxatives avec la manne, suffisaient ordinairement pour le traitement.

Le canton de Lausanne fut aussi atteint de cette épidémie; elle s'y annonçait par un frisson suivi de céphalalgie, et par fois de douleurs latérales: la fièvre était périodique, quotidienne, intermittente. Ensuite la toux se déclarait avec oppression de poitrine, horripilations presque continuelles, anxiété, diarrhée plutôt que constipation. Sa durée ordinaire était de cinq à six jours.

La marche et les progrès de cette épidémie étaient si rapides, qu'à Lausanne, ville de six mille ames, deux mille personnes la contractèrent dès les quinze premiers jours de son apparition. Plusieurs eurent des rechutes. Elle se compliqua chez les jeunes gens avec une fièvre ardente et maligne. Il ne mourut en général que des gens

âgés, des septuagénaires et des enfans. Quelques médecins employèrent à Lausanne l'antimoine diaphorétique uni à la terre sigillée, les boissons animées avec l'esprit de sel ammoniac anisé et quelque teinture anodine, et la thériaque.

Cette épidémie fut suivie d'une fièvre maligne qui fit périr un grand nombre de personnes de tout âge; car la mortalité de Lausanne fut quintuple de celle ordinaire.

L'observation 48 du 3.e vol. des Ephémérides des curieux de la nature fait mention de cette épidémie dans les états de Bologne. Ce fut l'illustre Beccaria qui la rédigea ainsi : Vers le milieu de janvier 1730, le vent du nord souffla avec violence, l'air devint froid et sec. Dès-lors on vit paraître une épidémie catarrhale qui régnait déjà depuis quelque temps au-delà des Alpes et dans quelques lieux bas et humides de l'Italie : elle attaqua presque subitement toute la ville de Bologne, et quand elle pénétrait dans une maison, tous les habitans en étaient aussitôt atteints. Les enfans et les gens du peuple y furent moins sujets que les autres. La maladie s'annonçait par une lassitude non ordinaire, des douleurs dans les membres, pesanteur de tête, éternuemens fréquens, le nez jetait beaucoup de sérosités, les yeux fluaient, le sommeil était lourd et tumultueux ; d'autres fois la maladie débutait brusquement et sans prélude, et dans les deux cas, elle marquait son invasion par un frisson léger ou des horripilations, ou par une chaleur subite. Alors la fièvre se déclarait avec le caractère de synoque,

Beccaria.

accompagnée de céphalalgie, et souvent de douleurs latérales, ou du sternum, ou de la région précordiale : ces douleurs étaient par fois si fortes, que les malades ne pouvaient ni se tourner sur le côté, ni tousser sans être très-incommodés. La toux suivait toujours ces premiers symptômes ; elle était véhémente et presque continuelle, s'exacerbant vers le soir. Une humeur ténue, salée et âcre découlait par les narines, et souvent par la gorge ; alors elle augmentait la toux. Quelques malades eurent des crachats sanglans au commencement de la maladie. L'expectoration mûrissait ensuite ; mais elle resta quelquefois crue durant tout le cours de la maladie. Le pouls était dans le principe, petit, serré et inégal ; et, dans le progrès, il devenait grand, plein, dur et fréquent, ou dur et serré chez quelques sujets. Tous ces symptômes subsistaient pendant deux, trois ou quatre jours au plus, au bout desquels survenaient des sueurs copieuses qui jugeaient la maladie. Dès-lors les douleurs et la toux cessaient. Quelques malades furent jugés par un épistaxis, de même que les femmes le furent par l'écoulement de leurs règles ; les vieillards et ceux qui avaient les viscères de la poitrine affectés, contractèrent une fièvre inflammatoire qui fut funeste à plusieurs.

Cette épidémie dura à peine un mois dans le Bolonais ; elle se transporta ensuite à Rome, de là à Naples, ensuite en Sicile : on sut qu'elle avait passé en Espagne, et même dans le Mexique.

Le traitement usité à Bologne fut le suivant : on saignait, dès le commencement, ceux qui

avaient une fièvre violente, ou une forte céphalalgie, ou la respiration difficile, ou bien lorsqu'on craignait quelque inflammation locale ; ensuite on employait les boissons délayantes et les émolliens. L'huile d'amandes douces fraîche calmait la toux et lâchait doucement le ventre. Les décoctions d'orge, d'avoine, de fleurs de pavots, de raves, de pommes, de raisins secs ou autres semblables, formaient la boisson ordinaire des malades, dont quelques-uns se guérirent en gardant le lit seulement.

Enfin l'illustre Morgagni (*epist. anat. XIII*, *art. 4*), dit un mot de cette même épidémie qui survint à Padoue par un temps froid et sec, précédé d'une température tiède, austrine et pluvieuse : elle attaqua tous les âges, et ne fut funeste qu'à quelques vieillards. La fièvre était accompagnée de la toux et de crachats catarrheux; mais elle était légère et de courte durée si on ne la négligeait pas. Morgagni.

Nous terminons ce premier volume à cette époque remarquable de l'histoire de l'épidémie catarrhale, que nous continuerons dans le tome suivant, en partant de celle de 1733, qui fut la plus étendue et la plus longue dont il soit fait mention. Elle attaqua non-seulement les hommes, mais même plusieurs espèces d'animaux. Quelques autres épidémies non moins intéressantes, telles que celles de 1743, 1757, 1762, 1775, etc., compléteront cette histoire et nos connaissances

sur ce genre de maladie si commun. Nous passerons ensuite à la fièvre muqueuse et aux autres de la première classe.

Voici le plan que nous suivrons dans la classification des maladies dont nous avons à traiter.

I.ere Classe.	II.e Classe.	III.e Classe.	IV.e Classe.	V.e Classe.
Epidémies propres.	*Epidémico-contagieuses.*	*Contagieuses.*	*Indéterminées.*	*Particulières et inconnues.*
Fièvre catarrhale.	Oreillons.	Peste.	Aliénation mentale.	Le Waren.
Fièv. muqueuse	Ophtalmie.	Fièvre jaune.	Apoplexie.	Tremblement de Tubingen.
Croup.	Angines.	Fièvre typhode.	Mort subite.	Tumeurs inconnues.
Ptyalisme.	Coqueluche.	Sudor anglicus.	Léthargie.	Le Tara de Sibérie.
Cardialgie.	Péripneumonie.	Charbon malin.	Incube.	Le Cheilolace.
Boulimie.	Miliaire.	Gangrène.	Avortement.	Le mal d'Ulm.
Ictère.	Dyssenterie.	Lèpre.	Colique du Poitou.	La Fégarite ou Rose.
Coliques et diarrhées.	Erysipèles.	Aphtes.	Colique de Madrid.	Le Radelgyse.
Anasarque.	Feu sacré.	Hydrophobie.	Epilepsie.	Le Sibbens.
Ménorrhagie.	Scorbut.	Gonorrhée.	Tétanos.	Le Scherlieff.
Fureur utérine.	Tabes.	Vaccine.	Raphania.	**VI.e Classe.**
Leucorrhée.	Fièvres malignes.	Mentagre.	Hoquet.	*Epizooties.*
Fièvre puerpérale.	Suette.		Héméralopie.	Typhus.
Céphalée.			Goître.	Inflammation.
Glossite.			Endurcissement du tissu cellulaire.	Angine.
Cardite.			Pemphygus.	Péripneumonie.
Fièvre gastrique				Charbon.
Fièvre lente nerveuse.				Eruptives, etc.
Fièvre pernicieuse.				
Goutte arthritique.				

Fin du premier Volume.

